150
2460

CC

E.O

1107
.P42
18--
SNRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/laperleoulesfemm00jaco

# LA PERLE

OU

## LES FEMMES LITTÉRAIRES.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE RIGNOUX ET Cie,
RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.

# LA PERLE

OU

# LES FEMMES LITTÉRAIRES

CHOIX DE MORCEAUX EN VERS ET EN PROSE

COMPOSÉS PAR DES FEMMES

DEPUIS LE QUINZIÈME SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

PRÉCÉDÉ

## D'UN APERÇU HISTORIQUE

SUR LES FEMMES LITTÉRAIRES DE LA FRANCE

*Par P. L. Jacob, bibliophile.*

PARIS.

LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, N° 59.

# Liste des Vignettes.


Pages.

I. Dicts moraulx a mon Filz, d'après E. Devéria, gravé par Outrim. 7

II. Plainte sur la mort de François II, d'après A. Johannot, gravé par Sangster. 23

III. De la Médisance, d'après Cassoferato, gravé par Engleheart, 74

IV. Madame de La Vallière a Louis XIV, d'après Scheffer, gravé par Lightfoot. 136

V. La Fille de la Veuve et le Brigand de Bovine, d'après Colin, gravé par Greatbatch. 168

VI. Pressentiment, d'après Westall, gravé par Greatbatch. 202

# COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR

## LES FEMMES LITTÉRAIRES DE LA FRANCE.

Les femmes sont l'ornement de la littérature, comme elles le sont de la société, et leur aimable influence s'y fera toujours sentir comme dans ce qui touche plus intimement au bonheur de la vie : les femmes ont voulu de tout temps contribuer à nos plaisirs intellectuels, pour qu'il ne fût pas dit que nous puissions être heureux sans elles ; l'ingénieuse allégorie qui plaçait les arts libéraux sous la tutelle des muses n'a pas été moins respectée en France que dans la Grèce de Périclès et la Rome d'Auguste : le Parnasse était plus solide que l'Olympe de la mythologie antique.

C'est que les femmes, ambitieuses de plaire plutôt que de s'illustrer, n'ont pas dédaigné d'ajouter une perfection à celles qui sont leur apanage plus exclusif, et depuis Sapho jusqu'à nos jours, elles nous ont prouvé sans cesse que le génie littéraire n'était pas un privilége de l'homme, qui s'en est arrogé tant d'autres qu'il lui faudra restituer un jour.

Les femmes ont réussi toutes les fois qu'elles ont tenté de nous montrer que leur esprit était aussi étendu et plus délicat que le nôtre ; malgré les arrêts antipathiques de Boileau, malgré les envieuses épigrammes de Lebrun, elles n'ont jamais mieux qu'aujourd'hui révélé ce qu'il y a de tendresse poétique dans leur cœur, de couleurs gracieuses dans leur imagination et de puissante originalité dans la nature de leurs œuvres : l'histoire nous offrait des femmes grands hommes ; nous avons eu des femmes grands écrivains.

Quand le beau ciel de notre Provence voyait naître une langue et une poésie entées sur le latin et

le celtique, quand la chevalerie enfantait les troubadours comme la guerre de Troie avait créé les Homères, ce furent des femmes qui établirent ces Cours d'Amour renommées, où une émulation galante excitait les poètes à se produire pour la récompense d'une écharpe, d'un regard ou d'un baiser. Alors la comtesse de Die, la comtesse de Provence et Clara d'Anduze, si distinguées d'ailleurs par leur naissance et leur beauté, se distinguaient à l'envi par leurs sirventes et leurs chansons. Clémence Isaure, qui fonda les jeux floraux à Toulouse, pensa que ce n'était point assez de rompre des lances en l'honneur des dames, et qu'une lice ouverte au gai-savoir les célébrerait plus dignement que des combats à outrance : l'amour était le mobile et le but de la chevalerie armée ; la poésie devint l'occupation la plus chère de l'amour, et les femmes excellèrent à exprimer ce qu'elles inspiraient si bien.

Marie de France avait déjà, dans la langue nouvelle des trouvères du nord, ébauché les fables de

Lafontaine, lorsque Christine de Pisan vint à la cour de Charles V rivaliser avec Froissard et Charles d'Orléans, au point de faire oublier son origine étrangère et de réunir, ainsi qu'Eustache Deschamps, son contemporain, tous les talens à toutes les gloires. Avant elle, Héloïse avait justifié les femmes du reproche de frivolité, en se familiarisant avec le vaste arsenal des sciences, et surtout avec les armes les plus acérées de la dialectique: il est vrai que le célèbre Abailard était son maître et son amant.

Par malheur, la vérité chronologique rejette à notre époque cette Clotilde de Surville qu'une maladroite supercherie avait placée dans le quinzième siècle, qui lui reproche de nombreux anachronismes de pensées et d'expressions, mais qui lui reconnaît un talent spirituel de l'école de Voltaire. Clotilde de Surville, quel que fût son nom, n'avait pas besoin de rouiller d'une orthographe barbare son style élégant, quoique verbeux, et d'aspirer à une réputation vieille de quatre cents ans.

Pendant ce seizième siècle si plein de noms et et d'événemens, où la langue fut réformée par Clément Marot et Rabelais, comme la religion par Luther et Calvin, les femmes les plus brillantes et les plus lettrées se trouvent parmi l'élite de la cour de François I^er^, qui figurait Apollon entouré des Neuf-Sœurs, suivant la comparaison usitée chez les poètes ses valets de chambre. La poésie alors se fait rarement bourgeoise, excepté avec Louise Labé, *la belle Cordière* de Lyon, et plus tard avec Catherine Desroches; la poésie était reine, dans ce temps où Marguerite, fille de l'empereur d'Allemagne, pour se consoler de ses infortunes matrimoniales, au milieu d'une effroyable tempête qui faillit engloutir son vaisseau, rima son épitaphe en distique français.

Louise de Savoie, mère du roi, écrivait tour à tour des contes naïvement licencieux et le journal de sa vie à la manière de l'Estoile et de Dangeau; sa fille, Marguerite de Valois, la femme la plus remarquable de son siècle, écrivait aussi des con-

tes que ceux de Boccace, de Bandel et de Bonaventure Desperriers ne surpassent point en variété d'invention, en finesse de narration. Cette princesse, amie et protectrice des littérateurs et des lettres, qu'elle faisait aimer à son royal frère, était plus instruite en théologie qu'un docteur de Sorbonne, et aussi versée dans l'étude des langues qu'un professeur du Collége de France. Elle est la seule personne de son sexe qui ait composé des mystères et des farces, lorsque ces pièces de notre théâtre naissant étaient prostituées aux clercs de la Bazoche et aux bateleurs des Enfans-sans-souci: l'*Heptameron* n'avait que faire des *poésies chrétiennes*, pour immortaliser la *Marguerite des Marguerites*.

La poésie était tellement inséparable d'une belle éducation chez une femme, que Diane de Poitiers, la maîtresse héréditaire des rois, eut recours à son pouvoir pour captiver davantage Henri II, et ce fard lui enleva quelques rides. Puis, encore une Marguerite, une reine de Navarre, une petite-fille de François I^er^, qui manie la prose avec autant de

grâces et de vigueur que Brantôme, sire de Bourdeilles, lequel n'eut garde d'omettre ses aventures dans *les Dames galantes :* la première femme de Henri IV trace en se jouant les plus agréables mémoires, sans le secours d'un secrétaire.

Les amours perpétuelles de Henri IV donnèrent occasion à de simples et éloquentes correspondances où Corisandre d'Andouins, Gabrielle d'Estrées, la marquise de Verneuil, ont tour à tour entretenu la tendresse du plus amoureux et du plus inconstant des princes : pourtant la mode n'était pas encore tournée à l'épistolaire, et si la Ligue, en quarante ans de troubles religieux et politiques, n'a produit que des mémoires écrits par les témoins et les acteurs de ce sanglant drame, la Fronde, cette guerre civile soulevée et soutenue par des femmes, eut aussi des femmes pour historiens ; car les femmes participent toujours aux révolutions de palais : les mémoires de mademoiselle de Montpensier et de madame de Motteville sont parés de ce galant négligé de cour, qui n'exclut ni l'étiquette, ni le luxe, ni le

bon goût ; on dirait que ces dames font poser tous leurs contemporains dans leur oratoire, qui était le boudoir du temps.

Mais le duc de Richelieu qui signait avec la même plume les pensions de Pierre Corneille et l'arrêt de mort de Cinq-Mars, avait trop impérieusement accoutumé son époque aux merveilles de l'esprit, pour que les femmes ne se mêlassent pas à ce mouvement littéraire qui s'annonçait par *le Cid ;* cependant les femmes n'eurent point accès à l'Académie française ; il est vrai que les études austères de la morale et de la philosophie, que mademoiselle de Gournay, la fille adoptive de Montaigne, avait apprises de son illustre maître, furent sacrifiées aux longs récits du roman tendre que l'*Artamène* et la *Clélie* répandirent par toute l'Europe ; mademoiselle de Scudéry, dont l'immense réputation est enfouie dans trente volumes, où personne ne va plus chercher les aventures de la cour de France sous des noms Mèdes et Romains, serait aujourd'hui plus appréciée, si

ses ouvrages avaient été moins admirés de son vivant : on aimait alors les grands romans et les petits vers.

Ici s'ouvre le siècle de Louis XIV, où les femmes occupent tant de place dans les lettres classiques ainsi que dans la vie privée du monarque : *Les Précieuses ridicules* et *les Femmes savantes* de Molière resteront comme des modèles de bonne comédie et d'injuste partialité ; ce sont des représailles contre l'Hôtel de Rambouillet, qui opposait une coterie de femmes aux coteries d'auteurs qui se réunissaient dans les cabarets ; sans doute madame Deshoulières, après avoir pris fait et cause pour Pradon contre Racine, confirma par sa tragédie de *Genseric* l'opinion qui refuse aux femmes le talent dramatique, opinion que mademoiselle Bernard et madame Dubocage n'ont pas détruite depuis ; mais dans la poésie facile et bergère, madame Deshoulières a surpassé les Idylles de Segrais et les rimes redoublées de Chapelle.

*b.*

Tous les genres sont desservis avec succès par des femmes : madame de Villedieu égale Benserade pour les madrigaux ; madame d'Aulnoy ose faire des contes de fées après Perrault ; Ninon de Lenclos éparpille ses lettres et ses amours : madame de La Fayette lutte d'esprit avec Hamilton, le charmant historiographe du chevalier de Grammont ; madame Guyon, illuminée par les feux de l'amour divin, semble écrire sous l'inspiration de Fénelon ; madame Dacier traduit et commente Homère ; les femmes font des livres partout et sur tout : mademoiselle de La Vallière, dans son cloître des Carmélites, recueille les pieuses rêveries de *Sœur de la miséricorde*.

Là commence, au signal de Saint-Évremont et de Bussy-Rabutin, ce débordement épistolaire qui entraîne madame de Sévigné, madame de Grignan, madame de Maintenon, madame des Ursins et tant d'autres, jusqu'à mademoiselle de Lespinasse, jusqu'au roman par lettres de mesdames de Riccoboni et de Souza. Madame de Sévigné,

sous cette forme banale et familière qu'elle relève avec coquetterie, raconte toute l'histoire courtisanesque du règne de Louis XIV, et fait de la langue comme d'un chiffon qu'une femme arrange artistement pour sa toilette ; dans ses lettres la langue est plus naïve, et plus hardie, et plus souple, et plus riche, et plus harmonieuse que dans tous les livres sortis du sanctuaire académique.

La régence vient ensuite, et les femmes littéraires n'ont rien perdu de leur autorité sous le ministère corrupteur de Dubois, sous le voluptueux sérail de Philippe d'Orléans : la duchesse du Maine préside en vers et en prose à ses *divertissemens de Sceaux;* madame de Staal prête son style vif et mordant aux haines de l'altière duchesse qui conspirait avec ses poètes et ses musiciens ; mademoiselle Aïssé se naturalise française dans la relation intéressante de ce qui lui est arrivé en France ; madame de Tencin invente des romans après en avoir fait en action de plus historiques, et de non moins délicieux ; madame de

Tencin fut la mère de d'Alembert, le grand-prêtre des philosophes.

Louis XV, élève de l'abbé Fleury, ne fut pas plus tôt en âge de tenir le sceptre, qu'il le remit aux mains des ministres *Cotillons :* madame de Pompadour et madame Dubarry, l'une par sympathie et l'autre par mode, renouvelèrent les beaux jours d'Aspasie en l'entourant d'une atmosphère de poésie et de science. Voltaire avait pour ainsi dire anobli le génie des femmes en attachant à son char de triomphe la docte madame du Châtelet, qui s'adonnait avec amour aux mathématiques. Dans ce temps-là, madame Dunoyer publiait des gazettes en Hollande ; mademoiselle de Lussan distillait notre histoire en romans assez peu historiques ; madame duDeffant correspondait avec Horace Walpole ; madame de Caylus peignait en buste et en miniature la cour de Louis XIV ; madame Dubocage essayait de réaliser le problème d'une épopée en vers français ; madame Geoffrin, qui parlait peu et n'écrivait pas, composait les soupers les plus littéraires et

les mieux choisis, sous le double rapport des mets et des convives ; madame Geoffrin reflétait toutes les célébrités de l'Encyclopédie.

Le dix-huitième siècle ne se lassait pas d'enfanter auteurs et livres nouveaux ; les femmes prenaient rang avec Diderot, d'Holbach, Helvétius ; madame de Beauharnais avait été formée poète par l'astre de Dorat ; madame de Graffigny avait aussi habillé en Péruvienne une *Nouvelle Héloïse ;* madame de Riccoboni était capable d'achever la *Marianne* de Marivaux ; madame Chénier, grecque comme mademoiselle Aïssé, improvisait pour ses amis des morceaux remplis de grâces et d'érudition, dignes de cet André Chénier qui nous tient lieu à la fois d'Homère et de Théocrite.

La république et la Terreur réservèrent toute l'énergie féminine pour les dévouemens des Sombreuil et des Charlotte Corday. Cependant, au bruit sourd de la guillotine, madame Roland rassemblait ses souvenirs en prison ; Émilie semait de roses la mythologie de Demoustier ; madame Bourdic-Viot

trouvait quelques rimes faciles ; madame Constance Pipelet se faisait connaître, avant de doter de sa couronne poétique un prince de Salm ; madame Perrier chantait le *Rien*.

Sous Bonaparte, qui haïssait les femmes de lettres, plus d'un légitime succès de femme répondit à ses incorrigibles préventions : madame Babois et madame Dufresnoy marchèrent sur les traces de Bertin et Parny ; elles mirent dans l'élégie du sentiment, à défaut de poésie ; madame de Genlis, entre une désespérante quantité de volumes, fit remarquer sa jolie et courte nouvelle de *mademoiselle de Clermont ;* madame Cottin, qui a de l'âme, de l'imagination et de la verve, aurait pu faire un chef-d'œuvre, et n'a laissé que de bons romans : madame de Staël, qui fut un homme de génie sublime, sera toujours une exception unique et prodigieuse dans son sexe comme Bonaparte parmi les soldats de fortune ; l'Exilée de Coppet résume toute son époque littéraire, de même que le Captif de Sainte-Hélène, son époque militaire et politique.

Aujourd'hui que les femmes sont entravées par moins de préjugés et tendent vers une espèce d'affranchissement moral, la littérature compte sur elles pour sa régénération, et dans toutes ses parties un nom de femme peut être avantageusement opposé à un nom d'homme : mesdames de Souza, Sophie Gay, Émile de Girardin, Montolieu, Élise Voyard et Mélanie Waldor, se partagent l'empire du roman ; mesdames Célestine Vien, Élisa Mercœur, Désormery, Janvier, Céré-Barbé font des vers qui sont lus ; madame Desbordes Valmore succède à madame Dufresnoy, et au-dessus de toutes, dans la haute sphère des Delavigne, Lamartine et Hugo, madame Tastu est poète comme madame de Staël fut prosatrice.

P. L. Jacob, bibliophile.

# LA PERLE,

OU

# LES FEMMES LITTÉRAIRES.

## Les derniers Momens de Charles V.

Cestuy sage roy, démonstrant les signes* de sa grant constance, nonobstant les tourmens de l'engagement (*du progrès*) de sa maladie, pour donner aulcune récréacion de réconfort à ses serviteurs, que il véoit (*voyait*) pour lui grandement adouléz (*affligés*), et dont il avoit grant pitié, en efforçant sa puissance *, vouloit chascun jour estre levé et vestu, et mangier à table, et, quelque foible qu'il fust, leur disoit paroles de réconfort et bons admonestemens, sans quelconques clameur ou plainte ne signe de douleur, fors en appelant le nom de Dieu, de Nostre-Dame et des saincts; et,

* Faisant des efforts au-dessus de ses forces.

deux jours ains (*avant*) son trespassement, tout eust-il (*bien qu'il eût*) passé moult greveuse (*très fatigante*) nuict, luy levé et vestu, va regarder ses chamberlans et tous les aultres serviteurs et phisiciens (*médecins*), qui étoient tous esplorez, adont (*puis*) leur prist à dire, de très joyeux visage et en semblant de bonne convalescence : « Esjouissez-vous, mes bons loyaulx amis et serviteurs, car, en briefve heure (*dans peu de temps*) seray hors de vos mains. » Lesquels, oyant ces paroles, ignorèrent, pour la joyeuseté de la chière (*du visage*), en quel sens ot (*il eut*) dit la parole, de laquelle, tost après, l'effect leur en donna la clarté.

Le samedi devant son trespas, apparurent en luy les signes mortels, où les douleurs furent horribles, sans que aperçue fust en luy aulcune impacience ; mais, en continuant sa dévocion, tousjours étoit sa clameur à Dieu, et, à costé de luy, son confesseur luy admonestoit les paroles en tel article (*telle situation*) nécessaires, auxquelles, comme très vrai chrestien catholique, respondoit et faisoit signes de grant foi à nostre Signeur.

Quant vint le dimanche à matin et jour qu'il trespassa, fist appeler devant luy tous barons, prélas, son conseil et chancelier : après ces choses, requist (*demanda*) la couronne d'espines de

nostre Signeur, laquelle luy fust apportée par l'évesque de Paris, et aussi par l'abbé de Saint-Denis, la coronne du sacre des roys, celle d'espines receupt à grant dévocion, larmes et révérance, et haultement la fist mectre devant sa face; celle du sacre fist mectre soulz ses pieds; adont commença telle oraison à la saincte coronne : « O coronne précieuse, dyadème de nostre salut, tant doulz et emmiellé le rassadyement (*satisfaction*) que tu donnes, par le mistère qui en toy fu compris à nostre rédempcion, si (*aussi*) vrayement me soit celluy propice duquel sang tu fus arrousée, comme mon esperit prent resjoyssement en la visitacion de ta digne présence! »

Après, tourna ses paroles à la coronne du sacre, et dist : « O coronne de France, que tu es précieuse et précieusement très ville! précieuse, considéré le mistère de justice lequel en toy tu contiens et portes vigoureusement; mais ville, et plus ville de toutes choses, considéré le faiz, labour, angoisses, tourmens et peines de cueur, de corps, de conscience, et périlz d'âme, que tu donnes à ceulx qui te portent sur leurs espaules, et qui bien adviseroit ces choses, plutost te laisseroit en la boë gésir (*rester gisante*) qu'il ne te relèveroit pour mettre sur son chief (*sa tête*). »

Là dit le Roy maintes notables parolles, plaines de si grant foi, dévocion et reconnoissance vers Dieu, que tous les oyans movoit à grant compassion et larmes.

Porté fu le Roy de sa couche en son lict; et comme il prensist moult à foibloyer (*commençait beaucoup à faiblir*), son confesseur luy alla dire : « Sire, vous me commandastes que, sans attendre au derrain (*dernier*) besoing, je vous ramenteuse (*rappellasse*) le derrain sacrement; combien que (*quoique*) nécessité ne vous y chace mie (*pousse point*) et que maints, après celle unxion, soyent retournez à bonne convalescence, vous plaist-il, pour le réconfort de vostre âme, la recepvoir. »

Le Roy respondit que moult lui plaisoit : adont, luy fust apprestée, et volt (*voulut*) le Roy, que toutes manières (*espèces*) de gens à qui il plairoit entrassent dedans sa chambre, laquelle fu tost remplie de barons, prélas, chevaliers, clercs et gens de peuple, tous plourant à grans sanglots de la mort de leur bon prince; sur tous y menoit deuil son loyal chambellan, le signeur de La Rivière, si grant que il sembloit comme homme tout remis (*privé*) de son sens, et par (*avec*) telle contenance, ala le Roy baisier, si, comme il vint dehors, que à tous fist moult grant pitié.

Le Roy luy-mesme, selon sa foiblesse, s'aida à s'inulier (*s'oindre*). La cérémonie finée, se fist tourner la face vers les gens et peuple qui là estoient, et dist : « Je sais bien que, ou (*au*) gouvernement du royaume, en plusieurs choses, ay offensé grans, moyens et petis, et aussi mes serviteurs auxquels je devois estre bénigne et non ingrat de leur loyal service, et pour ce, je vous pry, ayez merci de moi : je vous requiers pardon. » Et adont, il se fist hausser les bras, et leur (*vers eux*) joingnit les mains ; si povez savoir, se (*aussi pouvez-vous penser si*) grant pitié et larmes y ot gictées de ses loyaulx amis et serviteurs.

Un peu après, et approchant le terme de la fin, en la manière des anciens pères patriarches du vieulx Testament, fist amener devant luy son filz aisné, le Dauphin, et le bénit, et aussi tous les présens (*assistans*), à la prière du signeur de La Rivière, disant ainsi : « *Benedictio Dei, Patris et Filii et Spiritûs Sancti, descendat super vos et maneat semper.* » Laquelle béneysson receuprent tous à genous à grant dévocion et larmes. Puis leur dist le Roy : « Mes amis, allez-vous-en, et priez pour moy, et me laissiez, afin que mon travail soit finé en paix. » Lors, luy tourné sus l'autre costé, tost après, tirant à l'angoisse de la mort, oy

toute l'histoire de la Passion et aultres près de la fin de l'Évangile sainct Jehan, et commença à labourer (*souffrir*) à la fin dernière, et, à peu de trais (*râlemens*) et sanglots, entre les bras du signeur de La Rivière, que moult chièrement il aimoit, rendit l'esperit à nostre Signeur.

CHRISTINE DE PISAN.

## DICTS MORAULX A MON FILZ.

Filz, je n'ay mie grant trésor
Pour t'enrichir; mais, au lieu d'or,
Aulcuns * enseignemens monstrer
Te vueil **, si les vueilles noter.

Aime Dieu de toute ta force,
Crains-le, et de servir t'efforce:
Là sont, se bien les as appris,
Les dix commandemens compris.

Dès ta jeunesse pure et munde ***,
Apprends à connoistre le monde,
Si **** que tu puisses, par apprendre,
Garder en tous cas de mesprendre.

* Quelques.
** Veux.
*** Sans tache.
**** En sorte.

En quelque estat que soyes mis
Par fortune où tu es soubmis,
Gouverne-toy si en tel ordre
Que de vivre en sens ayes ordre.

Mauvais mestre ne sers pour rien,
Car bon fruict n'est de mal merrain *.
En ses mœurs il convient le suivre;
S'il te faudroit ses mœurs ensuivre.

Se as bon mestre, sers-le bien,
Di bien de luy, garde le sien,
Son secret cèles, quoiqu'il face;
Soyes humble devant sa face.

Trop convoiteux ne soyes mie,
Car convoitise est ennemie
De chasteté et de sagesse :
Te gard' aussi de foll' largesse.

Se d'armes avoir renommée
Tu veux; si poursuis mainte armée,
Gard' qu'en bataille ne barrière **
Jà ne soyes veu *** derrière.

* Mauvais arbre.

** Tournoi.

*** Vu.

Se pays as à gouverner,
Et longuement tu veux régner,
Tiens justice, et cruel ne soyes,
Ne de grever gens ne quiers voyes *.

Se tu as estat ou office,
Dont tu te mesles de justice,
Garde comment tu jugeras,
Car devant le grant juge iras.

Se tu viens en prospérité,
A grant'chevance et hérité **,
Gardes qu'orgueil ne te surmonte,
Pense qu'à Dieu faut rendre compte.

Ayes pitié des povres gens
Que tu voys nudz et indigens,
Et leur ayde quant tu pourras;
Souviengne-toy que tu mourras.

Aime qui te tient ami,
Et te gard' de ton ennemi :
Nul ne peust avoir trop d'amis;
Il n'est nulz petis ennemis.

Tiens ta promesse et très peu jure,

* Ne cherche les moyens.

** Richesse et héritage.

Gardes que sois trouvé parjure ;
Car le menteur est mécréu,
Et quant vray il dit, il n'est cru.

Ne soyes decepveur de femmes,
Honore-les, ne les diffames,
Suffise-toy d'en aimer une,
Et ne prends cointance * à chascune.

N'ayes en dédain nul chastoy :
Ne desprises moindre que toy ;
Car il est de tels mal-vestus,
Où plus qu'en toy a de vertus.

Ne rapporte parole aulcune,
De quoi il pust sourdre rancune ;
Ton ami rappaise en son ire **,
Se tu peux par doulcement dire.

Se es par fortune desmis
D'office, et à povreté mis,
Pense qu'on se meurt en peu d'heure,
Et qu'au ciel est nostre demeure.

Se tu sais que l'on te diffame
Sans cause, et que tu ayes blasme,

* Liaison.
** Colère.

Une heure ne dure cent ans,
Ne t'en courrouc's; fais tousjours bien,
Car droict vaincra, je te dis bien.

N'entreprends, sans conseil des sages,
Grans frais ne périlleux passages,
Ne chose où il chée * grant doubte,
Fol est qui péril ne redoubte.

Ne laisse pas que Dieu servir,
Pour au monde trop t'asservir;
Car biens mondains vont à défin,
Et l'âme durera sans fin.

CHRISTINE DE PISAN.

* Tombe.

# RONDEL.

« De peur du loup n'alez oncques seulette ! »
Tant me le dist ma mère, qu'ocondrois *
Trembloy toujours, sans * que menoy fillette,
Mesme varlets, aux champs et dans les bois,
Chasque printemps cueillir la violette.

Suivy d'un loup, privé comme levrette,
Droit au chastel vint pour la prime fois
Mon bel ami : pensay m'enfuir, nicette ***,
De peur du loup.

M'accosta brief **** : au sien parler courtois,
Cuiday-je oyr dieutelet ***** d'amourette :
Voulus respondre, et ne treuvay de voix ;

* Autrefois.
** A moins que je ne menasse.
*** Niaise, enfant.
**** Promptement.
***** Petit dieu.

Tremble plus fort depuis que ne le vois;
Mais ce n'est plus (j'ay trop senti, povrette !)
De peur du loup.

CLOTILDE DE SURVILLE.

SUR

## LA MALADIE DE FRANÇOIS Ier.

Rendez tout un peuple content,
O vous, nostre seule espérance,
Dieu ! celluy que vous aimez tant,
Est en maladie et souffrance.
En vous seul il a sa fiance.
Hélas ! c'est vostre vray David ;
Car de vous a vraye science :
Vous vivez en luy, tant qu'il vit.

De toutes ses graces et dons
A vous seul a rendu la gloire ;
Par quoi les mains à vous tendons,
Afin qu'ayez de luy mémoire.
Puisqu'il vous plaist luy faire boire
Vostre calice de douleur,
Donnez à nature victoire
Sur son mal, et nostre malheur.

Le désir du bien que j'attends,
Me donne de travail matière.

Et me semble que ma litière
Ne bouge ou retourne en arrière * ;
Tant j'ay de m'avancer désir !
O qu'elle est longue la carrière
Où à la fin gist mon plaisir !

Je regarde de tout costé
Pour voir s'il n'arrive personne,
Priant la céleste bonté
Que la santé à mon roy donne ;
Quant nul ne voy, l'œuil j'abandonne
A plorer, puis sur le papier
Un peu de ma douleur j'ordonne :
Voilà mon douloureux métier.

O qu'il sera le bienvenu
Celluy qui, frappant à ma porte,
Dira : Le roy est revenu
En sa santé très bonne et forte :
Alors sa sœur, plus mal que morte,
Courra baiser le messager
Qui telles nouvelles apporte,
Que son frère est hors de danger.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre.

* Elle était en route pour aller visiter François 1er, son frère, prisonnier à Madrid.

# DIXAIN.

Par ce dixain clairement je m'accuse
De ne sçavoir tes vertus honorer,
Fors du vouloir, qui est bien mesgre excuse ;
Mais qui pourroit par escrit décorer
Ce qui de soy se peust faire adorer?
Je ne dis pas, si j'avois ton pouvoir,
Qu'à m'acquitter ne fisse mon devoir,
A tout le moins du bien, que tu m'advoues.
Preste-moy donc ton éloquent sçavoir,
Pour te louer ainsi que tu me loues.

PERNETTE DU GUILLET.

# SONNET.

Tant que mes yeulx pourront larmes respandre,
Pour l'heur passé avec toy regretter,
Et que, pouvant aux souspirs résister,
Pourra ma voix un peu se faire entendre ;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes grâces chanter,
Tant que l'esprit se vouldra contenter
De ne vouloir rien, fors que* toy, comprendre :

Je ne souhaite encore point mourir ;
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,

Et mon esprit, en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prirai la mort de me ravir le jour.

LOUISE LABÉ.

* Excepté.

# RÉPONSE

## A UNE ÉPITRE DU POÈTE DU BELLAY.

Que mériter on ne puisse l'honneur
Qu'avez escrit, je n'en suis ignorante,
Et si ne suis pour cela moins contente,
Que ce n'est moy à qui appartient l'heur.

Je connois bien le prix et la valeur
De ma louange, et cela ne me tente
D'en croire plus que ce qui se présente,
Et n'en sera de gloire enflé mon cueur.

Mais qu'un Bellay ait daigné de l'escrire,
Honte je n'ai à vous et chascun dire
Que je me tiens plus contente du tiers,

Plus satisfaite et encor glorieuse,
Sans mériter me trouver si heureuse
Qu'on puisse voir mon nom en vos papiers.

De leurs grands faits les rares * anciens

* *Illustres.*

Sont maintenant contens et glorieux,
Ayant trouvé poètes curieux
Les faire vivre ; et pour tels je les tiens.

Mais j'ose dire, et cela je maintiens
Qu'encor * ils ont un regret ennuyeux,
Dont ils seront sur moy-mesme envieux,
En gémissant aux champs Élysiens ;
C'est qu'ils voudroient, pour certain, je le sçay,
Revivre icy et avoir un Bellay,
Ou qu'un Bellay de leur temps eust esté ;

Car ce qui n'est sçavez si dextrement
Feindre et parer, que trop plus aisément
Le bien du bien (**) seroit par vous chanté.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre.

* *Que cependant.*

** *Le bien par excellence.*

# ODE.

Nos parens ont de louable coustume,
Pour nous oster l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison,
Et nous donner le fuseau pour la plume.

Traçant nos pas selon la destinée,
On nous promet liberté et plaisir;
On nous promet; et c'est le déplaisir
Qui nous remet sous les lois d'hymenée.

Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvoit quelque peu façonner,
Ou les maris ne nous feront sonner
Que l'obéir, le soin et l'avarice.

Quelqu'un d'entr'eux ayant fermé la porte
A la vertu, nourrice du sçavoir,
En nous voyant craint de la recepvoir,
Dès qu'il lui voit habits de nostre sorte.

Mon Dieu! mon Dieu! combien de tolérance
Que je ne veux ici ramentevoir (*)!
Il me suffist aux hommes faire voir
Combien leurs loix nous font de violence!

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs d'un printemps gracieux,
Pressé d'orage et de vent pluvieux,
Par qui soudain leurs couleurs sont fanées.

Au temps heureux de ma saison passée,
J'avois bien l'aile unie à mon costé;
Mais en perdant ma jeune liberté,
Avant le vol ma plume fust cassée.

Je voudrois bien aux Muses faire hommage,
Et par escrits mes peines souspirer;
Mais quelque soin m'en vient tousjours tirer,
Disant qu'il faut ne songer qu'au ménage.

L'Agrigentin du sang de Stésychore
A dignement honoré le sçavoir;
Qui envers nous feroit mesme devoir,
Pareil miracle il reverroit encore.

Dames, faisons ainsi que l'immortelle,

(*) *Rappeler.*

Dont en hiver la fleur ne dépérit ;
Quand la nature enfante un bon esprit,
L'étude encor l'enrichit de plus belle.

MADELEINE DESROCHES.

# PLAINTE

## SUR LA MORT DE FRANÇOIS II,

### ROI DE FRANCE.

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un œuil touchant
De perte irréparable,
Et en souspirs cuisans
Je passe mes beaux ans.

Fust-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame infortunée,
Qui mon cueur et mon œuil
Voy en bière et cercueil?

Qui, en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse,
Toutes les peines sens

D'une extresme tristesse ;
Et en rien n'ay plaisir
Qu'en regret et désir.

Si, en quelque séjour,
Soit en bois ou en prée,
Soit à l'aube du jour,
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cueur sent
Le regret d'un absent.

Si je suis en repos,
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qui me touche.
En labeur, en recoy *,
Tousjours est près de moy.

Mets, chanson, icy fin
A si triste complainte
Dont sera le refrain :
Amour vraye et sans feinte.

MARIE STUART.

* Repos.

## Des Pressentimens et de la seconde Vue.

Quelques-uns tiennent que Dieu a en particulière protection les grands, et qu'aux esprits où il reluit quelque excellence non commune, il leur donne, par des bons génies, quelques secrets advertissemens des accidens qui leur sont préparés ou en bien ou en mal; comme à la Royne ma mère* que justement l'on peust mettre de ce nombre, il s'en est vu plusieurs exemples.

Mesme la nuict devant la misérable course**, elle songea qu'elle voyoit le feu Roy mon père blessé en l'œuil, comme il fust; et, estant esveiglée, elle le supplia plusieurs fois de ne vouloir point courir ce jour-là, et se vouloir contenter de voir le plaisir du tournoy sans en vouloir estre. Mais l'inévitable destinée ne permit tant de bien à ce royaume qu'il pust recevoir cet utile conseil. Elle n'a aussi jamais perdu aulcun de ses enfans

* Catherine de Médicis.

** Le tournoi où le roi Henri II fut blessé à mort par accident.

qu'elle n'ait vu une fort grande flamme à laquelle soudain elle s'escriait : « Dieu garde mes enfans ! » Et incontinent après elle entendoit la triste nouvelle qui par ce feu lui avoit été augurée.

En sa maladie de Metz, où, par une fièvre pestilentielle et le charbon, elle fust à l'extrémité, qu'elle avoit prise allant visiter les *religions* * des femmes, comme il y en a beaucoup en cette ville-là, lesquelles avoient été depuis peu infectées de ceste contagion ; de quoi elle fust garantie miraculeusement, Dieu la redonnant à cest estat qui en avoit encore tant de besoing ; elle, resvant et estant assistée autour de son lict du Roy Charles, mon frère, et de ma sœur et mon frère de Lorraine, de plusieurs messieurs du conseil, et de force dames et princesses, qui, la tenant comme hors d'espérance, ne l'abandonnoient point, s'escrie, continuant ses resveries, comme si elle eust vu donner la bataille de Jarnac : « Voyez comme ils fuyent ! Mon fils a la victoire ! Hé, mon Dieu ! relevez mon fils : il est par terre ! Voyez-vous dans cette haye le prince de Condé mort ? »

Tous ceux qui estoient là croyoient qu'elle resvoit, et que, sçachant que mon frère d'Anjou es-

* Les couvens.

toit en terme de donner la bataille, elle n'eust que cela en teste.

Mais, la nuict après, monsieur de Losses lui en apportant la nouvelle, comme chose très désirée, en quoi il pensoit beaucoup mériter : « Vous estes fâcheux, lui dist-elle, de m'avoir esveiglée pour cela : je le sçavois bien ; ne l'avois-je pas vu devant-hier ?

Lors on recongnut que ce n'estoit pas resverie de la fièvre, mais un advertissement particulier que Dieu donne aux personnes illustres et rares. L'histoire nous en fournit tant d'exemples aux anciens payens, comme le fantosme de Brutus et plusieurs aultres que je ne décriray. De ces divins advertissemens je ne me veux estimer digne ; toutesfois, pour ne me taire comme ingrate des grâces que j'ay receues de Dieu, que je dois et veulx confesser toute ma vie, pour lui en rendre grâces, j'advouerai n'avoir jamais esté proche de quelques signalés accidens, ou sinistres ou heureux, que je n'en aye eu quelque advertissement, ou en songe ou aultrement, et puis bien dire ce vers :

De mon bien ou mon mal mon esprit m'est oracle.

MARGUERITE DE VALOIS,
Reine de France et de Navarre.

# L'ENVIE.

Il n'y a passion qui tourmente la vie
Avec plus de fureur que l'impiteuse envie :
De tous les aultres maux on tire quelque bien ;
L'avare enchaisné d'or se plaist en son lien ;
Le superbe se fond d'une doulce allégresse
S'il voit un grand seigneur qui l'honore et caresse ;
Le voleur, espiant sa proye par les champs,
Soubrist à son espoir, attendant les marchands ;
Le gourmand prend plaisir au manger qu'il dévore,
Et semble, par les yeux, le dévorer encore ;
Le jeune homme, surpris de lascives amours,
Compose en son esprit mille plaisans discours ;
Le menteur se plaist fort s'il se peust faire croire ;
Le jureur, en bravant, croit augmenter sa gloire ;
Mais, ô cruelle envie, on ne reçoit par toy
Sinon le desplaisir, la douleur et l'esmoy !
A celuy qui te loge, ingrate et fière hostesse,
Tu laisses, en paîment, le deuil et la tristesse.
C'est par toy que, tombé sous le bras fraternel,
Le povre Abel mourut, invoquant l'Éternel.
Depuis, en te coulant aux aultres parts du monde,

Tu semas sur la terre une race féconde
En ires et forfaits, fureurs et cruautés,
Par qui les vertueux vivent persécutés;
Mais sur tous aultres lieux c'est la contrée attique
Qui tesmoigne le plus de ta puissance inique,
Non point pour Théséus, de ses parens trahi;
Pour le juste Aristide, injustement haï;
Ni pour ce Thémistocle, allant chercher la terre
D'un roy que tant de fois il poursuivit en guerre;
Ni pour voir Miltiade, à tort emprisonné;
Pour Socrate non plus, qui meurt empoisonné;
Mais pour toi, Phocion, qui n'eus pas sépulture
Au pays tant aimé où tu pris nourriture.
Une dame étrangère, ayant la larme à l'œuil,
Reçut ta chère cendre et la mist au cercueil:
Honorant tes vertus de louanges supresmes,
Elle cacha tes os dedans son foyer mesmes,
Disant d'un triste cueur, humble et dévotieux
Je vous appelle tous, ô domestiques dieux,
Puisque de Phocion l'âme s'est retirée
Pour aller prendre au ciel sa place préparée,
Et que ses citoyens, aucteurs de son trespas,
L'ayant empoisonné, ores ne veulent pas
Qu'il soit enseveli dedans sa terre aimée,
Se montrant envieux dessus sa renommée;
Puisque mort il éprouve encor leur trahison,
Aimons ce qui nous reste, honorons sa prison.

# HYMNE DE LA ROSE

*à Marie Françoise de La Rose.*

Je veulx chanter ici la beauté de la rose
Qui de toutes les fleurs la beauté tient enclose ;
Puis la rose je veulx à la rose donner,
A toy, rose, qui peux tout au monde estonner,
Et ravir les esprits d'un singulier bien-dire,
Qui, à ta volonté, doctement les attire.
Au dedans d'un jardin, s'il y a rien de beau,
C'est la rose cueillie au temps du renouveau * ;
L'aube a les doigts rosins ; de roses est la couche
De la belle Vénus, et teincte en est sa bouche ;
En Paphos, sa maison est remplie tousjours
De la suave odeur des roses, fleurs d'amours.
La rose est l'ornement du chef des damoiselles ;
La rose est le joyau des plus simples pucelles ;
De roses est semé des Charites * le sein ;
De son parfaict parfum le ciel mesme en est plein,

* La nouvelle saison.

** Les Grâces.

Et Bacchus, deux fois né, ce Bassar vénérable,
De roses et de vin garnit tousjours sa table.
Quand le jour adviendra de mon dernier vouloir,
Je veulx, par testament, expressément avoir
Mille rosiers plantés près de ma sépulture,
Afin que, grandissans, ils soient ma couverture;
Puis l'on mettra ces vers, engravés du pinceau,
En grosses lettres d'or, pardessus mon tombeau :
Celle qui gist ici sous cette froide cendre,
Toute sa vie aima la rose fresche et tendre;
Et l'aima tellement, qu'aprés que le trépas
L'eust poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fust entouré de roses,
Comme ce qu'elle aimoit pardessus toutes choses.

MARIE DE ROMIEU.

# LA TEMPÊTE.

Nous perdîmes bientôt de vue et l'île d'Aurigny et les hauts rochers de Jobour, que l'on voit blanchir à la terre ferme, et, tournant d'abord la proue à main gauche, nous commençâmes de prendre la route du côté du levant.

Après avoir laissé l'Angleterre à droite, et côtoyé trois ou quatre provinces de France, nous commençâmes d'approcher des côtes d'Espagne et de ce fameux détroit qui la sépare de l'Afrique.

Tout d'un coup l'air devint obscur : un bruit sourd et confus commença de se faire entendre confusément, et du côté de la pleine mer et du côté de la terre ; et le vent, s'échappant d'entre les montagnes, en vint soulever les flots, mêler les cordages, enfler trop les voiles, et faire gémir le vaisseau sous la violence des vagues qui le heurtaient.

D'abord le pilote essaya de résister à la tempête

en lui cédant et en faisant tourner le timon tantôt à droite, tantôt à gauche ; mais l'orage étant enfin plus fort que son art, et le bruit des flots et des vents, de la pluie, de la grêle et du tonnerre, empêchant les matelots de s'entendre et de pouvoir faire les manœuvres qu'il leur commandait, il fallut qu'il quittât le gouvernail, que l'on amenât les voiles, et qu'on s'abandonnât absolument à la conduite de la fortune.

Mille fois les vagues enflées élevèrent notre navire jusque dans le ciel, et mille fois les vagues fendues le laissèrent retomber avec elles jusque dans l'abîme. Quoique la nuit eût usurpé l'empire du jour, après avoir été quelque temps sans rien voir et dans une obscurité très profonde, tout d'un coup les éclairs, remplissant tout l'air obscurci d'un feu serpentant et prompt, faisaient voir des montagnes de flots noirs et des montagnes blanches d'écume qui, s'entassant les unes sur les autres et s'avançant rapidement en roulant et en tournoyant, venaient heurter le navire successivement avec tant de furie qu'il n'y avait pas lieu de douter qu'elles ne dussent l'engloutir. Et puis ce feu subit, s'éteignant subitement, remettait tous ces horribles objets dans des ténèbres encore plus noires et plus épaisses qu'elles n'étaient auparavant : tant il est

vrai que les contraires opposés servent à se faire paraître l'un l'autre, et ainsi, après avoir tout vu, nous venions à ne plus voir rien, tant cette obscurité était profonde. Un vent nous poussait en avant, un autre nous repoussait en arrière : un vent nous emportait à droite, un autre nous ballottait à gauche, et un autre encore plus capricieux que tous ceux-là enveloppait le vaisseau et le pirouettait un quart d'heure. Du fond des rochers caverneux la mer poussait comme de longs gémissemens capables de transir de crainte l'âme la plus assurée : les vents, glissant entre les cordages et retentissant entre les tillacs, où ils entraient et sortaient, mêlaient encore à ce premier bruit un sifflement épouvantable; et tous les mâts, ébranlés et prêts à rompre par de si rudes secousses, semblaient encore gémir sous l'effort de ce démon invisible qui les agitait. Tout le ciel et toute la mer paraissaient comme un mélange de feu, de noir, de blanc et de bleu, dont la confusion eût remis en mémoire celle du chaos, si l'esprit eût été assez libre pour s'en retracer l'image. Un autre vent souterrain soulevait le sable du fond de la mer à gros tourbillons, et le roulait confusément parmi les ondes. Comme les vagues de la mer s'élevaient jusqu'aux cieux, il tombait aussi des cieux comme une mer à grosses

vagues, et notre malheureux vaisseau bondissant entre ces deux mers, dans le même temps qu'il était tout couvert de la flamme des éclairs et de celle du tonnerre, nous eûmes lieu de douter si nous allions périr par un naufrage ou par un embrasement; et, durant quelques instans, nous ne sûmes lequel du feu ou de l'eau serait notre sépulture.

Cependant un grand coup de mer ayant heurté et brisé toute la proue de notre navire dans le même temps que la foudre en mit en pièces toute la poupe, l'eau commença d'y entrer à gros bouillons par l'un et par l'autre bout. Tous les mariniers jetèrent alors des cris hideux et épouvantables; et, dans le même temps, cet infortuné vaisseau, touchant contre la pointe d'un rocher, s'y brisa comme du verre, avec un bruit éclatant et un fracas horrible, et l'impitoyable mer engloutit pêle-mêle, dans ses vastes et profonds abîmes, cordages, voiles, planches brisées, mâts rompus et gens noyés.

Mademoiselle DE SCUDÉRY.

## SONNET

### SUR LA MORT D'ANNE D'AUTRICHE.

Superbes ornements d'une grandeur passée
Vous voilà descendus du trône au monument :
Que reste-t-il de vous dans ce grand changement,
Qu'un triste souvenir d'une gloire passée?

Mortels, dont la fortune est toujours balancée,
Et qui des ris aux pleurs passez en un moment,
Si vous voulez sortir de votre égarement,
Que ce terrible objet frappe votre pensée.

Anne vivait hier, et cette Majesté
Qui régnait sur les cœurs par sa rare bonté
Dans ces antres sacrés n'est plus qu'un peu de cendre.

Orateurs, taisez-vous : cette foule de rois,
Qui sont ici comme elle et sans force et sans voix,
Font moins de bruit que vous, mais se font mieux entendre.

Mademoiselle DE SCUDÉRY.

# Portrait du cardinal Mazarin.

..... Comme il était infatigable dans le travail, qu'il voulait faire les charges de tous les Secrétaires d'État, qu'il ordonnait des finances, et qu'enfin il voulait connaître de tout, il était continuellement si occupé, qu'il était impossible de le voir. Les Italiens sont d'ordinaire ennemis de la foule et du bruit; ce ministre, par cette raison, n'aimait pas à se montrer, si bien qu'il faisait murmurer toutes les personnes de qualité en ce qu'il les faisait languir à sa porte sans qu'elles le pussent voir. Ces gens ne se rebutaient point de ce mépris qu'il avoit pour eux, qui ne produisait apparemment aucun autre effet sur leurs âmes que de les rendre plus humbles et plus rampans; mais, comme les Français se laissent facilement dominer par les favoris, aussi sont-ils aisément emportés à parler contre eux. Le cardinal Mazarin, le sachant, avait accoutumé de dire, en parlant d'eux, qu'il

était content de les laisser parler, pourvu qu'ils le laissassent faire. Le murmure commençait à l'oreille, dans l'anti-chambre de celui qui se moquait de leurs soins, et se publiait à haute voix dès le moment qu'ils en étaient sortis.....

Le cardinal Mazarin avait autant de lumières qu'un homme qui avait été l'artisan de sa propre grandeur en pouvait avoir. Il avait une grande capacité, une industrie et une finesse merveilleuse pour conduire et amuser les hommes par mille douteuses et trompeuses espérances. Il ne faisait du mal que par nécessité à ceux qui lui déplaisaient. Pour l'ordinaire, il se contentait de s'en plaindre, et ces plaintes produisaient toujours des éclaircissemens, qui lui redonnaient aisément l'amitié de ceux qui lui manquaient de fidélité, ou qui prétendaient se pouvoir plaindre de lui.

Il avait le don de plaire, et il était impossible de ne se pas laisser charmer par ses douceurs ; mais cette même douceur était cause, quand elle n'était pas accompagnée des bienfaits qu'il faisait espérer, que ces hommes, lassés d'attendre, tombaient ensuite dans le dégoût et le chagrin. D'abord, les plaintes des particuliers n'avaient pas fait une grande impression sur les esprits : elles étaient plutôt fondées sur l'aversion de sa faveur que sur

la haine de sa personne ; mais peu à peu l'on allait découvrant en lui plusieurs défauts, dont les uns se pouvaient attribuer à tous les favoris, et les autres étaient plus essentiels. On disait qu'il ignorait nos coutumes, et qu'il ne s'appliquait pas assez soigneusement à les faire observer; qu'il ne se souciait pas, comme il l'aurait dû faire, de gouverner l'État par les lois anciennement établies, et qu'il ne protégeait pas la justice selon qu'il y était obligé par sa qualité de premier ministre, et manquait aux soins qu'il devait au bien public....

Il semblait n'estimer aucune vertu, ni haïr aucun vice. Il n'en paraissait pas avoir un : il passait pour un homme habitué à l'usage des vertus chrétiennes, et ne témoignait point en désirer la pratique. Il ne faisait nulle profession de piété, et ne donnait, par aucune de ses actions, des marques du contraire, si ce n'est qu'il lui échappait quelquefois des railleries qui étaient opposées au respect qu'un chrétien doit avoir pour tout ce qui touche la religion. Malgré son avarice, il n'avait pas encore paru avare, et dans son administration, les finances ont été plus dissipées par les partisans qu'en aucun autre siècle.

Il a de même... accordé des dignités de l'Église à beaucoup de personnes qui les ont voulu pré-

tendre par des motifs profanes, et n'a pas toujours nommé aux évêchés des hommes qui pussent honorer son choix par leur vertu et leur piété. La religion a toujours été trop abandonnée par lui, et il a toujours eu trop d'indifférence pour ce sacré dépôt que Dieu lui avait commis.

Il était naturellement défiant, et l'un de ses plus grands soins était d'étudier les hommes pour les connaître, pour se garantir de leurs attaques et des intrigues qui se formaient contre lui. Il faisait profession de ne rien craindre, et de mépriser même les avis qu'on lui donnait à l'égard de sa personne, quoique en effet sa plus grande application eût pour objet principal sa conservation particulière.

..... Lorsqu'il monta en carrosse, toute la cour du Palais-Royal était pleine de cordons-bleus, de grands seigneurs, de gens de cette qualité, qui, par leur empressement, paraissaient s'estimer trop heureux de l'avoir pu regarder de loin. Tous les hommes sont naturellement esclaves de la fortune, et je puis dire n'avoir guère vu personne à la cour qui ne fût flatteur, l'un plus, l'autre moins. L'intérêt qui nous aveugle nous surprend et nous trahit dans les occasions qui nous regardent : il nous fait agir avec plus de sentiment que de lumière, et il arrive même assez

souvent qu'on a honte de ses foiblesses; mais on ne le peut apercevoir que par la sage réflexion que chacun se doit à soi-même, et après que l'occasion de mieux faire est passée.

MADAME DE MOTTEVILLE.

## LETTRE

### *au Marquis de Sévigné.*

Je ne sais par quelle fatalité tout ce que dit une jolie femme à celle qui ne l'est plus, ou qui ne l'a jamais été, prend dans sa bouche une empreinte de commisération qui perce à travers tous les ménagements, et qui humilie toujours celle qu'elle veut consoler de la perte de ses charmes. Plus elle semble vouloir faire oublier la supériorité qu'elle a sur la pauvre disgraciée, plus elle se l'assure; en sorte que ce n'est désormais que de sa générosité que celle-ci paraît tenir le mérite subalterne qu'on veut bien lui laisser. Enfin, comptez, marquis, que jamais les femmes ne se trompent sur les louanges qu'elles se donnent mutuellement : toutes savent apprécier les éloges qu'elles reçoivent les unes des autres. Aussi, comme elles se parlent sans sincérité, s'écoutent-elles sans beaucoup de reconnaissance; et, quand celle qui

parle serait, en louant la beauté d'une autre, de la meilleure foi du monde, celle qui reçoit l'éloge, pour savoir s'il est sincère, examine bien moins ce que l'autre lui dit que la figure qu'elle porte. Est-elle laide, on la croit et on l'aime; aussi jolie que nous, on la remercie froidement, et on la dédaigne; plus jolie, on la hait seulement encore un peu plus qu'on ne faisait avant qu'elle ne parlât. Tant que deux figures ont quelque chose à démêler ensemble, il est impossible qu'entre les femmes qui les portent il y ait une solide amitié. Deux marchands qui ont la même étoffe à débiter, peuvent-ils être de bons voisins? Mais on ne pénètre pas toujours dans les femmes la véritable cause de ce défaut de cordialité. Celles qui paraissent le plus intimement liées, se brouillent quelquefois pour un rien. Croyez-vous que cette minutie soit le vrai sujet de leur querelle? Elle n'en est que le prétexte ou l'occasion : on cache le motif qui nous fait agir, lorsqu'en le faisant connaître il ne peut servir qu'à nous humilier; on ne veut pas faire voir que c'est l'inquiétude que nous cause la beauté de notre amie qui nous donne de l'éloignement pour elle; on paraîtrait jalouse, on passerait pour envieuse; c'est un plaisir qu'on ne veut pas lui donner; on aime mieux paraître injuste. Ainsi,

deux jolies femmes sont-elles assez heureuses pour trouver un prétexte de se débarrasser l'une de l'autre, elles le saisissent avec vivacité, se détestent avec une cordialité qui prouve combien elles s'aimaient auparavant.

NINON DE LENCLOS.

# LETTRE

## A MADAME DE GRIGNAN.

Je m'intéresse toujours à ce qui regarde M. le chevalier, non parce qu'il s'amuse à lire et à aimer mes lettres ; je prends au contraire la liberté de me moquer de lui ; mais parce qu'effectivement sa tête est fort bien faite, et s'accorde à merveille avec son cœur ; mais d'où vient, puisqu'il aime ces sortes de lectures, qu'il ne se donne point le plaisir de lire vos lettres avant que vous les envoyiez ? Elles sont très dignes de son estime.... Parlons de sa goutte et de sa fièvre ; il me paraît que cela devient alternatif, sa goutte en fièvre, ou sa fièvre en goutte, il peut choisir, et je crois que c'est, comme vous dites, celle qu'il a qui paraît la plus fâcheuse ; enfin, c'est un grand malheur qu'un tel homme soit sur le côté.

Vous avez donc été frappée du mot de madame de Lafayette *, mêlé avec tant d'amitié. Quoique je ne me laisse pas oublier cette vérité, j'avoue que j'en fus tout étonnée ; car je ne me sens encore aucune décadence qui m'en fasse souvenir. Je ne laisse pas cependant de faire souvent des réflexions et des supputations, et je trouve les conditions de la vie assez dures. Il me semble que j'ai été traînée, malgré moi, à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse; je la vois; m'y voilà, et je voudrais bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des *défigurements* qui sont près de m'outrager, et j'entends une voix qui me dit : Il faut marcher malgré vous, ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop; mais un retour à la volonté de Dieu et à cette loi universelle où nous sommes condamnés, remet la raison à sa place, et fait prendre patience : prenez-la donc aussi, ma très chère, et que votre amitié trop tendre ne

* Vous êtes vieille.

vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.

Je n'eus pas une grande peine à refuser les offres de mes amies : j'avais à leur répondre : *Paris est en Provence*, comme vous : *Paris est en Bretagne*. Paris est donc tellement en Provence pour moi, que je ne voudrais pas être cette année autre part qu'ici. Ce mot, *d'être l'hiver aux Rochers*, effraie ; hélas ! ma fille, c'est la plus douce chose du monde ; je ris quelquefois, et je dis : c'est donc là ce qu'on appelle passer l'hiver dans les bois !

Madame de Coulanges me disait l'autre jour : Quittez vos humides *Rochers ;* je lui répondis : Humide vous-même ! C'est Brevannes qui est humide ; mais nous sommes sur une hauteur ; c'est comme si vous disiez : Votre humide Montmartre. Ces bois sont présentement tout pénétrés du soleil, quand il en fait ; un terrain sec, et une place, *Madame*, où le midi est à plomb ; et un bout d'une grande allée où le couchant fait des merveilles ; et, quand il pleut, une bonne chambre avec un grand feu, souvent deux tables de jeu, comme présentement ; il y a bien du monde qui ne m'incommode point ; je fais mes volontés ; et, quand il n'y a personne, nous sommes encore

mieux, car nous lisons avec un plaisir que nous préférons à tout.

Voilà une idée que j'ai voulu vous donner, afin que votre amitié soit en repos.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

## L'ENTRÉE A ORLÉANS.

Nota. Pendant les guerres civiles de la Fronde, le jeune Louis XIV, la reine mère et le cardinal Mazarin, voulant occuper Orléans avec l'armée royale. Monsieur, duc d'Orléans, oncle du roi, envoya de son côté mademoiselle de Montpensier, sa fille, pour engager cette ville à se déclarer en faveur du parti des princes. Écoutons cette princesse elle-même :

..... Je trouvai Pradine, que j'avais envoyé le matin à Orléans pour faire savoir à *messieurs du corps de ville* l'heure à laquelle j'arriverais : ils lui dirent qu'ils me suppliaient de ne point aller à Orléans, parce qu'ils seraient obligés, et avec douleur, de me refuser la porte ; il les avait laissés assemblés, parce que monsieur le garde des sceaux et le conseil du roi étaient à la porte, qui demandaient à entrer.

J'arrivai sur les onze heures du matin à la porte

Bannière qui était fermée et barricadée. Après que l'on eut fait dire que c'était moi, ils n'ouvrirent point : j'y fus trois heures ; m'étant ennuyée pendant ce temps-là dans mon carrosse,... je m'en allai promener sur le fossé. Le rempart était bordé de peuple, qui criait sans cesse : Vivent le roi, les princes, et point de Mazarin.

Je ne pus m'empêcher de leur crier : Allez à l'Hôtel-de-Ville me faire ouvrir la porte; quoique mes ministres m'eussent bien dit que cela n'était pas à propos.

A force de marcher, je me trouvai à l'endroit d'une porte : la garde prit les armes, et se mit en haie sur le rempart ; jugez quels honneurs ! Je criai au capitaine de m'ouvrir la porte : il me fit signe qu'il n'avait point les clés ; je lui disais : Il la faut rompre, et vous me devez plus d'obéissance qu'à messieurs de ville, puisque je suis la fille de leur maître. Je m'échauffai jusqu'à le menacer, à quoi il ne répondait qu'en révérences. Mes gens me disaient : Vous vous moquez de menacer des gens de qui vous avez affaire. Je leur répondis : Il faut voir s'ils feront plus par menaces que par amitié.

A force de marcher, je me trouvai au bord de l'eau, où tous les bateliers, qui sont en grand

nombre à Orléans, me vinrent offrir leurs services : je les acceptai volontiers; je leur tins de beaux discours, et tels qu'ils conviennent à ces sortes de gens pour les animer à faire ce que l'on désire d'eux.

Comme je les vis bien disposés, je leur demandai s'ils pouvaient me mener en bateau jusqu'à la porte de la Faux, parce qu'elle donnait sur l'eau : ils me dirent qu'il était bien plus aisé d'en rompre une qui était sur le quai, plus proche du lieu où j'étais, et que, si je voulais, ils allaient y travailler.

Je leur répondis qu'ils se hâtassent, je leur donnai de l'argent, et, pour les voir travailler et les animer par ma présence, je montai sur une butte de terre assez haute qui regardait cette porte. Je songeai peu à prendre le bon chemin pour y parvenir : je grimpai comme un chat; je me prenais aux ronces et aux épines, et je sautai toutes les haies sans me faire aucun mal.

Comme je fus au haut, tous ceux qui étaient avec moi craignaient que je m'exposasse trop : ils faisaient tout leur possible pour m'obliger à m'en retourner : leurs prières m'importunaient; je leur imposai silence.

. . . . . On me vint dire que l'affaire avançait...

Je descendis du lieu où j'étais peu après pour aller voir de quelle manière tout se passait.

Comme le quai en cet endroit était revêtu, et qu'il y avait un fond où la rivière entrait et battait la muraille, quoique l'eau fût basse, on amena deux bateaux pour me servir de pont, dans le dernier desquels on mit une échelle par laquelle je montai : elle était assez haute ; je ne remarquai pas le nombre des échelons, je me souvins seulement qu'il y en avait un rompu, et qui m'incommoda à monter. Rien ne me coûtait alors pour l'exécution d'une action avantageuse à mon parti, et que je pensais l'être fort pour moi.

..... Ma présence animait les bateliers, et ils travaillaient avec plus de vigueur à rompre la porte : les bourgeois en faisaient de même dans la ville ; Grammont les faisait agir, et ceux de la garde de cette porte étaient sous les armes, spectateurs de cette rupture, sans l'empêcher.

Quand je vis rompue la porte Brûlée (cette illustre porte, qui sera tant renommée par mon entrée, s'appelle ainsi), et qu'on en eut ôté deux planches du milieu (on n'avait pu l'ouvrir autrement ; il y avait deux barres de fer en travers, d'une grosseur excessive), Grammont me fit signe d'avancer : comme il y avait beaucoup de bois,

un valet de pied me prit, me porta, et me fourra par ce trou, où je n'eus pas sitôt la tête passée, que l'on battit le tambour. Je donnai la main au capitaine, et je lui dis : Vous serez bien aise de pouvoir vous vanter que vous m'avez fait entrer.

Les cris de vivent le roi, les princes, point de Mazarin, redoublèrent : deux hommes me prirent, me mirent sur une chaise de bois ; je ne sais si j'étais assise dedans ou sur les bras, tant la joie où j'étais de me voir en un si plaisant état me transportait. Après avoir passé quelques rues, portée en triomphe, je leur dis que je savais marcher, et que je les priais de me mettre à terre, ce qu'ils firent.

Une compagnie de la ville marchait devant moi tambour battant, et me faisait faire place... Messieurs de ville me vinrent faire leurs complimens, assez effrayés ; je leur répondis que j'étais fort persuadée de ce qu'ils me disaient, qu'ils étaient sur le point de m'ouvrir la porte. Je leur dis que je voulais aller à l'Hôtel-de-Ville pour assister à la délibération qui devait s'y faire sur l'entrée du conseil du roi dans la ville ; ils me dirent qu'elle était prise, et qu'ils l'avaient refusée...

Depuis ce moment, je commandai dans la ville, comme s'ils m'en avaient suppliée. Arrivée à mon

logis, je reçus les harangues de tous les corps, et les honneurs qui m'étaient dus, comme en un autre temps.

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

# ÉVASION

## DU ROI ET DE LA REINE D'ANGLETERRE,

### LORS DE LA RÉVOLUTION DE 1688.

Le roi se mit au lit comme à son ordinaire avec la reine sa femme, et ils se relevèrent une heure après. Le roi, s'étant habillé, la fit descendre par un degré dérobé, et la remit entre les mains de M. de Lauzun, qui avait publié depuis plusieurs jours qu'il s'en retournerait en France, et à cet effet avait retenu un yacht et un carrosse de louage pour les conduire. Quand il fut arrivé à son carrosse, le cocher jura qu'il ne voulait point marcher ; cependant le temps pressait. M. de Lauzun lui donna de l'argent, qui lui fit entendre raison ; mais, dans le temps qu'il montait sur son siége, il vint une émeute sur ce qu'on disait que des catholiques se sauvaient, qui les remit encore en danger d'être

arrêtés; mais le cocher qui eut peur, et à qui M. de Lauzun donna encore de l'argent, se dépêcha. Ainsi ils se sauvèrent de ce danger et arrivèrent bientôt au yacht. On fit entrer le prince de Galles sans que le patron s'en aperçût : la reine se cacha extrêmement, et remit son voyage entre les mains de Dieu. Cependant tous les périls n'étaient pas évités, car l'armée navale de Hollande croisait dans la Manche, et le vent les pouvait rejeter en Angleterre : quand le yacht se mit en mer, le vent était excellent, mais il changea peu de temps après. La nuit venue, le vent fut si fort qu'il fallut plier toutes les voiles. Le patron ne savait où il en était : il entendit du bruit ; il crut être auprès de quelque port ; mais, peu de temps après, il entendit les cloches dont on se sert pour appeler à la prière dans les vaisseaux. Alors il jugea qu'il était au milieu de la flotte hollandaise, et jugea vrai. Le vent s'étant un peu apaisé, on mit les voiles, et le yacht arriva heureusement à Calais vers les neuf heures du matin. Lorsque le courrier de M. de Charost (gouverneur de Calais) arriva ici (à Versailles), ce fut une grande joie à la cour, où l'on attendait avec impatience des nouvelles du roi d'Angleterre : on savait qu'il devait se sauver peu de temps après la reine, mais on n'avait point de

nouvelles de son arrivée, et les ports d'Angleterre étaient fermés. Il vint un bruit que le roi avait été arrêté à Rochester, déguisé, en voulant se sauver. Ce bruit vint sans que l'on sût par où : à celui-là succédèrent d'autres bruits, comme il arrive toujours dans les événemens extraordinaires ; enfin, on eut des nouvelles sûres, qui étaient que le roi, s'étant déguisé en chasseur, comme il allait entrer dans un bateau qui devait le conduire à des bâtimens français répandus sur la côte et cachés dans les rochers, des paysans ivres l'avaient arrêté, disant que des catholiques s'enfuyaient ; et, sous ce prétexte, ils l'avaient conduit dans les prisons de Rochester. Il y fut reconnu, et la noblesse des environs vint l'en retirer, lui baiser la main, et lui rendre les soumissions qu'ils devaient à leur roi. Ces gentilshommes se plaignirent à sa majesté de ce qu'elle voulait les abandonner. Comme l'on conduisait le roi à Rochester, il se souvint d'un certain milord du voisinage de cette ville, et il lui manda la peine où il était. Le milord lui fit réponse : Que Sa Majesté pouvait se tirer d'affaire comme elle le jugerait à propos ; mais que, puisqu'il ne lui était bon à rien, il ne l'irait pas trouver. Le roi fut reconduit à Londres, et logé, comme à son ordinaire, dans son château de Windsor, où ses peu-

ples se vinrent plaindre à lui de ce qu'il les voulait abandonner. La reine d'Angleterre vint se rendre à la cour, n'ayant point de nouvelles de son époux. On dit d'abord qu'on la logerait à Vincennes, mais le roi jugea plus à propos de lui donner Saint-Germain. Pendant qu'elle était en chemin, la nouvelle arriva que le prince d'Orange avait fait arrêter le roi d'Angleterre : l'exemple de la mort tragique de Charles I^er^, son père, fit trembler pour lui; mais, le soir même, le roi dit en allant à son appartement qu'il avait des nouvelles que ce prince était en sûreté. Un valet de garde-robe français que Sa Majesté britannique avait depuis long-temps l'avait vue s'embarquer proche de Rochester. De là ce prince était venu repasser à Douvres, et ensuite avait passé à Ambleteuse, petit port auprès de Boulogne. Le valet de chambre était venu devant et avait rapporté qu'il avait entendu tirer le canon à Calais, qu'apparemment c'était son maître qui arrivait. Toute la soirée se passa sans que l'on fût étonné de n'avoir point d'autres nouvelles de l'arrivée du roi d'Angleterre; mais le lendemain on fut au lever fort consterné quand on vit qu'il n'y en avait point encore. On trouvait que la nuit était trop longue pour que, si le canon qu'on avait entendu tirer à Calais eût été pour lui, le courrier

n'en fût pas arrivé. On commença à raconter le matin que le milord Feversham, beau-frère de M. de Duras, avait été arrêté par le prince d'Orange, comme il venait lui parler de la part du roi d'Angleterre ; que le prince d'Orange avait mandé au roi d'Angleterre qu'il fallait qu'il sortît de Windsor, parce que, tant qu'il y serait, on ne pouvait pas travailler aux choses nécessaires pour le bien de l'État. Le roi en fit quelques difficultés ; mais, peu de temps après, le prince d'Orange lui renvoya dire qu'il le fallait, et qu'il se retirât à Hamptoncourt, qui est une maison des rois d'Angleterre. Le roi manda qu'il n'y pouvait pas aller, parce qu'il n'y avait aucun meuble; mais que, s'il le lui permettait, et qu'il le jugeât à propos, il irait à Rochester. Le prince d'Orange y consentit, et lui manda en même temps que, pour sa sûreté, il lui donnerait quarante de ses gardes pour l'y conduire. Il fallut en passer par où le prince d'Orange voulut, et le roi sortit ainsi en peu de momens de Windsor. Sa Majesté britannique fut gardée très étroitement. Le premier jour le prince d'Orange lui avait donné presque tous gardes catholiques et un officier ; ils entendirent la messe avec lui. Quand le roi fut à Rochester, on le garda moins. Il y avait des portes de derrière à son palais : un domestique qui était

au roi lui fit trouver des chevaux dont il se servit. Il partit à l'entrée de la nuit, et un autre se rendit à un endroit où l'attendait un petit bateau pour le conduire à un plus grand bâtiment. En arrivant à la petite barque, il y trouva des paysans ivres qui l'obligèrent de boire à la santé du prince d'Orange. Sa Majesté leur donna de l'argent pour y boire encore. On contait aussi toutes les particularités qu'avait dites le valet de garde-robe le matin, et chacun raisonnait selon sa portée : les uns croyaient que le prince d'Orange lui avait fourni les moyens de s'embarquer, afin de le faire ensuite jeter dans la mer ; les autres, afin de le faire transporter en Zélande, où il le retiendrait prisonnier. Enfin, chacun donnait pour bon ce qui lui passait par la tête. Le roi était triste, les ministres, fort embarrassés.

Le roi était à la messe, n'attendant plus que des nouvelles de la mort du roi d'Angleterre, quand M. de Louvois y entra pour dire à Sa Majesté que M. d'Aumont venait de lui envoyer un courrier qui lui annonçait l'arrivée du roi d'Angleterre à Ambleteuse. La joie fut extrême à la cour et égale entre les gens de qualité et les domestiques. On dépêcha aussitôt un courrier à la reine d'Angleterre qui était en chemin. Pour le roi d'Angle-

terre, à ce que conta le courrier, il était dans un très petit bâtiment, où il avait quelques gens armés avec lui, et quelques grenades. Il aperçut de loin un vaisseau plus gros que le sien : il donna ses ordres pour se défendre en cas d'attaque ; mais, quand ils furent plus près, il reconnut que c'était un vaisseau français ; la joie fut grande de part et d'autre ; il se mit dans ce vaisseau, et arriva fort heureusement, mais pourtant très fatigué, car il y avait bien du temps que ses nuits n'étaient pas bonnes.

MADAME DE LA FAYETTE.

# LETTRE

## AU COMTE D'AYEN.

A Saint-Cyr, 4 mars 1702. — Vous connaissez la passion que j'ai pour Saint-Cyr ; mais vous ne savez peut-être pas dans quel détail j'entre sur l'éducation des demoiselles. Il faut les occuper dans une classe depuis le matin jusqu'au soir, et cela n'est pas facile pour les filles qui ont dix-huit ou vingt ans. Vous avez vu tout ce que j'ai imaginé pour remplir leur mémoire de belles et bonnes choses, ou du moins d'innocentes. M. l'abbé de Choisy a eu la complaisance pour moi de faire des histoires très agréablement écrites, et qui leur donnent des exemples de vertu : il a fait la vie de David, celle d'Esther ; nous avons, ce me semble, Clotilde, Arsénius, et plusieurs autres dont je ne me souviens pas trop, mais qu'il serait aisé de vous montrer dans la tête de mes filles. Je vous conjure de vous défaire pour un moment de ce

goût exquis qui vous fait dédaigner tout ce qui n'est pas très délicat, de ce désir de perfection que vous voulez en tout, et que vous aurez peine à trouver, et de descendre, pour l'amour de moi, non à des contes de fées ou de Peau d'âne, je n'en veux point, mais à lire *la Cour Sainte* (du P. Caussin), remplie d'histoires touchantes, agréables, véritables, et telles que je les voudrais, si elles étaient mieux enchâssées, ou absolument détachées; ce qui serait, à mon avis, le plus aisé; car il est impossible de lire ce livre, dont le désordre des matières, la confusion des temps, la grossièreté de certaines expressions, la bassesse des autres, les digressions insupportables, et mille autres défauts qui vous feront l'effet de l'émétique, ne permettent pas de faire usage. Pour moi, je n'en ai soutenu que cinq ou six pages, et je meurs de peur que vous n'en puissiez lire davantage.

Venons au fait! N'auriez-vous pas sous votre protection quelque bel esprit qui eût un appétit égal à son mérite, et qui n'eût point un revenu égal à son appétit? De mon temps, cela n'était pas sans exemple. Eh bien! je voudrais qu'il voulût me faire de petites histoires bien choisies, qui, en divertissant de jeunes personnes, ne leur lais-

sassent dans l'esprit que des choses vraies et raisonnables qui leur montrassent le vice puni tôt ou tard, et la vertu récompensée? Je ne voudrais pas qu'il y eût du merveilleux; car je connais le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'esprit à des mets simples. Je voudrais que vous fussiez le maître du choix des sujets; je voudrais que vous payassiez ces histoires à tant la pièce, à mesure qu'on les ferait. Je sens bien qu'avec de l'argent on n'a pas du parfait, et que l'esprit ne se vend pas; mais vous traiteriez cela de manière à n'avoir pas à payer un travail mercenaire, et vous envelopperiez de toutes vos politesses les vues grossières que je vous propose. En voilà assez pour être entendue. Cette petite liste des histoires de *la Cour Sainte* vous en donnera une belle idée.

MADAME DE MAINTENON.

# L'HIVER.

## *Idylle.*

L'hiver suivi des vents, des frimas, des orages,
De ces aimables lieux trouble l'heureuse paix.
Il a déjà ravi par de cruels outrages
Ce que la terre avait d'attraits.
Quelles douloureuses images
Le désordre qu'il fait imprime dans l'esprit !
Hélas ! ces prés sans fleurs, ces arbres sans feuillages,
Ces ruisseaux glacés, tout nous dit :
Le temps fera chez vous de semblables ravages.
Comme la terre, nous gardons
Jusques au milieu de l'automne
Quelques-uns des appas que le printemps nous donne.
L'hiver vient-il ? Nous les perdons.
Pouvoir, trésors, grandeurs, n'en exemptent personne.
On se déguise en vain ces tristes vérités ;
Les terreurs, les infirmités,
De la froide vieillesse ordinaires compagnes,
Font sur nous ce que font les Autans irrités

Et la neige sur les campagnes.
Encor, si, comme les hivers
Dépouillent les forêts de leurs feuillages verts,
L'âge nous dépouillait des passions cruelles,
Plus fortes à dompter que ne le sont les flots,
Nous goûterions un doux repos
Qu'on ne peut trouver avec elles.
Mais nous avons beau voir détruire par le temps
La plus forte santé, les plus vifs agrémens :
Nous conservons toujours nos premières faiblesses.
L'ambitieux, courbé sous le fardeau des ans,
De la fortune encore écoute les promesses :
L'avare, en expirant, regrette moins le jour
Que ses inutiles richesses ;
Et qui, jeune, a donné tout son temps à l'amour,
Un pied dans le tombeau, veut encor des maîtresses ;
Il reste dans l'esprit un goût pour les plaisirs
Presque aussi dangereux que leur plus doux usage.
Pour être heureux, pour être sage,
Il faut savoir donner un frein à ses désirs.

Madame Deshoulières.

# DESTRUCTION

## du Royaume de Macédoine par Paul-Emile.

..... Paul-Émile fut glorieusement renvoyé en Macédoine, et eut le plaisir de voir le peuple le conjurer avec larmes, non pas de reprendre l'emploi qu'on lui avait ôté, mais d'accepter le commandement général. On avait envoyé à sa place deux capitaines, qui, bien que consulaires, et chargés des dépouilles qu'ils avaient fraîchement remportées sur Annibal, avaient été entièrement défaits. Les soldats, qui ne manquent jamais à charger les chefs de leur honte, criaient qu'ils étaient trahis, qu'on les envoyait à une mort assurée, et, qu'en leur ôtant un général sous lequel ils étaient heureux, on témoignait assez que leur prospérité n'était pas ce que souhaitaient les traîtres qui les avaient vendus.

Ces murmures furent portés si loin, qu'une par-

tie de l'armée se mutina, et que, si Paul-Émile ne fût arrivé à propos pour apaiser ce désordre, les chefs étaient en danger d'être les victimes de la fureur des séditieux. Sa présence rétablit la paix et la discipline ; et, comme si le destin eût pris à tâche de le venger de ses calomniateurs, il profita de l'ardeur des soldats pour les mener au pied du mont Olympe, où Persée était campé, et força ses retranchemens.

Cette attaque avait été si peu prévue des ennemis, que quelques historiens ont écrit qu'on les surprit dans le sommeil : d'autres assurent que d'abord il y eut un rude combat. Quoi qu'il en soit, Paul-Émile se rendit le maître du camp : Persée se sauva presque seul dans une ville prochaine. Ses soldats, épars çà et là, cherchèrent asile où ils purent, et le vainqueur les poursuivit sans leur donner le loisir de se rallier : Plutarque rapporte qu'en deux jours il devint le maître de la personne de Persée et de toute la Macédoine..... A la vérité, Plutarque ajoute que l'avarice de Persée avait donné de l'aversion pour lui à tous ses peuples, et que la ville où il s'était retiré le livra lui et toute sa famille au général des Romains. Cet exemple d'infidélité séduisit les villes voisines, quand elles virent leur roi captif, et son camp où il avait

renfermé tant de munitions et d'argent monnoyé au pouvoir des ennemis. On courut en foule faire avec eux la meilleure composition qu'on en put tirer.

Jamais dépouilles n'égalèrent celles qu'on remporta sur l'infortuné Persée.

Il avait tout fait conduire à son camp sitôt que la guerre avait été déclarée, et s'y était si fortement retranché qu'il espérait ruiner l'armée romaine en temporisant, et tuer plus d'ennemis par la faim et par les autres incommodités que par les armes.

Paul-Émile avait sagement pénétré dans cette intention, et c'était pourquoi il avait voulu prendre ce camp d'assaut... Il avait pour cela fait grimper des gens armés à la légère sur des rochers que Persée croyait inaccessibles, et les avait fait glisser, à la faveur des ténèbres, en des endroits où il y avait des roches mouvantes, et d'où, à un signal donné, ils pouvaient les rouler sur les Macédoniens.

Les temps furent si bien pris, et les ordres si ponctuellement exécutés, qu'au moment que Cn. Octavius, lieutenant d'Émile, passait à la nage une rivière, qui d'un côté bordait le camp de Persée, et que, d'un autre, Émile en attaquait les retran-

chemens, les soldats du rocher roulant leurs roches, les Macédoniens crurent que les dieux se joignaient aux hommes pour les perdre, et que, par un effet de leur toute-puissance, ces rochers tombaient du ciel sur leurs têtes. La terreur s'empara de leurs âmes ; et, ne songeant plus qu'à fuir, ils abandonnèrent le camp à la discrétion des ennemis.

Paul-Émile en fit charger les dépouilles sur des chariots, pour conduire le tout à Rome.

Elle sortit presque entière hors de ses portes pour venir au-devant de lui. Jamais vainqueur ne reçut tant de louanges, et ne vit éclater tant de joie sur le visage de ses citoyens. On lui décerna le triomphe durant trois jours entiers, pendant lesquels tous les temples de la ville furent ouverts et parfumés nuit et jour des plus rares parfums de l'Arabie heureuse.

Madame DE VILLEDIEU.

## L'HIRONDELLE ET L'OISEAU DE PARADIS.

*Fable.*

L'hirondelle, craignant le froid de nos quartiers,
S'en allait faire un tour jusqu'auprès de Carthage :
L'oiseau de paradis se trouve à son passage;
Voyageurs, comme on sait, voisinent volontiers.
Les voilà donc jasant d'un climat et d'un autre;
L'hirondelle vantait les raretés du nôtre,
Et l'oiseau, les beautés du sien :
Elle prit goût à l'entretien.
Elle se connaissait pour n'être qu'hirondelle,
Et savait que l'oiseau n'était oiseau pour elle;
Mais, contre ce qui plaît, on ne prend loi de rien.
L'oiseau de paradis est charmant au possible,
Et notre voyageuse a le cœur susceptible.
Elle niche souvent en tel palais de cour,
Où l'on n'habite point sans connaître l'amour :
Elle admire tantôt le bec et le ramage,
D'autres fois, le rare plumage
De l'hôte à ses yeux si charmant;

Et, sans considérer, dans son emportement,
Que le céleste oiseau n'habite que la nue,
Et qu'il vit de l'air seulement,
La voilà d'abord résolue
A ne le perdre plus de vue.
Cependant la faim la pressait:
Dame nature pâtissait,
Et l'on sait que cette commère
Ne se repaît point de chimère.
Tant d'amour qu'on voudra, tant de charmans appas.
Il faut toujours manger et boire,
Et c'est un incident nécessaire à l'histoire,
Que de prendre un léger repas.
Que faire donc dans cette conjoncture?
Faut-il se révolter contre dame nature?
Ou faut-il se rendre à ses coups?
Jeunes amans, ma fable parle à vous.
Quelle que soit l'ardeur qui vous transporte,
Sur un peu de prudence appuyez votre amour;
Les plaisirs les plus grands sont sujets au retour,
Et la nécessité demeure la plus forte.

Madame DE VILLEDIEU.

# SONNET.

Tout se détruit, tout passe, et le cœur le plus tendre
Ne peut d'un même objet se contenter toujours :
Le passé n'a point vu d'éternelles amours,
Et les siècles futurs n'en doivent point attendre.

La constance a des lois que l'on ne peut entendre :
Des désirs d'un grand roi rien n'arrête le cours ;
Ce qui plaît aujourd'hui déplaît en peu de jours ;
Cette inégalité ne saurait se comprendre.

Louis, tous ces défauts font tort à vos vertus !
Vous m'aimiez autrefois, et vous ne m'aimez plus.
Mes sentimens, hélas ! diffèrent bien des vôtres !

Amour à qui je dois et mon mal et mon bien,
Que ne lui donniez-vous un cœur comme le mien,
Ou que n'avez-vous fait le mien comme les autres?

Madame DE LA VALLIÈRE.

# De la Médisance.

O amour de mon Dieu, qui renfermez en vous toute sorte de gloire, de biens et de délices, embrasez mon cœur de votre charité, faites-moi goûter la douceur. la volupté et la tendresse de votre amour, afin que ces délices chastes et saintes portent mon âme à vous aimer avec toute l'étendue de sa volonté et toutes les lumières de son intelligence ; qu'elle vous aime avec une vive et amoureuse douleur de ses infidélités passées, et avec tout le respect et le religieux tremblement que mérite votre souveraine majesté ; et que cet amour, occupant toute la capacité de mon cœur, n'y laisse plus aucun vide ni aucune ouverture par où rien de profane y puisse trouver accès. Qu'une charité, semblable à celle que je désire que vous ayez pour moi, soit toujours la mesure de la mienne envers mon prochain ; que j'aime son âme plus que ma vie, et que rien au monde ne soit jamais capable

de surcharger ma conscience de la dépouille de son bien ou de son honneur.

Mais comme l'on ne compte pour quelque chose dans le monde que ces rapines et ces médisances grossières, indignes même d'un honnête païen, et qu'on y compte au contraire pour rien ces bons mots qui percent le prochain jusqu'au vif, non plus que ces détractions délicates, qui, sous un air de raillerie, nous peignent ses défauts, et nous l'impriment en ridicule, qu'on y compte enfin pour rien de perdre sa fortune et de déchirer sa réputation, pourvu que ce soit en riant et d'une manière qui fasse rire et nous divertisse, Seigneur, dessillez mes paupières, et faites-moi connaître que ces péchés sont d'autant plus désagréables à vos yeux qu'ils plaisent davantage aux yeux des hommes, et qu'ils ne sont proprement que des effets malheureux de mon amour-propre.

Changez en aversion ce malheureux plaisir que je trouve à m'y laisser séduire, et faites-moi chérir la peine que je sens à m'en corriger, afin que, comme ils ont été si long-temps le sujet de mes égaremens, ils deviennent présentement la source de mes larmes.

Madame de La Vallière.

# LETTRE

## AU PRÉSIDENT DE MOULCEAU

### SUR LA MORT DE MADAME DE SÉVIGNÉ.

28 AVRIL 1696. — Votre politesse ne doit jamais craindre, monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut l'augmenter ni le diminuer. Je suis très persuadée, monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes; la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables, rien n'est plus digne de vos regrets; et moi, monsieur, que ne perdé-je point! Quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être à mon égard, par différens caractères, plus chère et plus précieuse! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amer-

tume des larmes et des gémissemens. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours : je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement avec l'agrément de sa société. Il est bien vrai, monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation, et tant de privation. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal : je le souffre, et le sens dans toute sa vigueur. Je mérite votre pitié, monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu.

Madame de Grignan.

# LE PRINCE LUTIN.

..... Léandre retourna où ses gens l'attendaient : il leur donna de l'argent, et les renvoya dans son château, ne voulant mener personne avec lui qui pût connaître les secrets du petit chapeau rouge et des roses *. Il traversa des bois, des plaines, des coteaux et des vallées, sans compte et sans nombre. Enfin, il arriva dans une forêt, où il s'arrêta pour se mettre un peu à l'ombre, car il faisait grand chaud.

Au bout d'un moment, il entendit soupirer et sangloter : il regarda de tous côtés, il aperçut un homme qui courait, qui s'arrêtait, qui criait, qui se taisait, qui s'arrachait les cheveux, qui se meurtrissait de coups ; il ne douta point que ce ne fût quelque malheureux insensé. Il lui parut bien

* C'étaient des talismans dont le premier le rendait invisible, avec la faculté de se transporter sur le champ où il le désirait.

fait et jeune : ses habits avaient été magnifiques, mais ils étaient tout déchirés.

Le prince, touché de compassion, l'aborda, Je vous vois dans un état, lui dit-il, si pitoyable, que je ne peux m'empêcher de vous en demander le sujet, en vous offrant mes services. — Ah! seigneur, répondit ce jeune homme, il n'y a plus de remède à mes maux : c'est aujourd'hui que ma chère maîtresse va être sacrifiée à un vieux jaloux qui a beaucoup de bien, mais qui la rendra la plus malheureuse personne du monde. — Elle vous aime donc? dit Léandre. — Je puis m'en flatter, répliqua-t-il. — Et dans quel lieu est-elle ? continua le prince. — Dans un château au bout de cette forêt. — Hé bien, attendez-moi, dit encore Léandre, je vous en donnerai de bonnes nouvelles avant qu'il soit peu.

En même temps il mit le petit chapeau rouge, et se souhaita dans le château. Il n'y était pas encore, qu'il entendit l'agréable bruit de la symphonie. En arrivant tout retentissait de violons et d'instrumens. Il entre dans un grand salon rempli des parens et des amis du vieillard et de la jeune demoiselle : rien n'était plus aimable qu'elle ; mais la pâleur de son teint, la mélancolie qui paraissait sur son visage, et les larmes qui lui couvraient les

yeux de temps en temps, marquaient assez sa peine.

Léandre vit le père et la mère de cette jeune fille, qui la grondaient tout bas de la mauvaise mine qu'elle faisait. Lutin se mit derrière la mère, et, s'approchant de son oreille, il lui dit : Puisque tu contrains ta fille d'épouser ce vieux magot, assure-toi qu'avant huit jours tu en seras punie par ta mort ! Cette femme, effrayée d'entendre une voix et de n'apercevoir personne, et plus encore de la menace qui lui était faite, jeta un grand cri, et tomba de son haut. Son mari lui demanda ce qu'elle avait. Elle s'écria qu'elle était morte, si le mariage de sa fille s'achevait, qu'elle ne le souffrirait pas pour tous les trésors du monde. Le mari voulut se moquer d'elle : il la traitait de visionnaire ; mais Lutin s'en approcha, et lui dit : Vieil incrédule, si tu ne crois ta femme, il t'en coûtera la vie ; romps l'hymen de ta fille, et la donne promptement à celui qu'elle aime. Ces paroles produisirent un effet admirable : on congédia sur le champ le fiancé ; on lui dit qu'on ne rompait que par des ordres d'en haut. Il en voulait douter et chicaner, car il était Normand ; mais Lutin lui fit un si terrible hou-hou dans l'oreille, qu'il en pensa devenir sourd, et, pour l'achever, il lui marcha si fort sur ses pieds goutteux, qu'il les écrasa

Ainsi, l'on courut chercher l'amant du bois, qui continuait de se désespérer. L'amant et la maîtresse furent sur le point de mourir de joie : le festin, qui avait été préparé pour les noces du vieillard, servit à celles de ces heureux amans, et Lutin, se délutinant, parut tout d'un coup à la porte de la salle, comme un étranger qui était attiré par le bruit de la fête. Dès que le marié l'aperçut, il courut se jeter à ses pieds, le nommant de tous les noms que sa reconnaissance pouvait lui fournir. Il passa deux jours dans ce château, et, s'il avait voulu, il les aurait ruinés ; car ils lui offrirent tout leur bien.

Madame D'Aulnoy.

## La jeunesse de madame de Maintenon.

Après que madame de Neuillant eut fait mademoiselle d'Aubigné catholique, elle la maria au premier qui se présenta, et ce fut M. Scarron, trop connu par ses ouvrages pour que j'aie rien de nouveau à dire de lui.

Voilà donc Françoise d'Aubigné à quatorze ans dans la maison d'un homme de la figure et du caractère de M. Scarron, remplie de jeunes gens attirés par la liberté qui régnait chez lui. C'est là cependant que cette jeune personne imprima par ses manières honnêtes et modestes tant de respect, qu'aucuns n'osèrent jamais prononcer devant elle une parole à double entente, et qu'un de ces jeunes gens dit : « S'il fallait prendre des libertés avec la reine ou avec madame Scarron, je ne balancerais pas, j'en prendrais plutôt avec la reine. »

Elle passait ses carêmes à manger un hareng au bout de la table, et se retirait aussitôt dans sa chambre, parce qu'elle avait compris qu'une con-

duite moins exacte et moins austère, à l'âge qu'elle était, ferait que la licence de cette jeunesse n'aurait plus de frein, et deviendrait préjudiciable à sa réputation.

Je me souviens d'avoir ouï raconter qu'étant un jour obligée d'aller parler à M. Fouquet *, elle affecta d'y aller dans une si grande négligence que ses amis étaient honteux de l'y mener. Tout le monde sait ce qu'était alors M. Fouquet, son faible pour les femmes, et combien les plus hautes huppées et les mieux chaussées cherchaient à lui plaire.

Cette conduite, et la juste admiration qu'elle causa, parvinrent jusqu'à la reine. Le baron de la Garde lui en parla le premier, et fut cause qu'à la mort de M. Scarron, cette princesse, touchée de la vertu et du malheur d'une fille de condition réduite dans une aussi grande pauvreté, lui donna une pension de 2,000 livres, avec laquelle madame Scarron se mit dans un couvent, et ce fut aux hospitalières du faubourg Saint-Marceau. Avec cette modique pension, on la vit toujours honnêtement et simplement vêtue. Ses habits n'étaient que d'étamine du Lude, du linge uni, mais bien chaussée, et de beaux jupons; et sa pension, avec celle de

* Surintendant des finances.

sa femme de chambre et ses gages, suffisait à sa dépense. Elle avait même encore de l'argent de reste, et n'avait jamais passé de temps si heureux. Elle ne comprenait pas, disait-elle alors, qu'on pût appeler cette vie une vallée de larmes.

Madame DE CAYLUS.

# La Mort d'Adélaïde

La lettre de madame de Benavidès, et son portrait que j'avais toujours sur mon cœur, étaient le seul bien que je me fusse réservé. Je vins à l'abbaye de la Trappe : je demandai l'habit en arrivant; le père abbé m'obligea de passer par les épreuves. On me demanda, quand elles furent finies, si la mauvaise nourriture et les austérités ne me paraissaient pas au-dessus de mes forces : ma douleur m'occupait si entièrement, que je ne m'étais pas même aperçu du changement de nourriture et de ces austérités dont on me parlait.

Mon insensibilité à cet égard fut prise pour une marque de zèle, et je fus reçu : l'assurance que j'avais par-là que mes larmes ne seraient point troublées, et que je passerais ma vie entière dans cet exercice, me donna quelque espèce de consolation. L'affreuse solitude, le silence qui régnait toujours dans cette maison, la tristesse de tous ceux qui m'environnaient, me laissaient tout entier à cette

douleur qui m'était devenue si chère, qui me tenait presque lieu de tout ce que j'avais perdu. Je remplissais les exercices du cloître, parce que tout m'était également indifférent : j'allais tous les jours dans quelque endroit écarté des bois ; là je relisais cette lettre, je regardais le portrait de ma chère Adélaïde, je baignais de mes larmes l'un et l'autre, et je revenais le cœur encore plus plein de tristesse.

Il y avait trois années que je menais cette vie, sans que mes peines eussent eu le moindre adoucissement, quand je fus appelé par le son de la cloche pour assister à la mort d'un religieux : il était déjà couché sur la cendre, et l'on allait lui administrer le dernier sacrement, lorsqu'il demanda au père abbé la permission de parler.

« .... Je suis indigne, dit-il, de ce nom de frère dont ces saints religieux m'ont honoré : vous voyez en moi une malheureuse pécheresse, qu'un amour profane a conduite dans ces saints lieux.

« J'aimais, et j'étais aimée d'un jeune homme d'une condition égale à la mienne : la haine de nos pères mit obstacle à notre mariage. Je fus même obligée, pour l'intérêt de mon amant, d'en épouser un autre. Je cherchai jusque dans le choix de mon mari à lui donner des preuves de mon fol amour :

celui qui ne pouvait m'inspirer que de la haine fut préféré, parce qu'il ne pouvait lui donner de jalousie. Dieu a permis qu'un mariage contracté par des vues si criminelles ait été pour moi une source de malheurs. Mon mari et mon amant se blessèrent à mes yeux : le chagrin que j'en conçus me rendit malade; je n'étais pas encore rétablie quand mon mari m'enferma dans une tour de sa maison, et me fit passer pour morte.

« Je fus deux ans en ce lieu.... La mort de mon mari me mit enfin en liberté : la crainte des discours que mon aventure ferait tenir de moi me fit penser à la retraite, et, pour achever de m'y déterminer, j'appris qu'on ne savait aucune nouvelle de la seule personne qui pouvait me retenir dans le monde. Je pris un habit d'homme pour sortir avec plus de facilité du château : le couvent que j'avais choisi, et où j'avais été élevée, n'était qu'à quelques lieues d'ici ; j'étais en chemin pour m'y rendre, quand un mouvement inconnu m'obligea d'entrer dans cette église.

« A peine y étais-je, que je distinguai, parmi ceux qui chantaient les louanges du Seigneur, une voix trop accoutumée à aller jusqu'à mon cœur : je m'approchai, et je reconnus ce séducteur si cher à mon souvenir.

« Que devins-je, grand Dieu, à cette vue !.... Je ne pus m'éloigner d'un lieu qui renfermait ce que j'aimais, et, pour ne m'en plus séparer, je me présentai à vous, mon père : vous fûtes trompé par l'empressement que je montrais pour être admise dans votre maison ; vous m'y reçûtes.

« Quelle était la disposition que j'apportais dans vos saints exercices ? Un cœur plein de passion, tout occupé de ce qu'il aimait : Dieu qui voulait, en m'abandonnant à moi-même, me donner de plus en plus des raisons de m'humilier un jour devant lui, permettait sans doute ces douceurs empoisonnées que je goûtais à respirer le même air et à être dans le même lieu. Je m'attachais à tous ses pas, je l'aidais dans son travail autant que mes forces pouvaient me le permettre, et je me trouvais dans ces momens payée de tout ce que je souffrais.....

« Voici le moment heureux que Dieu avait préparé pour m'attirer à lui. Nous allions dans la forêt couper du bois pour l'usage de la maison, quand je m'aperçus que mon compagnon m'avait quittée : mon inquiétude m'obligea à le chercher. Après avoir parcouru plusieurs routes du bois, je le vis dans un endroit écarté, occupé à regarder quelque chose qu'il avait tiré de son sein. Sa rêverie était si

profonde que j'allai à lui, et que j'eus le temps de considérer ce qu'il tenait, sans qu'il m'aperçût. Quel fut mon étonnement quand je reconnus mon portrait!

« Je vis alors que, bien loin de jouir de ce repos que j'avais tant craint de troubler, il était comme moi la malheureuse victime d'une passion criminelle..... Pleine de cette pensée, je vins me prosterner au pied de ces mêmes autels, je vins demander à Dieu ma conversion, pour obtenir celle de mon amant.

« Je goûtai dès ce moment la paix d'une âme qui est avec vous, ô mon Dieu, et qui ne cherche que vous. Vous voulûtes encore me purifier par des souffrances : je tombai malade peu de jours après. Si le compagnon de mes égaremens gémit encore sous le poids du péché, qu'il jette les yeux sur moi, qu'il considère ce qu'il a si follement aimé, qu'il pense à ce moment redoutable où je touche, et où il touchera bientôt!.... Mais je sens que le temps de mon dernier sacrifice approche : j'implore le secours des prières de ces saints religieux ; je leur demande pardon du scandale que je leur ai donné, et je me reconnais indigne de partager leur sépulture! »

Le son de voix d'Adélaïde, si présent à mon sou-

venir, me l'avait fait reconnaître dès le premier mot qu'elle avait prononcé.

Tant qu'elle avait parlé, la crainte de perdre une de ses paroles avait retenu mes cris; mais, quand je compris qu'elle avait expiré, j'en fis de si douloureux, que les religieux vinrent à moi, et me relevèrent....

Je vous ai donc perdue une seconde fois, ma chère Adélaïde, et je vous ai perdue pour toujours! Quoi! vous avez été si long-temps auprès de moi, et mon cœur ingrat ne vous a pas reconnue! Nous ne nous séparerons du moins jamais : la mort, moins barbare que mon père, va nous unir malgré lui!....

Madame DE TENCIN.

## MICALÉ LA MAGICIENNE.

« Vous voyez de nos fenêtres, me dit Mirtelle, une roche blanche presque à la hauteur et à la droite du mont Olympe : au pied de cette roche demeure une femme qu'on dit avoir plus de cent ans ; elle est de toutes les Thessaliennes la plus savante dans les sciences secrètes ; jamais elle n'a refusé son secours pour faire le bien ou pour prévenir le mal ; elle est enfin l'ennemie déclarée du crime. Je la connais : allez, ma fille, allez la trouver ; elle vous instruira du mystère que renferme le prodige que vous avez vu. »

Je partis sur-le-champ : j'arrive ; je vois une petite maison très propre ; une femme très vieille était assise sur le seuil de la porte.

« Ma bonne mère, lui dis-je, ne pourriez-vous point m'enseigner la demeure de l'illustre Micalé ?

— C'est moi-même, répondit la bonne femme. Que puis-je pour vous, ma chère enfant ?

— Ma belle-mère Mirtelle, lui répliquai-je, m'envoie à vous : elle vous conjure de nous tirer de l'inquiétude où nous sommes.

Micalé se leva : elle me fit entrer dans une chambre de figure ronde, voûtée, et où le jour ne venait de nulle part. Je vis une petite table : quelques livres et plusieurs paquets de simples étaient dessus ; deux petits siéges de bois de cèdre faisaient tout l'ornement de cette demeure, éclairée seulement par une lampe suspendue au haut de la voûte....

.... Je lui appris le sujet de notre inquiétude : elle alla consulter ses livres, puis revint à moi, et me dit :

« Avez-vous du courage, mon enfant? Ne serez-vous point effrayée si je vous fais voir des choses extraordinaires? »

Je l'assurai de ma fermeté. Micalé, sans me répondre, s'approcha de la petite table : elle fit avec quelques cérémonies du feu nouveau, à la faveur d'un caillou et d'un petit morceau d'acier ; elle alluma ensuite des charbons ; elle y jeta une poignée de simples qui firent une fumée assez épaisse : elle fit autour plusieurs cercles avec une baguette noire, et proféra quelques paroles.

Aussitôt je vis paraître une grande figure en-

veloppée dans une draperie blanche : cette figure paraissait sortir de la terre. Micalé lui commanda de se découvrir : Micalé fut obéie.

« Juste ciel ! m'écriai-je épouvantée, c'est mon mari ! »

C'était lui-même : les traits de son visage n'étaient point changés. Il tenait de la main droite une branche de laurier, et de la gauche un bracelet que j'avais fait de mes cheveux : il avait une large blessure au côté droit !

Il me regarda avec douceur, et semblait exprimer par ses regards languissans le tendre regret de ce que la mort nous séparait.

« Quoi ! m'écriai-je, mon mari est mort ?

— Oui, mon enfant, me répliqua Micalé. Il a été frappé d'un coup mortel en combattant pour la patrie. Ce ne sont pas cependant les Athéniens qui ont tranché la trame de ses jours : une main meurtrière et invisible en a coupé le fil.

Eh ! pourquoi ? repris-je.

— Pour lui enlever le bien qu'il possédait. Un méchant homme, dont le pouvoir surnaturel est redoutable, vous aime : le désir de vous posséder lui a fait immoler Polémon. Les prodiges qui vous ont étonnée dans le bois d'oliviers sont l'ouvrage de la puissance criminelle de cet homme. »

. . . . . .

« Quel sujet vous amène, ma chère enfant? me dit Micalé.

— Sans les bontés que vous avez eues pour moi, répliquai-je, je serais à présent bien malheureuse, et, sans le secours que je viens vous demander, je serai bien à plaindre. »

Elle écouta avec attention ce que je lui contai avec rapidité, puis elle alla consulter ses livres.

« Je ne saurais, ma chère enfant, vous donner d'éclaircissement sur vos doutes; mais l'instant fatal approche où ce mystère se dévoilera. Ne craignez point d'être la proie de l'assassin de Polémon: un événement, qu'il ne peut prévoir, vous vengera de lui, et le fera connaître à toute la contrée. A l'égard de Photis, je vais vous donner le moyen de découvrir s'il est innocent ou coupable. »

Micalé me quitta un moment: elle revint avec un petit bouquet de fleurs à la main.

« Ce sera à vos troupeaux, me dit-elle, ou à ceux de vos frères que vous ferez usage de ce bouquet. Quand Photis ira vous y joindre, présentez vos fleurs aux chiens qui gardent vos troupeaux: ils les mangeront avec avidité, et ce qui arrivera vous fera connaître Photis. »

. . . . . .

Il y avait peu de temps que nous étions aux troupeaux de mon frère, quand je vis Photis, mais encore très éloigné de nous.

Je fus émue.... Je me lève, j'avance vers les chiens, je leur présente le bouquet, ils en approchent, ils le sentent... Aussitôt ils se jettent dessus et le dévorent.

Je reviens m'asseoir auprès de mes frères, l'esprit extrêmement agité.

Les chiens restèrent un moment tranquilles : je les examinais avec attention ; je vis qu'ils s'agitaient à mesure que Photis approchait. Lorsqu'il fut à deux cents pas de nous, ils se mirent à faire des hurlemens affreux.

Photis s'arrêta : les hurlemens augmentaient toujours. Ces animaux avaient l'air furieux : ils écumaient ; le feu semblait sortir de leurs yeux. Ce spectacle me troubla : je tremblai pour mes frères et pour moi. Mes frères, saisis de crainte, se levèrent pour aller calmer la fureur des chiens, mais ils n'osèrent en approcher.

Photis, connaissant apparemment le péril où il se trouvait, prit la fuite en rebroussant chemin. Les chiens partent avec vitesse : ils courent après Photis. Notre étonnement et notre effroi redoublent : nous voyons tout d'un coup sortir de la

terre plusieurs monstres de différentes formes, et des feux voltigeans.

Ce prodige n'arrête point les chiens : ils avancent ; leur approche détruit les monstres et les feux. Ils atteignent Photis, ils se jettent sur lui, et en un moment ils déchirent ce malheureux pasteur.

.... Photis mourant porte sur moi ses yeux presque éteints, et, avec une voix faible, il me dit :

« Je meurs, et je meurs en vous adorant. Les dieux vous vengent et me punissent : le meurtrier de Polémon était indigne de vous posséder ! »

Mademoiselle DE LUSSAN.

# UNE MÈRE A SA FILLE

SUR

## Le Monde et le Cloître.

Ayant confié votre enfance aux soins de ces filles que la clôture met à l'abri des embarras du monde, je crains et veux prévenir en vous deux choses également fâcheuses, le trop de penchant pour la vie religieuse, ou la tiédeur pour des devoirs qui sont sacrés. Soyez en garde sur l'un et sur l'autre, ma chère Julie : la jeunesse, toujours amatrice de nouveauté, s'y livre souvent sans consulter la raison ; la tranquillité de la vie monastique, les discours attrayans de celles qui n'ont pour but que de vous engager à faire des vœux dont elles sont elles-mêmes les victimes, me font appréhender que vous n'augmentiez le nombre de tant de filles, qu'une grille inaccessible a rendues tant de fois plus à plaindre que celles dont le monde a corrompu les mœurs.

Lorsque les remords viennent assaillir dans le cloître, il faut des grâces toutes particulières pour y apporter du remède, puisque les seules, qui pourraient être efficaces, sont les mêmes qui causent notre douleur. La retraite, la prière, une vie unie et pénitente faisant notre chagrin, elles ne peuvent plus servir à notre consolation : on se peint le monde avec des couleurs si vives et si belles que l'on brûle du désir d'y paraître, et que l'on gémit de l'impossibilité de suivre ses désirs. Dans quel abîme alors l'âme n'est-elle pas plongée! Dans quel désordre affreux le cœur ne tombe-t-il pas! L'imagination se forme des objets pleins de charmes, de choses qui ne sont réellement que des sujets de douleur et d'amertume.

Lorsqu'on a vécu dans le monde, et qu'on a eu le malheur de s'y livrer, les remords d'une conduite irrégulière, et le dégoût d'une vie mêlée d'intrigues, ramènent insensiblement à son devoir; et, les objets paraissant tels qu'ils sont, on envisage la retraite et la prière comme le souverain bonheur. Il faut donc bien s'éprouver soi-même avant que de prendre le parti de la retraite, et ne s'y jamais engager sans une véritable vocation.

On peut vivre dans le monde aussi régulièrement que dans les cloîtres, et peut-être encore

mieux : lorsque le cœur est porté au bien, la facilité de faire ce que l'on veut empêche souvent de mal faire. Dans le monde on a des retours à Dieu, et dans les cloîtres les retours sont pour le monde.

Toutes les passions sont en nous : lorsqu'elles peuvent s'évaporer, elles se ralentissent ; mais, quand on est condamné à les renfermer pour jamais, elles prennent sur nous un empire qu'on ne peut presque surmonter.

Si j'étais maîtresse d'instruire les femmes, comme je le suis de vous donner des leçons, on ne verrait dans les cloîtres que les filles qu'un âge mûr a portées à faire des vœux avec réflexion, et des veuves à qui l'expérience donnant encore plus de lumières, ne choisissent la retraite que par leur seule volonté : on ne verrait plus de ces vocations forcées, de ces victimes de famille et d'intérêt dont l'enfance soumise et timide n'a pas la force de s'opposer à des ordres absolus.

Madame DE GOMEZ.

# LA PROTECTRICE.

Ma sœur me vint voir et m'annonça, avec de grands transports de joie, la fortune qu'elle croyait que j'allais faire. Elle me dit, qu'allant à Versailles avec madame la duchesse de la Ferté, elle lui avait conté, le long du chemin, qu'elle avait une sœur cadette qui avait été élevée singulièrement bien dans un couvent de province : elle lui dit que je savais tout ce qui se peut savoir, et lui fit une énumération des sciences que je possédais, dont elle estropiait les noms. Ma sœur, qui ne savait rien, n'avait pas de peine à croire que je savais beaucoup. La duchesse, qui n'en savait pas plus qu'elle, adopta tout, et me crut un prodige : c'était la personne du monde qui s'engouait le plus violemment. Elle arriva à Versailles, l'esprit frappé de cette prétendue merveille qu'elle débita partout où elle fut, principalement chez madame de Ventadour, sa sœur, où était le cardinal de Rohan. Elle s'échauffait l'imagination en

parlant, et en disait cent fois plus qu'on ne lui en avait dit. On crut qu'il fallait s'assurer d'un si grand trésor. Madame la dauphine vivait encore : on la croyait grosse, et l'on pensa que, si elle accouchait d'une fille, je pourrais contribuer à son éducation. En attendant, on décida qu'il fallait me mettre à Jouarre, auprès de mesdemoiselles de Rohan qui y étaient toutes trois, pour en faire autant de chefs-d'œuvre.

Ma sœur me dit qu'il était absolument nécessaire que j'allasse faire mes remercimens, et me montrer à sa maîtresse... Je n'avais point d'habit honnête pour me présenter : j'en empruntai un d'une pensionnaire du couvent pour deux ou trois heures ; et, après que ma sœur m'eut un peu ajustée, je m'en allai avec elle. Nous arrivâmes chez la duchesse à son réveil. Elle fut ravie de me voir, me trouva charmante. Elle n'avait garde, au fort de sa prévention, d'en juger autrement. Après quelques mots qu'elle me dit, quelques réponses assez simples et peut-être assez plates que je lui fis : vraiment, dit-elle, elle parle à ravir ; la voilà tout à propos pour m'écrire une lettre à M. Desmarets, que je veux qu'il ait tout-à-l'heure. Tenez, mademoiselle, on va vous donner du papier : vous n'avez qu'à écrire. — Et quoi, madame ? lui répon-

dis-je fort embarrassée. — Vous tournerez cela comme vous voudrez, reprit-elle, il faut que cela soit bien : je veux qu'il m'accorde ce que je lui demande. — Mais, madame, repris-je encore, il faudrait savoir ce que vous lui voulez dire. — Eh non, vous entendez ! » Je n'entendais rien du tout : j'avais beau insister, je ne pouvais la faire expliquer. Enfin, rejoignant les propos décousus qu'elle lâcha, je compris à peu près de quoi il s'agissait.

Je n'en étais guère plus avancée ; car je ne savais point les usages et le cérémonial des gens titrés, et je voyais bien qu'elle ne distinguerait pas une faute d'ignorance d'une faute de bon sens. Je pris pourtant ce papier qu'on me présenta, et je me mis à écrire, pendant qu'elle se levait, sans savoir comment je m'y prendrais ; et, écrivant toujours au hasard, je finis cette lettre, que je lui fus présenter, fort incertaine du succès. — Eh bien, s'écria-t-elle, voilà justement tout ce que je lui voulais mander. Oh ! puisqu'elle écrit si bien, il faut qu'elle écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires : cela sera fait pendant que je m'habille. »

Il ne fallut point la questionner cette fois-là sur ce qu'elle voulait mander. Elle répandit un torrent de paroles que toute l'attention que j'y don-

nais ne pouvait suivre, et je me trouvai encore plus embarrassée à cette seconde épreuve. Elle avait nommé son procureur et son avocat, qui entraient pour beaucoup dans cette lettre : ils m'étaient tout-à-fait inconnus et malheureusement je pris leurs noms l'un pour l'autre. L'affaire est bien expliquée, me dit-elle, après avoir lu la lettre ; mais je ne comprends pas qu'une fille, qui a autant d'esprit que vous en avez, puisse donner à mon avocat le nom de mon procureur.

Elle découvrit par-là les bornes de mon génie. Heureusement je n'en perdis pas totalement son estime.

Madame de Staal.

# LETTRE

## D'UNE PÉRUVIENNE A SON AMANT.

### *Les Beautés de la nature.*

Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes inquiétudes, j'ai goûté, pendant ce voyage, des plaisirs qui m'étaient inconnus. Renfermée dans le temple dès ma plus tendre enfance, je ne connaissais pas les beautés de l'univers : quel bien j'aurais perdu !

Il faut que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu, que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vu des prodiges inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les campagnes immenses, qui se changent et se renouvellent sans cesse à mes regards, emportent mon âme avec autant de rapidité que nous les traversons.

On croit ne trouver de bornes à sa vue que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte : elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre gran-

deur, et semble nous rapprocher du créateur de tant de merveilles.

A la fin d'un beau jour, le ciel présente des images dont la pompe et la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté, des nuées transparentes, assemblées autour du soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres et de lumières, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre, un astre moins brillant s'élève, reçoit et répand une lumière moins vive sur les objets, qui, perdant leur activité par l'absence du soleil, ne frappent plus nos sens que d'une manière douce, paisible et parfaitement harmonique avec le silence qui règne sur la terre. Un calme délicieux pénètre dans notre âme : nous jouissons de l'univers comme le possédant seuls ; nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne, et, si quelques regrets viennent nous troubler, ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce rêverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites.

Si les beautés du ciel et de la terre ont un attrait si puissant sur notre âme, celles des forêts, plus simples et plus touchantes, ne m'ont causé ni moins de plaisir, ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! En y entrant, un charme universel se répand sur tous les sens, et confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir : les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumière qui les pénètre, et semblent frapper le sentiment aussitôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat : l'air même, sans être aperçu, porte dans tout notre être une volupté pure, qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

Madame DE GRAFFIGNY.

# BOUTADE.

Quand l'humeur vient me prendre,
Lorsque je fais du noir *,
J'écoute sans entendre,
Je regarde sans voir.
Si de ma léthargie
Je sors par un soupir,
Je sens que je m'ennuie :
Ça fait toujours plaisir.

Madame DU DEFFANT.

* Expression favorite de madame du Deffant, pour : *Lorsque j'ai des idées noires.*

## L'ARRIVÉE A ROME.

.... Ma joie est extrême, ma chère sœur : je suis aux lieux où j'ai tant désiré d'être.

.... Je ne regrettai plus mes peines à l'aspect du dôme de Saint-Pierre. Nous l'aperçûmes de loin ; mais bientôt une colline m'en déroba la vue : ma peur qu'il ne m'échappât vous aurait fait rire. Enfin, ma joie revint en revoyant les toits désirés. Nous marchons toujours, livre et carte en main. J'entrerai donc dans la Sainte Cité, disais-je, voici le même pont Milvius, à présent *Ponte-Mole*, où un signe céleste annonça à Constantin son triomphe sur Maxence. Nous sommes dans le pays des miracles et des merveilles (l'amour pour l'antiquité les embellit encore) ; de façon que je dévorai des yeux un obélisque que j'aperçus, plein d'hiéroglyphes gravés moitié en creux, moitié en relief, dans une petite moulure, pour empêcher le temps de ronger les faits historiques que ces caractères conservent. Vaines précautions ! ils sub-

sistent ; mais leur signification est effacée de la mémoire des hommes *.

Vignole fit la décoration majestueuse de la porte jadis *Porta-Flaminia*, sur les dessins de Michel-Ange. Deux beaux portails d'église y font face, et laissent voir entre eux trois longues rues à choisir. J'aurais voulu les parcourir toutes trois à la fois : nous en suivîmes une où mon enthousiasme espérait trouver quelque monument rare. Dans l'étonnement de n'y voir que des maisons ordinaires, nous fîmes plusieurs détours avant d'arriver à la douane, dont la façade, ornée de hautes colonnes corinthiennes dégradées par le temps, ravit ma curiosité. Le postillon m'assura qu'elles restaient d'un temple de Mars.

..... Après mille impatiences, nous gagnâmes la place d'Espagne, où, par une chaleur excessive, nous attendîmes encore une heure pour trouver un hôtel garni..... Nous reçûmes, peu de temps après, un message des princes Corsini, que j'avais l'honneur de connaître dès Paris.... Ils avaient engagé la princesse leur mère, et leur sœur la du-

* Elle ne l'est plus, grâce aux travaux immortels de cet illustre Champollion, dont les sciences pleurent encore la perte récente.

chesse de Bracciano, à me prendre sous leur protection..... Ces dames me favorisèrent au point de me promettre de me mener le lendemain aux feux de la Saint-Pierre.

..... Je les suivis vis-à-vis le pont Saint-Ange, où nous vîmes le feu, qui commence par une gerbe de mille fusées, prend cent couleurs, cent formes, et finit par une girandole étoilée qui de la nuit fait le jour.

Ce spectacle bruyant recommence le lendemain : on y joint l'illumination de la coupole et de la colonnade de Saint-Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter. Il n'est point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux cieux voie à ses pieds trois cents colonnes sur quatre rangs, assez espacés pour laisser au milieu passer les carrosses.

Le vaste cercle qu'enferment ces portiques est orné de deux fontaines jaillissantes aux nues par un large tuyau : des bassins de granit à double rang les reçoivent en mousse dans leur chute. La reine de Suède*, persuadée que tant d'eaux se perdaient en son honneur, demanda par ménagement de les arrêter. Sa surprise fut grande : « Ma-

* La célèbre Christine.

dame, lui dit-on, ces cascades vont ainsi jour et nuit. » Un obélisque d'une seule pièce de granit les sépare à distance égale, et marque le milieu de la place bâtie par Alexandre VII.

La colonnade de Saint-Pierre, si vaste que la voix ne peut porter d'un côté à l'autre, est couverte d'une balustrade sur laquelle règnent cent trente-huit statues. Cet aspect m'étonna encore plus que la façade du temple, haut et large d'environ quatre cents pieds.

Le portique qui le précède, soutenu sur d'immenses colonnes de marbre antique, ferait seul la plus longue et la plus magnifique église de Paris. Je vous omets la description faite et refaite des beautés sans nombre de cette basilique, établie par Constantin sur les fondemens du cirque de Néron, rebâtie par le Bramante, sous Jules II, et par Michel-Ange, sous Paul III. Dorures, bronzes, marbres, peintures et sculptures y sont prodigués avec art. Quatre cent cinquante milliers de bronzes, pris des ornemens du Panthéon, font les colonnes torses de l'autel isolé qui s'élève sous le dôme. Il en fallut deux cent milliers au cavalier Bernin, pour les quatre pères de l'église qui décorent au fond de l'édifice la chaire de saint Pierre.... La sacristie, espèce de rotonde, fut un temple d'Apol-

lon. Un vase de porphyre, qui servit aux bains des consuls et de sépulcre à Othon, sert à présent de fonts baptismaux. Les anges, de huit pieds, supports des bénitiers aux premiers piliers de la nef, ne paraissent de la porte que des enfans : jugez de la grandeur du reste.

Éphèse, Babylone, Athènes,
De vos temples soyez moins vaines !
Pour une foule d'immortels
Si, par vos soins et vos largesses,
Vous eûtes partout tant d'autels,
Saint-Pierre, où brillent nos richesses,
(Sous cent voûtes au même lieu),
En montre autant pour un seul Dieu.

Madame Du Bocage.

# RÉPONSE

## A DES VERS DE VOLTAIRE.

Hélas! vous avez oublié,
Dans cette longue kirielle,
De placer le nom d'amitié.
Je donnerais tout le reste pour elle.

Madame la marquise DU CHATELET.

## LETTRE

# DE LORD RIVERS

*à sir Charles Cardigan.*

Assurément, Charles, l'humeur te dominait en m'écrivant. Par quelle fantaisie reviens-tu sur une de mes lettres, seulement pour me blâmer de préférer le temps où j'existe au temps où je n'étais point, les hommes que je vois à ceux dont on me parle ? Et d'où viens-tu me faire une querelle avec l'honnête sir Maurice par tes indiscrètes communications ? S'il s'irrite de mes opinions, j'en suis fâché : je respecte son âge, j'estime sa franchise, un peu moins son austérité, et pas du tout ses lumières.

Aussi tu me permettras d'en croire ma raison plus que son expérience. Sir Maurice a vu quatre générations, et les a vues se pervertir, se surpasser en mal. Et c'est très sérieusement que tu dissertes sur ce radotage ?

En bonne foi, Charles, ne serait-il pas plus simple de supposer la variation des idées de ton grand oncle que la successive dépravation de ses contemporains? sa façon de voir altérée, que le désordre de tous les esprits? Eh quoi! si un voyageur fatigué bronche à chaque pas dans la route où il courait autrefois, la croirai-je devenue raboteuse ou impraticable, quand je m'y promène sans obstacle et la vois parcourir aisément aux autres?

Mon ami, pendant la courte durée de la plus longue vie, rien ne change, que nos désirs et nos passions: le monde, les hommes, les objets, restent les mêmes; mais la disposition où nous sommes en les observant met une différence frappante dans leurs aspects, et nous les jugeons par le rapport qu'ils ont avec nos goûts présens, sans nous souvenir de nos affections passées, ou prévoir celles dont le temps nous rendra susceptibles.

Comme on sent avant de réfléchir, on jouit avant d'apprécier. En sortant de l'enfance on jette autour de soi des regards curieux, et l'admiration précède l'examen: le charme de la nouveauté rend tout aimable aux yeux de la jeunesse; la nature semble se développer, s'animer et s'embellir pour elle. Tout la flatte, tout l'intéresse. L'attrait du plaisir, l'é-

motion des passions naissantes, l'activité de ses sens multiplient ses jouissances en étendant ses désirs, une douceur goûtée lui promet une satisfaction plus grande. Quel monde enchanteur s'offre à sa vue! que de délices il prodigue à ses heureux habitans!

Peu à peu les biens réels, biens dont la source est en nous-mêmes, cessent de remplir nos vœux inconstans. L'illusion répand ses ombres sur la vérité: de brillantes chimères éblouissent, leur vain éclat séduit. L'image du bonheur entrevu affaiblit un bonheur senti: l'intérêt et l'ambition agitent, les soins succèdent aux plaisirs, les inquiétudes à de flatteuses sensations. L'avidité, l'orgueil ouvrent l'âme à des mouvemens pénibles et violens. On veut, ou craint, on espère. On obtient des succès, on éprouve des revers. Le mélange du bien et du mal est alors aperçu. Le monde est déjà changé, mais encore supportable.

La suite des événemens, ou propice ou contraire, fixe enfin l'opinion qu'on en prend et l'idée qu'on s'efforce d'en donner. C'est ainsi que, par un calcul relatif à nous-mêmes, nous décidons du mérite des hommes et des temps. Si la somme de nos dégoûts l'emporte sur celle de nos plaisirs, ce monde, ou fut toujours méchant, ou s'est per-

verti sous nos yeux ; et, s'il nous fâche ou nous contrarie, nous disons comme sir Maurice : Ce siècle est la lie des siècles.

Madame Riccoboni.

## LE BAPTÊME EN CARNAVAL.

L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née était de se rassembler, en temps de carnaval, chez les plus riches bourgeois, pour y passer tout le jour en danses et festins : loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres.

Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures après midi : j'étais si chétive, si faible, qu'on crut que très peu de momens achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, recevoir au moins mon passe-port pour le ciel : mon grand père et la sage-femme me conduisirent à la paroisse ; elle était fermée ; le bedeau même n'y était pas, et ce fut inutilement qu'on fut aussi au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était à

l'assemblée chez M***: on m'y porta. Le curé, habillé en Arlequin, et son vicaire en Gille, trouvèrent mon danger si pressant, qu'ils jugèrent n'avoir pas un moment à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire: on fit taire un moment le violon, on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison.

Mademoiselle Clairon.

# Le Contrat de Mariage.

Mimi se marie : c'est une affaire décidée. Elle épouse M. le comte d'Houdetot, jeune homme de qualité, mais sans fortune, âgé de vingt-deux ans, joueur de profession, laid comme le diable, et peu avancé dans le service ; en un mot, ignoré, et, suivant toute apparence, fait pour l'être.

Hier matin, ma mère m'appela dans son appartement, et me dit : « M. de Rinville le père vient de proposer à M. de Bellegarde un mariage pour Mimi avec un de ses arrière-petits-cousins que l'on dit être un très bon sujet. Mais votre beau-père, ajouta-t-elle, veut avant tout que le jeune homme plaise à sa fille, et nous allons aujourd'hui dîner chez madame de Rinville, où M. d'Houdetot se trouvera, et où néanmoins il ne doit être question de rien. Il n'en voulait même pas parler à sa fille ; mais, comme elle ne fait jamais attention à personne, à moins qu'elle n'y ait intérêt, elle pourrait bien ne

pas regarder le comte d'Houdetot, si elle n'était pas prévenue. J'ai donc décidé M. de Bellegarde à lui en dire un mot : il n'y a d'ailleurs aucun arrangement de pris encore.... »

Nous allâmes tous dîner chez madame de Rinville. En entrant, nous vîmes un cercle de toute la famille, M. et madame d'Houdetot, leur fils, et tous les Rinville possibles. La marquise d'Houdetot, à notre arrivée, se leva avec précipitation, et vint, les bras ouverts, embrasser mon beau-père, ma mère, Mimi et moi, qu'elle n'avait jamais vus. La marquise est une femme de taille moyenne : elle paraît avoir au moins cinquante ans. Ses yeux sont pleins d'esprit et de feu. Tous ses mouvemens sont précipités et violens, et, malgré sa vivacité, on voit clairement qu'elle ne fait rien sans projet et sans but. Son mari peut être de vingt ans plus âgé qu'elle. C'est un vieux militaire, qui ne ressemble pas mal au roi de pique par sa taille et son ajustement. Lorsqu'il est assis, il appuie volontiers ses mains et sa tête sur sa canne, ce qui lui donne un air de réflexion et de méditation qui lui fait honneur, sur ma parole. Il répète les derniers mots de ce que dit sa femme : il ricane et montre des dents que l'on aimerait autant qu'il cachât.

Madame d'Houdetot prit ma belle-sœur à côté

d'elle, la questionna, l'interrompit, la complimenta, et, en moins de deux minutes, fut enchantée de ses grâces et de son esprit. On mit à table les jeunes gens l'un près de l'autre. Au dessert on parlait déjà hautement de mariage, malgré le silence qu'on nous avait imposé sur cet article. Lorsqu'on fut de retour dans le salon, le café pris, et les domestiques étant sortis, M. de Rinville dit tout à coup, en adressant la parole à mon beau-père : « Tenez, mon ami, nous sommes ici en famille ; entre amis francs comme nous il ne faut pas tant de mystère : traitons ceci hautement. *Mon fils* vous convient-il, oui ou non ? Et à votre fille, oui ou non de même ? Voilà l'*item*. Je regarde vos enfans comme les miens, mes amis. Je dis donc : votre fille, mon cher confrère, plaît beaucoup à madame la marquise ; je le vois, notre jeune comte est déjà amoureux, votre fille n'a qu'à voir s'il ne lui déplaît pas. Qu'elle le dise ! Prononcez, ma filleule. »

Ma sœur rougit. On l'accabla d'éloges : on caressa son père ; on fit enfin tout ce qu'il fallait pour nous tourner la tête à tous, et nous ôter le temps de la réflexion.

Ma mère, qui vit que la confiance aveugle de mon beau-père en M. de Rinville l'engageait à sous-

crire à tout, interrompit la huée d'applaudissemens, et dit à madame de Rinville, assez haut pour être entendue : « Il me paraît, madame, que M. de Rinville va un peu vite : les choses ne sont pas assez avancées pour faire prononcer nos jeunes gens. Si, flattés de s'épouser, ils prenaient du goût l'un pour l'autre, et que l'affaire vînt à manquer.... — Ah, ah ! vous avez raison, s'écria M. de Rinville, en levant les mains et les frappant l'une contre l'autre ; vivent les gens de bon conseil ! continua-t-il, faisant semblant d'interpréter la réflexion de ma mère suivant son idée : il vaut mieux traiter d'abord les articles, et les jeunes gens pendant ce temps-là causeront ensemble. C'est bien dit, c'est bien dit. Puis, prenant tout de suite le vieux marquis et sa femme par la main, il les mena s'asseoir en cercle auprès de mon beau-père et de ma mère, et, tout en les conduisant, il nous cria en riant et en s'efforçant de nous regarder, rejetant sa tête derrière lui : « Mes enfans, amusez-vous, divertissez-vous ; nous allons vaquer aux moyens de vous rendre bientôt contens.... »

Je passe au moment où nous nous trouvâmes tous rassemblés pour la signature de ce contrat. Rien n'était plus plaisant que de voir l'air d'étonnement répandu sur tous les visages de ces deux

familles, presque inconnues l'une à l'autre. On avait un ton de réserve, de méfiance et d'inquiétude qui donnait à chacun l'air de la stupidité. Pendant la lecture, la marquise tira de sa poche deux écrins de diamans qu'elle remit à sa bru, en présent de noces. La valeur en est restée en blanc dans le contrat, faute d'avoir le temps d'en faire faire l'estimation. Tout le monde signa : on se mit ensuite à table, et le jour de la noce fut fixé au lundi suivant.

Madame D'ÉPINAY.

# LETTRE MORALE.

Quel est donc le charme des actions honnêtes? Tu en as fait, sans doute; réponds-moi de bonne foi : n'as-tu pas trouvé dans ces actions mêmes leur récompense? N'as-tu pas goûté une satisfaction intérieure et pleine, telle que doit être celle du bonheur? Avais-tu éprouvé quelques scrupules avant que de faire le bien? As-tu senti quelques remords après l'avoir fait? Non, mon ami, le bien est bien même pour l'âme des méchans.

J'ai vu que les passions ne faisaient qu'agiter et troubler l'âme : j'ai vu que vos plaisirs ne faisaient que l'étourdir et l'enivrer; la vertu, au contraire, la calme, la satisfait, la rend heureuse, parce qu'elle la rend contente d'elle-même; et ce ne peut être là que l'ouvrage de la vertu. Les passions n'ont qu'un objet : les plaisirs n'ont qu'un temps;

la vertu embrasse, pour ainsi dire, tout l'homme; elle remplit toutes ses destinations de citoyen, d'époux, de père, d'ami; elle est d'usage dans toutes les circonstances de la vie : plus on la pratique, plus on l'aime.

Valville, cesse de me lire : je t'ennuie. Vous autres gens aimables, qui fondez votre principal titre sur un mépris absolu de tout ce qui s'attirait avant vous la vénération des pauvres humains, vous voudriez anéantir jusqu'au nom de *mœurs :* ne vous en servez point, vos bouches profaneraient ce nom sacré. Mais, s'il y a dans la société des devoirs à remplir, des droits à respecter, des règles à suivre, il faut des mœurs. Je ne parle ni de la religion, ni des lois : ces deux sujets passent mes forces; je suis encore trop profane pour l'un, trop peu éclairé pour l'autre; je ne parle que d'une morale dont tout homme est bientôt instruit et convaincu, s'il l'étudie et la juge de bonne foi.

Tu m'annonces avec un air d'assurance et presque d'oracle qu'il faut monter sa raison et ses mœurs au ton de son siècle. Et moi je te dis, sans vouloir faire le censeur à l'âge de vingt ans, qu'il faut monter sa raison et ses mœurs au ton de la droite raison et de la saine morale, qui sont de tous les

temps et de tous les pays. Voilà la maxime qui forme l'homme ou l'ami de ses frères, le grand homme ou le protecteur de ses semblables.

Qu'attendra-t-on de celui qui réduit le système de sa conduite à prendre le ton de son siècle et à suivre l'empire de la mode? Qu'en attendra-t-on, sinon de le voir ou s'avilissant en esclave au milieu de la licence, ou n'ayant qu'une existence empruntée, que des vertus de convention, qu'un mérite de manières et d'étiquette? Et voilà où vous en êtes, vous tous, gens de bon ton, rapportant tout à un vain désir de plaire, enivrés de prétentions puériles et de petits succès; toujours agréables, toujours brillans, vous ne connaissez pas les grands devoirs; vous ne connaissez pas les liens sacrés qui étendent et fortifient notre être; vous n'aurez jamais ni patrie, ni ami, ni femmes, ni enfans.

Oui, mon ami, avec tes maximes on sera l'homme des soupers fins, l'homme délicieux, l'homme du jour; avec des vertus et des mœurs, on sera l'homme de la patrie; et, si les circonstances s'y prêtent, l'homme de la postérité. Je ne prétends pas à un tel honneur; mais je tâcherai d'être bon, honnête, vertueux, pour être heureux.

Le malheur a mûri ma raison : j'ai vieilli de bien des années, si c'est vieillir que d'acquérir des lumières avant le temps et d'oser en faire usage.

Madame Élie de Beaumont.

# LETTRE.

Lundi, 16 août 1773. — Je rouvre ma lettre pour vous dire combien je suis pénétrée de la bonté que vous avez d'être aussi inquiet de n'avoir pas reçu de mes nouvelles. Je n'en conçois pas la raison ; car ce sont mes amis qui ont été chargés de remettre mes lettres à la grande poste. Je ne vous dirai jamais à quel point je suis fâchée et *bien aise* de vous avoir donné de l'inquiétude : si j'avais tort je serais désolée. — Mais pourquoi donc avez-vous renoncé à aller dans le nord ? A qui donc faites-vous le sacrifice de la Suède ? — Enfin, si votre retour est avancé, j'aime la personne ou la chose qui en est cause ; mais l'année prochaine il faudra encore aller en Russie ; et puis ne faudra-t-il pas tout à l'heure aller à Montauban, et puis les campagnes, et puis celle où vous trouverez le plaisir et où vous trouverez le bonheur, et puis, et puis ! Mais n'importe ! tout cela vaut mieux

que la Suède. Et je ne sais, quelque chose me dit que je ne dois pas m'inquiéter de ce qui arrivera l'année prochaine. Comme vous le disiez, on a le temps de mourir cent fois. Mais pourquoi n'est-ce pas à moi que vous avez écrit que vous abrégiez votre voyage ? je l'aurais su un jour plus tôt.

Savez-vous bien qu'on pourrait mettre sa vanité à vous louer et à vous aimer ? Mais surtout n'allez pas croire que ce soit ce mouvement qui m'ait portée vers vous. Ah ! que cela serait *frêle !* J'espère qu'avant de partir de Vienne vous aurez été accablé de mes lettres jusqu'au dégoût. N'oubliez pas que vous avez à m'accuser la réception de cinq, en comptant celle-ci. Il me semble que j'ai omis un article assez curieux, c'est ma santé : elle est détestable. J'ai toussé à mourir, et avec assez d'effort pour cracher le sang. Je passe une partie de ma vie sans pouvoir parler : ma voix est éteinte, et c'est de toutes les incommodités celle qui convient le mieux à la disposition de mon âme : j'aime le silence, le recueillement, la retraite. Je ne dors point ou presque point, et je ne m'ennuie jamais. N'allez-vous pas croire que je suis heureuse ? Si j'ajoutais que je ne changerais pas ma situation pour celle de qui que ce soit dans le monde, vous me croiriez en paradis : vous auriez tort ;

pour y aller il faut être morte, et voilà ce que je voudrais être !.... Mais venez, et écrivez-moi beaucoup, beaucoup !

Mademoiselle DE LESPINASSE.

# Le Printemps d'une vieille Femme.

Toi que célèbrent tant de fêtes,
O printemps, dieu léger, trop semblable aux amours,
Enfant chéri des amans, des poètes,
Tu ne promets que de beaux jours,
Et, durant ton rapide cours,
Combien tu produis de tempêtes!
Non, je ne prétends point te louer dans mes vers.
Ah! quand on a compté plus de soixante hivers,
On t'attend sans impatience:
On ne se souvient plus que de ton inconstance;
On ne voit plus en toi l'aimable déité
Des jeux, des ris, de la gaîté,
Et de la trompeuse espérance.
. . . . . .
Ton culte est fondé sur l'erreur,
Et, moins brillant que destructeur,
On t'aime sans raison: on ne doit que te craindre.
Etre indécis, tu n'es ni l'hiver, ni l'été,
Et, dans ton inégalité,
Quand tu nous ordonnes d'éteindre
De nos foyers le feu consolateur,
Tu n'offres à nos yeux qu'un soleil sans chaleur!....

Vain ornement, ta verdure si belle
N'a point d'ombrage, et tes vergers si frais
N'ont point de fruits : tu seras à jamais
Aussi frivole qu'infidèle,
Et, si la rose est un de tes bienfaits,
L'automne produit l'immortelle.
Mais que vois-je là-bas, et quels charmans tableaux !
Quelle est cette troupe enfantine
Qui descend gaîment la colline,
Et s'avance en dansant au son des chalumeaux ?
Qui peut à ces enfans causer tant d'allégresse ?
D'où viennent ces transports, ces cris tumultueux,
Et que porte-t-on derrière eux ?
C'est un arbre coupé qui produit cette ivresse :
Oui, c'est le Mai qu'ils vont planter.
O volage printemps, c'est toi qu'on va chanter !
L'aspect de ces enfans désarme ma colère :
Quand tu les rends heureux, je ne puis te haïr.
Arbre de Mai, monument éphémère,
Arbre fragile, orné par eux,
Qui, seulement un jour ou deux
Dois embellir ce vallon solitaire,
Chargé de si frivoles dons,
Et de rubans, et de pompons,
Tu n'es qu'une frappante et triste allégorie
Des plaisirs trompeurs de la vie :
Tu n'as point de racine, et le plus léger vent
Peut renverser ta tige élégante et fleurie,
Et dessécher ton feuillage éclatant.

T'élever et plaire un instant,
Telle est ta frêle destinée :
Tels sont aussi des mortels abusés
Les vains projets et les vœux insensés !...
Mais, au coin de ma cheminée,
Je vais attendre un meilleur temps :
C'est ainsi qu'enfermés dans de bons paravents,
Bien à l'abri, les gens prudens,
Instruits, guidés par la sagesse,
Laissent passer cette saison traîtresse.
Je saurai me conduire ainsi,
A moins que le ciel adouci
Ne rende à mes désirs et ne ramène encore
Le doux printemps de mon aurore.
Vains souhaits ! regrets superflus !
Ces beaux jours ne reviendront plus !
Puis-je m'en affliger, quand l'amitié fidèle
Du déclin de ma vie embellit chaque instant ?
Ah ! ne plus vivre que pour elle
Est un destin si doux, un bonheur si touchant !
. . . . . .
Toi, ma déité tutélaire,
Généreuse amitié, soutien de mes vieux ans,
Embellis mes derniers printemps !
Eh ! que servent sans toi la jeunesse et la gloire !
Trop souvent on a vu se faner en un jour
Et les lauriers de la victoire,
Et tous les myrtes de l'amour.
Mais ta main libérale donne

Aux fleurs dont elle nous couronne
Une heureuse immortalité !
Toujours belle, toujours aimable,
Ta faveur seule est immuable,
Tes dons ne peuvent se flétrir.
Reçois mes derniers vers et mon dernier hommage :
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage !
C'est dans ton sein qu'il est doux de finir
Le songe trompeur de la vie;
Ah ! laisse-moi toujours dans tes bras m'endormir :
C'est là que mon âme attendrie
Veut rendre le dernier soupir.

Madame DE GENLIS.

## MADAME DE LA VALLIÈRE

### A LOUIS XIV.

Je suis mère, hélas! et mes enfans ne m'appartiennent pas! Quand je suis forcée de vous fuir, je dois les abandonner. Je ne sortirai quelquefois de ma solitude que pour les voir furtivement. Oh! combien ils rougiront de leur mère! quelle excuse leur donnerai-je? Ils sauront que vous avez cessé de m'aimer! Ma fille! que deviendrai-je, que lui dirai-je quand elle me parlera de vous? Elle ne prononcera plus votre nom sans me déchirer le cœur, et cependant je désirerai l'entendre de sa bouche : sa tendresse pour vous est encore un lien qui m'est si cher!... Mes enfans! vous les aimerez toujours! Il existe donc encore un sentiment qui nous est commun, que nous éprouvons tous les deux, et que nul autre ne peut partager. Adieu! je laisse à mes enfans tous vos dons; je n'en emporte qu'un, le premier que j'ai reçu!... ces brace-

lets ne me quitteront jamais!... Hélas! on ne me les enviera plus! adieu! je ne vous ai jamais tant aimé! Oui, je veux vous dire encore une fois ce que je sentirai toujours, mais vous ne me répondrez plus! O silence affreux et terrible! celui de la tombe est moins funeste, le repos l'accompagne!... Adieu!... si quelquefois mon souvenir vient s'offrir à votre imagination, qu'il ne vous trouble pas: j'ai mérité mon sort par mon imprudence et par ma faiblesse; je suis résignée : je gémis et je ne murmure pas ; mais, dans quelque instant que vous pensiez à moi, dites-vous : Elle pleure comme le jour de son départ.

Madame de Genlis.

# Le Monde tel qu'il est.

Vante qui voudra le vieux temps !
L'âge d'or est l'âge où nous sommes :
Nous avons fort peu de grands hommes,
Mais nous avons des fous charmans,
De jolis roués de vingt ans,
Des petits-maîtres de soixante.
Honneur à la race présente !
Ce n'est plus tous ces preux errans,
Ces paladins si fiers, si francs :
Ce n'est plus ces bonnes grand'mères,
N'ayant que griffes pour les gens,
Et les montrant pour des misères ;
Nous avons bien d'autres manières,
Des procédés plus amusans.
Ah ! grâce aux dieux, tout est en France
D'une honnêteté, d'une aisance !
Nos belles ne font plus languir
Durant des siècles l'espérance :
Le roman est prêt à finir
Au moment même qu'il commence.

Nous avons l'éclair du plaisir,
Les bluettes, l'effervescence :
On rit de l'antique constance ;
Tout s'abrège, jusqu'au désir;
On s'était pris sans conséquence,
On se quitte sans se honnir :
Aussi quels nœuds et quelle flamme!
C'est un concert délicieux :
Tout chevalier, selon ses vœux,
Peut, sans encourir aucun blâme,
Vingt fois par jour trahir ses feux :
On n'en meurt pas.... Sa chère dame
Le lui rend vite.... et c'est tant mieux!
D'honneur, ce procédé m'enchante!
Tous ces petits arrangemens
Forment une scène piquante,
Font du jour les tableaux charmans
Et la chronique intéressante :
Il nous faut des événemens ;
Tout est pour nous comme le temps,
Nos mœurs en ont les mouvemens,
Et la mobilité constante.
Tel qu'il est dans ses goûts changeans,
J'aime ce monde à la folie:
Je suis comme à la comédie ;
Quelquefois même à mes dépens
Je permets fort bien qu'on m'ennuie.
Un sot a l'intrépidité
De se trouver en comité

Avec l'esprit et le génie;
Que faire? Il veut être écouté,
Il veut donner signe de vie.
Avec mon cœur toujours d'accord,
Excuser tout est ma manie :
A mes yeux personne n'a tort;
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense;
Je vois avec indifférence
Des fats outrant l'impertinence,
Des nains qui cherchent la grandeur,
Des Midas jouant l'importance,
Des prudes sans mœurs, sans décence,
D'honnêtes femmes sans honneur.
Pourquoi verrais-je avec humeur
Rouler ce monde sublunaire
Dans l'inconséquence et l'erreur?
Quel qu'il soit, il est ma chimère,
C'est une épine avec sa fleur.

Madame DE BOURDIC-VIOT.

## L'AMOUR ET LE PAPILLON.

### *Fable à ma Fille.*

L'amour, voyant un papillon
Voltiger sur des fleurs nouvelles,
Prétendit corriger cet insigne frelon,
Et le fixer en lui coupant les ailes.
Aussitôt dit, aussitôt fait :
Le papillon, perdant le charme dont il brille,
De léger devient lourd, de joli devient laid :
Il ne reste qu'une chenille.
Quand l'amour par hasard fixe certains amans,
On rit de la métamorphose :
Va, ma fille, crois-moi, des papillons constans
Fatigueraient bientôt les roses.

Madame DE BOUFFLERS.

DE

## LA PRISON DE SAINTE-PÉLAGIE.

(Août 1793.)

Mon courage n'était point au-dessous de la nouvelle disgrâce que je venais d'essuyer ; mais le raffinement de cruauté avec lequel on venait de me donner l'avant-goût de la liberté, pour me charger de nouvelles chaînes ; mais le soin barbare de se prévaloir d'un décret en appliquant faussement une désignation, pour me retenir plus arbitrairement sous une apparence de légalité, m'enflammaient d'indignation. Je me trouvais dans cette disposition où toutes les impressions sont plus vives, et leurs effets plus alarmans pour la santé : je me couchais sans pouvoir dormir ; il fallait bien rêver. Jamais les états violens ne sont pour moi de longue durée : j'ai besoin de me posséder, parce que j'ai l'habitude de me régir. Je me trouvai bien dupe d'accorder quelque chose à mes per-

sécuteurs, en me laissant froisser par l'injustice : ils se chargeaient d'un nouvel odieux, et changeaient peu l'état que j'avais su déjà si bien supporter ; ici, comme à l'Abbaye, n'avais-je pas des livres, du temps ? n'étais-je plus moi-même ? véritablement je m'indignai presque d'avoir été troublée, et je ne songeai plus qu'à user de la vie, à employer mes facultés avec cette indépendance qu'une âme forte conserve au milieu des fers, et qui trompe ses plus ardens ennemis. Mais je sentis qu'il fallait varier mes occupations : je fis acheter des crayons, et je repris le dessin que j'avais abandonné depuis si long-temps. La fermeté ne consiste pas seulement à s'élever au-dessus des circonstances par l'effort de sa volonté, mais à s'y maintenir par un régime et des soins convenables. La sagesse se compose de tous les actes utiles à sa conservation et à son exercice. Lorsque des événemens fâcheux ou irritans viennent me surprendre, je ne me borne pas à me rappeler les maximes de la philosophie pour soutenir mon courage : je ménage à mon esprit des distractions agréables, et je ne néglige point les préceptes de l'hygiène, pour me conserver dans un juste équilibre. Je distribuai donc mes journées avec une sorte de régularité. Le matin j'étudiais l'anglais

dans l'excellent Essai de Shaftesbury sur la vertu, et j'expliquais des vers de Thompson; la saine métaphysique de l'un, les descriptions enchantées de l'autre, me transportaient tour à tour dans les régions intellectuelles, et au milieu des scènes les plus touchantes de la nature.

La raison de Shaftesbury fortifiait la mienne, ses pensées favorisaient la méditation : la sensibilité de Thompson, ses tableaux rians ou sublimes pénétraient mon cœur et charmaient mon imagination. Je dessinais ensuite jusqu'au dîner : j'avais cessé de conduire le crayon depuis si long-temps, que je ne pouvais guère me trouver habile; mais on conserve toujours le pouvoir de répéter avec plaisir, ou de tenter avec facilité ce qu'on a fait avec succès dans sa jeunesse. Aussi l'étude des beaux-arts, considérée comme partie de l'éducation chez les femmes, doit, ce me semble, avoir moins pour objet de leur faire acquérir un talent distingué que de leur inspirer le goût du travail, de leur faire contracter l'habitude de l'application, et de multiplier leurs moyens d'occupations; car c'est ainsi qu'on échappe à l'ennui, la plus cruelle maladie de l'homme en société; c'est ainsi qu'on se préserve des écueils du vice, et même des séductions bien plus à craindre que lui.

Je ne ferai point de ma fille une virtuose : je me souviendrai que ma mère avait peur que je devinsse grande musicienne, ou que je me consacrasse uniquement à la peinture, parce qu'elle voulait par-dessus tout que j'aimasse les devoirs de mon sexe, et que je fusse femme de ménage comme mère de famille. Il faut que mon Eudora s'accompagne agréablement sur la harpe, ou se joue légèrement sur le forté-piano ; qu'elle sache du dessin ce qu'il en est besoin pour contempler avec plus de plaisir les chefs-d'œuvre des grands maîtres, pour tracer ou imiter une fleur qui lui plaît, et mêler à tout ce qui fait sa parure le goût et l'élégance de la simplicité ; je veux que ses talens ordinaires n'inspirent pas aux autres plus d'admiration qu'à elle de vanité ; je veux qu'elle plaise par l'ensemble sans étonner jamais au premier coup d'œil, et qu'elle sache mieux attacher par des qualités que briller par des agrémens. Mais, bon Dieu ! je suis prisonnière et elle vit loin de moi ! Je n'ose même pas la faire venir pour recevoir mes embrassemens ; la haine poursuit jusqu'aux enfans de ceux que la tyrannie persécute, et le mien paraît à peine dans les rues avec ses onze ans, sa figure virginale et ses beaux cheveux blonds que ces êtres apostés pour le mensonge ou

séduits par lui, la font remarquer comme le rejeton d'un conspirateur. Les cruels ! comme ils savent bien déchirer un cœur de mère !

Madame Roland.

# RÉPONSE

## A PINDARE LEBRUN,

QUI DÉFENDAIT

AUX FEMMES D'ÉCRIRE.

Pindare, nous dictant ses loix,
Du haut de la docte colline,
Nous défend de mêler nos voix
Aux sons de sa lyre divine.

Il veut qu'au talent de rimer
Nous soyons toujours étrangères.
Aux grâces, nymphes et bergères
Il ne permet que l'art d'aimer.

Sans rivaliser de ramage,
La colombe au chant douloureux,
Le rossignol mélodieux
Chantent leurs amours sous l'ombrage.

Pourquoi nous ravir le bonheur

D'exprimer un tendre délire?
Pour aimer je reçus mon cœur;
Je reçus ma voix pour le dire.

Madame DE BEAUFORT D'HAUTPOUL.

# Aspect de l'Allemagne.

La multitude et l'étendue des forêts indique une civilisation encore nouvelle : le vieux sol du midi ne conserve presque plus d'arbres, et le soleil tombe à plomb sur la terre dépouillée par les hommes. L'Allemagne offre encore quelques traces d'une nature non habitée. Depuis les Alpes jusqu'à la mer, entre le Rhin et le Danube, vous voyez un pays couvert de chênes et de sapins, traversé par des fleuves d'une imposante beauté, et coupé par des montagnes dont l'aspect est très pittoresque; mais de vastes bruyères, des sables, des routes souvent négligées, un climat sévère, remplissent d'abord l'âme de tristesse, et ce n'est qu'à la longue qu'on découvre tout ce qui peut attacher à ce séjour.

Le midi de l'Allemagne est très bien cultivé; cependant il y a toujours, dans les plus belles contrées de ce pays, quelque chose de sérieux qui

fait plutôt penser au travail qu'au plaisir, aux vertus des habitans qu'aux charmes de la nature.

Les débris des châteaux forts qu'on aperçoit sur le haut des montagnes, les maisons bâties de terre, les fenêtres étroites, les neiges qui, pendant l'hiver, couvrent des plaines à perte de vue, causent une impression pénible. Je ne sais quoi de silencieux dans la nature et dans les hommes resserre d'abord le cœur. Il me semble que le temps marche là plus lentement qu'ailleurs, que la végétation ne se presse pas plus dans le sol que les idées dans la tête des hommes, et que les sillons réguliers du laboureur y sont tracés sur une terre pesante.

Néanmoins, quand on a surmonté ces sensations irréfléchies, le pays et les habitans offrent à l'observation quelque chose d'intéressant et de poétique. Vous sentez que des âmes et des imaginations douces ont embelli ces campagnes. Les grands chemins sont plantés d'arbres fruitiers, placés là pour rafraîchir le voyageur. Les paysages dont le Rhin est entouré sont superbes presque partout : on dirait que ce fleuve est le génie tutélaire de l'Allemagne ; ses flots sont purs, rapides et majestueux comme la vie d'un ancien héros. Le Danube se divise en plusieurs branches : les ondes

de l'Elbe et de la Sprée se troublent facilement par l'orage; le Rhin seul est presque inaltérable. Les contrées qu'il traverse paraissent tout à la fois si sérieuses et si variées, si fertiles et si solitaires, qu'on serait tenté de croire que c'est lui-même qui les a cultivées, et que les hommes d'à présent n'y sont pour rien. Ce fleuve raconte, en passant, les hauts faits des temps jadis, et l'ombre d'Arminius semble errer encore sur ces rivages escarpés.

Les monumens gothiques sont les seuls remarquables en Allemagne : ces monumens rappellent les siècles de la chevalerie. Dans presque toutes les villes les musées publics conservent des restes de ces temps-là. On dirait que les habitans du nord, vainqueurs du monde, en partant de la Germanie, y ont laissé leurs souvenirs sous diverses formes, et que le pays tout entier ressemble au séjour d'un grand peuple qui depuis long-temps l'a quitté. Il y a dans la plupart des arsenaux des villes allemandes des figures de chevaliers en bois peint, revêtus de leur armure : le casque, le bouclier, les cuissards, les éperons, tout est selon l'ancien usage, et l'on se promène au milieu de ces morts debout, dont les bras levés semblent prêts à frapper leurs adversaires, qui tiennent aussi de même leurs lances en arrêt. Cette image immobile

d'actions jadis si vives cause une impression pénible. C'est ainsi qu'après les tremblemens de terre on a trouvé des hommes engloutis qui avaient gardé, pendant long-temps encore, le dernier geste de leur dernière pensée.

Madame de Stael.

# LE LUXEMBOURG.

*Élégie.*

Bosquets charmants, jardin délicieux,
Où venait s'égarer mon heureuse ignorance,
Dans ce temps où mon cœur, encor dans son enfance,
Ne formait que de simples vœux
Qu'approuvait toujours l'innocence :
J'ose te préférer à ces jardins pompeux,
Où l'essaim des Laïs parjures,
Belles de leurs appas, moins que de leurs parures,
Ne brigue en se montrant que l'hommage des yeux.
Près de tes marronniers antiques,
Ces témoins discrets des amours,
Rien ne pourra troubler le cours
De mes pensers mélancoliques :
Ah ! si l'esclave du grand ton
Dédaigne de chercher l'abri de leur feuillage,
Chaque jour l'écrivain, l'astronome, le sage
Y vient méditer Locke, et Racine, et Newton.
L'amant, que sous ce bois égare sa tendresse,
L'Héloïse à la main y rêve à sa maîtresse.

Le poète, ami de la paix,
Aime à se recueillir sous son ombre chérie :
L'élève et l'héritier du Sophocle français,
La Harpe, de son maître évoquant le génie
Et des vieux préjugés retraçant les forfaits,
Peut-être y soupira les vers de Mélanie.
Là, Ducis, préparant ses terribles effets,
Ducis, le front orné d'une double couronne,
S'armant des deux poignards du Grec et de l'Anglais,
Fait frissonner Macbeth, et pleurer Antigone.
Sous ce vieux orme qu'a planté
Un monarque, à l'amour comme à l'honneur fidèle,
Autrefois Fontane a chanté
Henri quatre tombant aux pieds de Gabrielle,
Et désormais, aux yeux de la postérité,
L'un en sera plus grand, l'autre en sera plus belle.
Quel Français, quel poète, et surtout quel amant !
Dans ce jardin solitaire et paisible
Il est doux de rêver, et plus doux de pleurer :
C'est ici que l'homme sensible
De touchants souvenirs se plaît à s'entourer.
N'en doutons pas, le cœur rempli de sa Délie,
Jadis en un lieu tout pareil,
Aux derniers rayons du soleil,
Tibulle composa sa première élégie.
Parny, chantre aimé des amours,
Toi, non moins amoureux, plus tendre que Catulle,
En qui la France de nos jours
Aux siècles à venir offrira son Tibulle :

Dans le premier des arts maître cher aux amans,
Toi, qui des voluptés leur enseignant l'ivresse,
Dans ton école enchanteresse
En si peu de leçons fais tant d'heureux savans!
Viens, que ton luth résonne encore :
Ton luth n'a point perdu sa grâce et sa douceur ;
Et, si je n'ose unir un nom cher à mon cœur
Au nom chéri d'Éléonore,
A ta douleur du moins j'unirai ma douleur :
Victimes tous les deux des plus tendres faiblesses,
Des erreurs de l'amour tous les deux revenus,
Nous promettrons de n'aimer plus ;
Hélas! tiendrons-nous nos promesses?

Madame Dufrénoy.

## MATHILDE DANS LE DÉSERT.

Durant le premier jour, la caravane traverse une campagne fertile, où le doura à feuilles de roseaux élève sa tête vigoureuse et se couronne de gros épis ; à côté, le pistachier sauvage couvre la terre de ses vastes rameaux ; le vert foncé de son feuillage et le pourpre délicat de ses naissantes grappes contrastent agréablement avec l'azur des cieux ; à ses pieds le lin étend ses plaines bleuâtres ; plus loin, le palmier de la Thébaïde étale ses feuilles en forme d'éventail, et le concombre et le melon dorés pendent au bord des innombrables canaux que le grand fleuve s'ouvre dans les terres. Mais, le second jour, ce riant aspect change de face : on arrive dans la plaine sablonneuse d'El-bakara, dont l'étendue ne présente qu'une plage immense et stérile ; on rencontre seulement, dans l'enfoncement des rochers, et sur le bord des torrens d'hiver, un peu de verdure, des acacias qui produisent la gomme arabique, le séné, le bois

de scorpion, et quelques autres plantes ; les autruches, les chamois, les gazelles et les tigres habitent les antres des rochers, et bondissent à travers ces sables, où jamais une seule herbe, ni une touffe de gazon ne viennent réjouir leurs regards. En vain cherche-t-on quelque fontaine pour apaiser la soif ardente dont on est dévoré : ce n'est qu'au pied du mont Kaleil qu'on trouve une source d'eau jaunâtre, la seule où les bêtes féroces et les hommes puissent se désaltérer ; deux ou trois sycomores l'entourent, et au-dessus on aperçoit des grottes d'ermites abandonnées, que la ferveur des premiers siècles du christianisme avait conduits dans cette affreuse solitude.

La princesse les regarde en soupirant : « Ah ! se dit-elle tout bas, heureux ceux qui avaient choisi ce séjour sauvage ! C'est là que, séparés du commerce des hommes, rien ne troublait leurs jours paisibles. Sans doute les miens le seraient encore si je n'avais pas franchi ces murs sacrés qui me cachaient aux yeux des hommes ; séduite par la présomptueuse espérance de valoir mieux que mes compagnes, en venant adorer le Sauveur du monde, c'est mon orgueil qui m'a entraînée sur ces bords funestes, et c'est lui qui m'a perdue. »

Tandis que, plongée dans cette rêverie, Ma-

thilde ne s'occupait que de ses fautes et de ses remords, le chameau qui la portait descendait, sans qu'elle s'en aperçût, la pente rapide de la montagne : bientôt des exclamations d'effroi retentissent à ses oreilles ; elle lève la tête, et voit les compagnons de ses pieux travaux effrayés de la perspective qui se découvre à eux : c'est une mer de sable dont le soleil a dévoré toutes les substances végétales, que le vent soulève par momens en tourbillons impétueux, et dont l'immensité n'a de bornes à l'orient que l'horizon, et à l'occident qu'un demi-cercle de roches brûlées. Ils marchent tout le jour au sein de ces landes sablonneuses que les feux d'un soleil ardent frappent à plomb, et dont la réverbération réfléchit un éclat qui blesse les yeux, et une chaleur si terrible, que les hommes les plus robustes ont peine à la supporter. La nuit ne leur apporte presque aucun soulagement, car alors, les vents cessant de souffler, le calme les laisse exposés aux exhalaisons suffoquantes des sables embrasés qui leur servent de lit ; mais, au milieu de tant de maux, il n'échappe pas une plainte, pas un regret à Mathilde ; loin de trouver qu'elle paie trop cher le salut qu'elle va chercher, elle voudrait que plus de souffrances expiassent encore mieux sa faiblesse, et se réjoui-

rait que son corps fût déchiré par les douleurs les plus aiguës, si elles pouvaient, en pénétrant jusqu'à son cœur, y détruire l'amour qui le remplit, et que jusqu'ici rien n'a pu seulement affaiblir. Après avoir erré encore deux jours et deux nuits dans ces affreuses solitudes, les voyageurs épuisés entendent au loin le bruit des vagues d'une autre mer que celle qu'ils viennent de traverser : bientôt leurs yeux découvrent à l'extrémité de l'horizon l'étendue de la plaine liquide, dont à cette distance les ondulations semblent se confondre avec celles des sables du désert. Mais déjà ce bienfaisant aspect a dissipé toutes les fatigues : les poitrines desséchées commencent à respirer un air plus frais ; on se hâte, on court, on arrive, tous se précipitent dans les ondes salutaires qui leur offrent un si doux soulagement, et dont le voyageur qui vient de parcourir le désert peut seul comprendre l'inexprimable délice. La princesse s'éloigne, s'assied à l'ombre d'une roche : là, les pieds baignés dans la mer, elle découvre, en remontant le rivage, l'extrémité vers laquelle le chef des Israélites passa avec tout son peuple à travers les flots suspendus, et au sud-est le mont fameux d'Oreb et de Sinaï, où il reçut les tables de la loi. Après une halte assez longue, la cara-

vane se réunit et côtoie les bords de la mer. Combien, en comparaison du désert aride, ces frais rivages ont de beautés! Couverts de coquillages sans nombre, les plantes marines en tapissent les rochers, et du sein de l'onde s'élèvent des forêts de coraux, dont la tête écarlate se marie merveilleusement avec la fluidité verdâtre des eaux de la mer. Les voyageurs passent le jour entier à chercher quelques traces de l'habitation où tendent tous leurs vœux: ils se dispersent çà et là, s'interrogent, se découragent, et murmurent de ne trouver dans ces vastes solitudes aucun être vivant qui dirige leurs pas incertains. Cependant la princesse marche seule à leur tête : elle aperçoit de loin un rocher menaçant dont le pied repose dans la mer; une sorte de flèche s'élève au-dessus; elle approche, le cœur palpitant, et distingue bientôt la croix qui lui indique la demeure du saint. A cette vue, elle sent ranimer sa foi et sa vertu : pleine de confiance dans les salutaires instructions qui l'attendent, et ne doutant pas qu'elles ne la délivrent du pouvoir de l'enfer, déjà elle se croit sauvée; et, dans son ardente reconnaissance, elle bénit à haute voix le nom sacré de l'Éternel.

Madame Cottin.

# Portrait des Français.

Tous vos goûts sont inconséquens :
Un rien change vos caractères ;
Un rien commande à vos penchans ;
Vous prenez pour des feux ardens
Les bluettes les plus légères.
La nouveauté, son fol attrait
Vous enflamment jusqu'au délire :
Un rien suffit pour vous séduire,
Et l'enfance est votre portrait.
Qui vous amuse, vous maîtrise ;
Vous fait-on rire, on a tout fait,
Et vous n'aimez que par surprise.
Vous n'avez tous qu'un seul jargon
Bien frivole, bien incommode :
Si la raison était de mode
Vous auriez tous de la raison.

Madame la comtesse DE BEAUHARNAIS.

## UN ENTERREMENT GREC.

Une dame grecque, aussi distinguée par son état que par la beauté de son âme, et joignant à tous les agrémens de son sexe ceux de la belle éducation, vivait avec un frère cadet qui, par excès de vertu, avait renoncé aux honneurs et aux places auxquels son état et ses alliances lui donnaient droit d'espérer. Il avait pour sa sœur toute la tendresse d'un frère, toute l'amitié d'un ami vertueux. Ce frère chéri fut attaqué d'une fièvre maligne à Buyuk-Déré, et il mourut après quatre jours de maladie, malgré tous les soins que lui prodiguaient sa sœur et l'amitié. Sa sœur, suivant l'usage du pays, accompagna le convoi, précédée et suivie d'une partie de la noblesse grecque. Tout annonçait l'abattement de cette âme sensible : le désordre de son voile et de ses habits, la négligence de sa coiffure ajoutaient de nouveaux traits à toutes les marques de sa douleur. Le corps fut

reçu à la porte de l'église par le patriarche de Constantinople. Après les prières d'usage, il fit la cérémonie que les Grecs ont conservée et qu'on nomme *dernier adieu*. Après que le patriarche eut embrassé le corps, les parens et ceux qui formaient le convoi en firent de même. Cette scène, que l'idée d'un éternel adieu ne rend que trop attendrisssante, le devint encore plus quand cette sœur éplorée, qui n'écoutait que les mouvemens de sa douleur, déchira ses habits et arracha ses cheveux pour en couvrir le cercueil d'un frère qu'elle voit encore et qu'elle ne doit plus bientôt voir. On fit des efforts pour abréger cette scène lugubre et pour ramener la sœur affligée dans la maison : ses sens étaient moins affectés et sa douleur un peu plus calme.

Cette maison, située sur le bord du canal de la mer Noire, a son entrée par un jardin, d'où l'on découvre tout ce que le canal a de plus beau et de plus magnifique. Ce jardin était orné de belles fleurs et de quelques arbres fruitiers. Il y avait d'un côté une volière pleine d'oiseaux de toute espèce, et de l'autre un réservoir, rafraîchi par les eaux de la mer, renfermant toutes sortes de poissons. Ce jardin, ces oiseaux, ces poissons faisaient tout l'amusement du sage que la mort venait de ravir

à sa sœur et à ses amis. Vous sentez combien le fond de ce tableau peut intéresser la scène. Où est mon frère ? disait cette sœur accablée en parcourant des yeux le jardin : il n'est plus, il a passé comme une ombre !... Vous, fleurs, qu'il cultivait avec tant de plaisir, vous n'avez déjà plus cette fraîcheur que vous deviez à ses soins ; périssez avec lui, courbez-vous, séchez jusqu'à la racine !... Vous, poissons, puisque vous n'avez plus de maître ni d'ami qui veille à votre conservation, retournez dans les grandes eaux, allez courir après une vie incertaine... Et vous, petits oiseaux, si vous survivez à votre tristesse, que ce ne soit que pour accompagner mes soupirs de vos chants funèbres... Mer tranquille, vos flots à présent sont agités ; seriez-vous aussi sensible à ma peine ? — Jugez de l'effet que produisait sur les spectateurs cette touchante apostrophe, faite avec cette tranquillité que la douleur ne permet qu'aux grandes âmes. Cette dame, se tournant ensuite vers ses esclaves : Pleurez, mes enfans, leur dit-elle ; vous n'avez plus de père ; mon frère n'est plus, la mort cruelle nous l'a ravi : il a disparu comme l'ombre, et nous ne le verrons plus. Ces lieux, que sa présence rendait agréables, ne doivent être pour nous qu'un séjour de deuil et d'affliction. — Il n'est pas possible

de donner à la nature plus d'expression, plus de force, plus de naïveté dans ces momens de délire, où une imagination féconde peint si vivement tous les sentimens de l'âme.

Madame Chénier.

# Stances à ma Fille.

Ma chère enfant, viens, écoute ta mère,
De ses leçons garde le souvenir ;
De la raison si le flambeau t'éclaire,
Tu fixeras ton sort pour l'avenir.

Que la pudeur soit ta seule parure,
Redoute l'art et la frivolité ;
La vérité convient à la nature,
Le talent seul ajoute à la beauté.

Quand le matin tu vois briller la rose,
Songe qu'au soir elle n'existe plus ;
Un seul moment de la beauté dispose,
On est toujours belle avec des vertus.

Si le malheur te suit dans ta carrière,
Arme ton cœur d'une noble fierté ;
On est timide alors qu'on désespère ;
Un front serein brave l'adversité.

Mais si le ciel t'accordait l'opulence,

Et des jours purs par les plaisirs tracés,
Ouvre ton âme à l'honnête indigence,
Et que ses pleurs par toi soient effacés.

Ah ! crains surtout que l'amour ne t'engage :
Une folie amène un repentir ;
Pour assurer le bonheur d'un ménage,
Avec le cœur la raison doit choisir.

Sois toujours douce, honnête, affable et sage,
D'une coquette évite l'art flatteur ;
Que la candeur, peinte sur ton visage,
Fasse juger des vertus de ton cœur.

Puissé-je dire à mon heure dernière :
De tout danger j'ai sauvé mon enfant !
Je finirai sans regret ma carrière,
Si je te laisse heureuse en expirant.

Madame Perrier.

# LA FILLE DE LA VEUVE

ET

## LE BRIGAND DE BOVINE.

La fille de la veuve a suivi le brigand de Bovine, celui qui désole depuis deux ans la Pouille, et qu'ils ont surnommé *le roi des monts.*

Elle l'a aimé sans le connaître, en le croyant un soldat déserteur menacé de la mort. C'est la pitié qui d'abord a touché son cœur, et d'ailleurs la beauté et le courage du brigand sont célèbres, et la beauté et le courage plaisent aux jeunes femmes.

Elle l'a aimé sans le connaître, et lorsqu'elle l'a connu il n'était plus temps de s'en séparer.

Elle l'a suivi pour se dérober à la honte et au courroux de sa mère : maintenant elle erre dans les lieux sauvages fréquentés par les bandits; elle

partage leurs fatigues, leurs périls; malheureuse fille, ton imprudence te coûtera cher!

Elle a donné le jour à un fils, à un bel enfant qui lui ressemble. Elle l'aime, ce fils : il fait désormais toute sa joie; car le brigand a repris son humeur farouche, et son regard ne s'adoucit plus en s'arrêtant sur la jeune fille.

C'est que les soucis assiégent son âme et n'y laissent pas de place pour l'amour. Sa troupe, si nombreuse et si aguerrie, est détruite : des soldats venus de France ont eu l'avantage en plusieurs rencontres, et les compagnons du chef ont péri. La trahison en a livré plusieurs, d'autres ont fui; sa tête, à lui, est estimée dix mille piastres; on les promet à qui pourra le tuer.

Quatre hommes seulement restent à ses côtés. Quatre! de soixante qu'ils étaient! Résister maintenant serait inutile, ils gagnent à la hâte la dernière et la plus sûre de leurs retraites, poursuivis de près par leurs ennemis.

La petite troupe marche avec précaution : l'enfant dort dans les bras de sa mère. Il s'éveille : « Paix! » dit le chef d'une voix sourde, mais formidable. La jeune femme pose sa bouche sur la petite bouche de l'enfant, l'appelle doucement des

noms que savent les mères : « Mon fils, mon enfant, mon petit Ambrosio ! »

Mais l'enfant ne comprend que la douleur et la faim qui provoquent ses cris.

« Qu'il se taise ! reprend le chef ; sa vie est moins précieuse que la nôtre !... Qu'il se taise ! »

La mère, épouvantée, le regarde et ne peut croire toutefois à l'horrible crainte qui l'a frappée. Et cependant les soldats étrangers ont entendu les cris de l'enfant : ils se dirigent d'après cet indice qui est certain ; car ils savent qu'une femme et un enfant sont avec le chef. Ils approchent, on entend leurs pas ! Les fugitifs vont être atteints, si un prompt silence ne fait perdre leurs traces à ceux qui les poursuivent ! « Qu'il se taise ! » redit le chef.

Pour sauver ses compagnons et lui, il a lancé son fils contre la pierre aiguë du rocher.

La jeune femme ne pleura point, le chef l'avait menacée de la traiter comme l'enfant, si elle le fatiguait de ses reproches : elle ne lui en adressa point.

Le soir, les brigands accablés de fatigue, auraient voulu prendre un peu de repos ; mais aucun d'eux n'était certain de pouvoir résister au sommeil pour veiller à la sûreté des autres : la jeune femme offrit de faire la garde.

Ils dorment. Elle regarde le meurtrier de son fils : « Misérable ! il n'a pas redouté ma vengeance ; à ce point il m'a méprisée !... »

Elle rit alors, et l'arme qu'on lui a confiée est posée à une place sûre, bien sûre ! Le coup part : l'explosion éveille les brigands ; mais la jeune fille fuit, en se cachant, vers le lieu où sont les soldats étrangers, et ils n'osent la poursuivre dans la crainte de quelque embuscade. Elle arrive auprès des soldats, demande à parler à leur commandant, et lui dit : « J'ai tué le brigand de Bovine ; la récompense promise pour sa tête m'appartient. »

Le commandant la regarde, étonné ; et les soldats se défient de cette femme qui réclame le prix d'une trahison ; mais elle raconte sa terrible destinée, et ils la plaignent.

Elle les conduit au lieu où elle a tué le brigand ; on l'y trouve : ses compagnons avaient abandonné son corps, pour n'être pas retardés dans leur fuite.

Les dix mille piastres sont comptées à la jeune fille ; mais sa mère, à qui elle les destinait, n'en avait plus besoin ; elle était morte, et peut-être en la maudissant !

L'un des soldats, frappé par sa beauté, et tenté aussi par l'or qu'elle possédait, lui dit : « Tu es

jeune, belle, courageuse, et tu sais te venger : sois ma femme, et ayons un fils beau et fort comme celui que tu pleures, qui te consolera de sa perte. »

Elle le crut et devint sa femme ; mais, à la naissance de ce second fils qu'elle souhaitait, un affreux délire s'empara de ses sens : elle cria qu'on égorgeait son enfant sous ses yeux, et rien ne put rappeler sa raison ; et depuis ce temps elle court en insensée à travers la campagne, creusant la terre avec ses doigts décharnés pour y chercher le corps de son premier-né.

Madame DE TERCY.

# La mort du Rossignol.

Toi qui, pour vivre, aimer et plaire,
N'eus que l'âme et la voix, hélas! la fleur des champs
Couvre ta dépouille légère.
Non, je n'entendrai plus les sons purs et touchans
De cette voix brillante et vive,
Qui fit à mon oreille et jusque dans mon cœur
Retentir le chant du bonheur.
Elle ne fera plus dans mon âme attentive
Si doucement gémir la romance plaintive.
Ces accens, ces soupirs par le cœur retenus,
Ces accords ravissans qu'animait ma présence,
Non, je ne les entendrai plus;
Je ne jouirai plus de ta reconnaissance.
Dans ta cage légère où mes soins assidus
Apportaient l'abondance et tous les dons de Flore,
Mon œil en vain te cherche encore.
Je n'embellirai plus son mobile rempart,
Ce filet dont mes mains, entourant avec art,
Sous de flexibles nœuds, ton aile fugitive,
Dans le sein du bonheur la retenaient captive.

C'est là qu'un feuillage nouveau,
Paré de sa fleur odorante,
Doucement incliné se courbait en berceau :
Là tu chantais sur un rameau,
Tu reposais couché sur la mousse naissante;
Là, malgré les hivers, tu trouvais tous les jours
Une onde plus limpide, un bocage plus sombre,
De nos bois, ta patrie, et le silence et l'ombre,
Et le printemps et les amours.
Qu'un sort si doux fut peu durable !
J'ai vu s'éteindre sous mes yeux
Le chantre le plus pur, le plus harmonieux,
Et des oiseaux le plus aimable.
Tout, pour qui sait aimer, oui, tout devient malheur;
Et celui qui porte un cœur tendre
Porte une source de douleur
Sans cesse prête à se répandre.
—Un oiseau ! dira-t-on.—Hé ! qu'importe ? il charmait,
Il chantait, surtout il aimait,
Et je le pleure enfin, je ne puis m'en défendre.
Dans ce bosquet chéri que sa voix animait,
Couvrons-le de fougère, et plaçons sur sa cendre
Le myrte le plus frais et la fleur la plus tendre.
Sous ces arbres touffus qu'elle brave les vents !
Ainsi que lui frêle et légère,
Ainsi que lui trop passagère,
Qu'elle y renaisse au moins par mes soins vigilans !
Adieu, touchant objet d'une amour toujours chère,
Je ne te verrai plus. Ah ! repose, et du temps

Qui nous menace encor brave enfin la colère !
Tu fus reconnaissant, timide, solitaire ;
Ton regard plein d'amour était toujours sincère;
Dors, chantre aimable du printemps,
Tu n'étais pas fait pour la terre.

Madame Victoire Babois.

# LE BON FILS.

*Idylle.*

Phœbus avait pour nous terminé sa carrière,
Et dans d'autres climats portait des feux nouveaux :
Diane, sur nos champs, répandait sa lumière,
Et semblait argenter la surface des eaux.

Il était nuit : Mirtil regagnait sa chaumière,
S'éloignant à regret du chantre des hameaux ;
Tout à coup, sous un arbre, il aperçoit son père
Savourant du sommeil les tranquilles pavots.

A travers les cheveux qui cachaient son visage,
On voyait sur son front et le calme et la paix :
Ainsi Phœbus en vain s'entoure d'un nuage ;
Le flambeau brille encor sous le nuage épais.

O toi, qu'après les dieux j'honore et je révère,
Mon père, dit Mirtil, que ton sommeil est pur !
Que le sommeil du juste est riant, ô mon père !
C'est l'image du ciel qui colore l'azur.

Sans doute, je le vois, ton active tendresse
Au-devant de ton fils aura porté tes pas,
Et l'ombrage du lieu, sa fraîcheur, ta vieillesse,
T'auront d'un doux sommeil fait goûter les appas.

Dors, ô mon digne appui, dors : sur toi le ciel veille ;
Dans nos fertiles champs notre troupeau bondit ;
Et la vigne touffue, à la grappe vermeille,
Autour de notre asile en berceau s'arrondit.

Mais les vents frais du soir parcourent la contrée :
L'air paraît surchargé d'un humide brouillard ;
Déjà sa chevelure en paraît pénétrée....
Éveillons-le.... Et Mirtil éveilla le vieillard.

Mon père ! l'air est froid, la nuit couvre la terre.
Viens à l'abri, crois-moi, dormir paisiblement.
Il dit : et le vieillard marcha vers sa chaumière,
Sur son fils bien-aimé s'appuyant doucement.

Madame la princesse DE SALM.

# ADÈLE.

Adèle est douce, si l'on peut appeler douceur un esprit flexible qui ne dispute ni ne cède jamais. Son humeur est égale, habituellement gaie, ses affections sont vives, son caractère est si mobile, que je l'ai vue plusieurs fois s'attendrir sur les malheurs des autres, jusqu'au point de ne garder aucune mesure dans sa générosité ou dans ses promesses ; mais, oubliant bientôt qu'il est des infortunés, mettre le même excès à satisfaire des fantaisies ; et, passant ainsi de la sensibilité à la joie, vous surprendre et vous entraîner toujours. Elle est d'un naturel et d'une sincérité qui enchantent. Ne connaissant ni la vanité, ni le mystère, elle fait simplement le bien, franchement le mal, et ne s'étonne ni d'avoir raison, ni d'avoir tort. Si elle vous a blessé, elle s'en afflige, tant que vous en paraissez fâché ; mais elle l'oublie aussitôt que vous êtes adouci, et il est presque certain que,

l'instant d'après, elle vous offensera de même, s'en désolera de nouveau, et se fera pardonner encore. Aucun intérêt ne la porterait à dire une chose qu'elle ne pense pas ni à supporter un moment d'ennui sans le témoigner. Aussi, lorsqu'elle a l'air bien aise de vous voir, est-il impossible de ne pas croire qu'elle vous reçoit avec plaisir; et, si jamais elle paraissait aimer, il serait bien difficile de lui résister. Ajoutez à cela une figure charmante, dont elle ne s'occupe presque pas; une grâce enchanteresse qui accompagne tous ses mouvemens; un besoin de plaire et d'être aimable dont je n'ai jamais vu d'exemple, et qui ferait le tourment de celui qui serait assez fou pour en être amoureux, mais qui doit lui donner autant d'amis qu'elle a de connaissances; car elle est aussi coquette par instinct que toutes les femmes ensemble le seraient par calcul. Adèle est aimable, toujours, avec tout le monde, involontairement. Donne-t-elle à un pauvre? ce n'est point de la simple compassion; son visage lui peint le plaisir de l'avoir soulagé: le refuse-t-elle? ce n'est jamais sans lui exprimer le regret ou l'impossibilité actuelle de le secourir. Attentive dans la société, se rappelant quelquefois vos goûts, une phrase, un mot qui vous est échappé, vous êtes étonné

de lui trouver des soins, des souvenirs, lorsqu'elle n'avait pas paru vous entendre. D'autrefois, manquant sans scrupule aux choses que vous désirez le plus, à celles mêmes qu'elle vous avait promises, elle se laisse entraîner par le premier objet qui se présente; enfin, réunissant tous les contrastes, ce n'est qu'en tremblant que vous admirez ses talents, ses grâces, ses heureuses dispositions; un sentiment secret vous avertit qu'elle vous échappera bientôt.

Madame de Souza.

# Adieux à la Vie.

D'où vient que l'aquilon gémit dans la bruyère ?....
Est-ce toi qui m'appelle, auguste voix des morts ?...
Mon oreille jamais n'entendit sur la terre
De si tristes accords.

Un luth mystérieux vibre des sons étranges :
Ces sons lents et plaintifs ont fait battre mon cœur ;
Ils ressemblent aux chants que murmurent les anges
Dans un jour de douleur.

Quels accens solennels bercent ma rêverie ?
Annoncent-ils des temps purs et divins comme eux ?...
Quand pourrai-je du ciel promener sur la vie
Un regard dédaigneux ?

Comme l'oiseau timide, au sein de la tourmente,
Dans son vol empressé cherche un feuillage épais,
Je cherche la demeure où l'âme indépendante
Doit reposer en paix.

Quelques heureux mortels voguent sans défiance :
La nef qui les entraîne a deviné l'écueil ;

Le rivage est pour eux beau comme l'espérance
Ou comme un doux accueil.

Sans doute qu'à leur char la fortune fidèle
Leur accordait ces biens que je n'ai pas connus :
Les songes du printemps envolés sur son aile
Ne sont pas revenus.

Près du lit des mourans une brûlante flamme
Ne s'est pas épuisée en efforts douloureux,
Et les premiers objets qui remplissaient leur âme
Vivent encor pour eux.

Tant de revers peut-être ont passé sur leurs têtes ;
Mais des cœurs trop légers ne les ont pas sentis :
L'enfant ouvre à regret sous le ciel des tempêtes
Ses yeux appesantis.

Sans guide, sans appui dans ma pénible course,
Ai-je touché le but où j'osais aspirer ?
Mes lèvres ont puisé le poison de la source
Sans se désaltérer.

Que ferai-je des jours que le destin me laisse ?....
L'habile nautonnier craint un phare imposteur :
J'abandonne aux heureux l'espoir de ma jeunesse,
Je garde mon malheur.

Un autre espoir, nourri par les âmes pensives,

Me rend ces biens du ciel que j'ai souvent rêvés :
Aux festins éternels pour de chastes convives
Dieu les a réservés.

Comme un frêle rameau se détache de l'arbre
Et meurt inaperçu dans l'ombre des coteaux,
Mon nom sevré d'éclat s'éteindra sous le marbre
Qui cèle les tombeaux.

Pourtant je crus presser une harpe sonore ;
Mais ses cordes d'airain ne m'ont rien répondu,
Et le frémissement du son qui s'évapore
Sous mes doigts s'est perdu.

Madame Éveline Désormery.

# L'ÉGLISE D'AVON.

C'était un dimanche : je pris ma fille par la main et traversai le parc de Fontainebleau, au bruit de la cloche qui sonnait les vêpres à l'église d'Avon. Ce bruit de cloche, mêlé à celui que les feuilles mortes faisaient en criant sous mes pieds, donna à mes idées une teinte de tristesse d'accord avec le but de ma promenade. Quand j'arrivai, l'église était ouverte, et l'on y chantait le *Magnificat*.

J'aime à la campagne la douteuse harmonie des voix claires d'enfans mêlées aux voix rauques des chantres, quand elle m'arrive de loin et que je ne vois rien que le clocher de l'église, ses fenêtres gothiques, ses murs couverts de lierre, et son cimetière qui lui fait une ceinture de tombes de gazon et de croix de bois noir.

Je m'appuyai contre une vieille muraille dont les pierres mal en ordre vacillaient derrière moi ; et, tandis que ma fille faisait un bouquet des fleurs

qu'elle avait cueillies dans le parc, je crayonnai cette église sans âge ni date, car elle était si ancienne que l'on ignorait, même en 1642, quand et par qui elle avait été bâtie.

Lorsque l'assemblée des fidèles, qui me sembla peu nombreuse, se fut écoulée en me regardant d'un air ébahi, j'entrai dans l'église, et je restai immobile à son aspect pauvre et délabré..... Rien de plus curieux que son vaisseau gothique, ses arcades ogives si basses qu'on les toucherait presque avec la main; rien de si triste que ses murs nus et moisis; rien de plus imposant que son abandon. L'air froid qu'on y respire semble encore tout imprégné de l'air des temps passés.

Je m'agenouillai presqu'à mon insu, puis je me mis, au grand scandale sans doute de cinq ou six vieilles femmes éparpillées à genoux et le chapele en main, à tourner lentement autour d'elles, les yeux en terre, rangeant avec mon pied, sans qu'elles me vissent, le bout de leurs jupes, afin de mieux apercevoir sur les dalles humides et raboteuses, où l'on marche et prie depuis des siècles, les épitaphes malheureusement pour moi presque toutes latines.

Lasse de chercher en vain la pierre pour laquelle je venais de faire une demi-lieue, et enten-

dant un nouveau-né crier derrière le grand autel, je présumai que l'on y baptisait, et j'attendis que la cérémonie s'achevât pour m'adresser à un homme dont j'apercevais un bout de robe noire. L'enfant fut emporté, et je vis un jeune ecclésiastique en soutane s'avancer assez vite de mon côté. Je fis quatre pas vers lui; mais, au moment où j'ouvrais la bouche pour lui faire une question, à laquelle je craignais qu'il fût hors d'état de répondre, je le vis tourner rapidement sur lui-même et s'agenouiller sur les marches qu'il était en train de descendre. Était-ce habitude, ostentation religieuse, ou, ce que je préférai croire, un de ces mouvemens de l'âme qui font subitement plier les genoux?..... Quoi qu'il en soit, j'attendis en silence derrière lui la fin de sa prière, et, quand il se releva, je lui demandai où était la pierre tombale de Monaldeschi.

« Elle est au bas de l'église, madame, me répondit-il; je vais vous y conduire. » Nous fîmes cinquante à soixante pas. « La voici, madame. » Et je vis au pied d'un bénitier à moitié brisé une pierre carrée, de la grandeur d'une vitre de Bohême; je me penchai, et j'y lus ces mots écrits ainsi: Cy gIT Monadelxi. Je restai pensive un moment sur cette tombe qui est restée là comme une page vi-

vante de l'histoire de Christine. J'ai toujours pensé, après avoir lu la notice du père Lebel, supérieur du couvent de la Sainte-Trinité attenant au château de Fontainebleau, et les détails que l'on trouve dans les mémoires du temps sur l'arrivée de Christine à ce château, que cette reine, moins cruelle dans ses propres États, n'aurait point été inflexible en France si Louis XIV l'y avait traitée en reine.

Mais ayant, en 1657, fait un second voyage en France sans y être souhaitée, et sous le frivole prétexte du vif désir qu'elle avait d'assister au ballet où le roi devait danser au carnaval, elle fut contrainte par un ordre qu'elle reçut, le 3 octobre, de s'arrêter à Fontainebleau. On la logea à la Conciergerie, où elle s'ennuya beaucoup, peu de personnes allant l'y visiter. Ce fut à cette époque qu'instruite de la trahison du marquis de Monaldeschi, elle résolut sa mort, comme pour faire une sanglante diversion à l'espèce d'abandon dans lequel elle était, et, par cela même qu'elle n'avait plus d'une reine que le nom, faire acte de royauté : éprouvant sans doute ce besoin de réaction d'une dignité froissée qui porte tout à l'extrême, et veut prendre le dessus pour montrer qu'on ne peut ni l'étouffer ni l'abattre, et que l'empreinte qu'un

diadème fait au front ne se peut effacer. Aussi le père Lebel fut-il mal inspiré lorsque, après avoir épuisé à ses genoux les prières et les sanglots, se relevant de toute sa hauteur, il la menaça du ressentiment de Louis XIV.

« Et vous m'assurez, monsieur, dis-je au jeune prêtre, que Monaldeschi fut enterré là ? — Oui, madame, immédiatement après sa mort, et cette pierre n'a jamais été levée depuis. » Nous causâmes long-temps et à haute voix de cette époque de l'histoire, comme si la tombe qui était devant nous avait été en plein air.

Madame Mélanie Waldor.

# LE DÉPART.

Il est vrai, ce départ, mon cœur le désirait;
Mais aujourd'hui je tremble....Est-ce donc un caprice,
Et dois-tu me gronder de mon trouble secret?
Partir ! à ce moment tout devient sacrifice;
Tous les objets alors obtiennent un regret.
Je parcours le jardin : chaque arbre, chaque allée
Reçoivent un adieu de la pauvre exilée.
Tout me paraît plus beau,tant mes yeux sont charmés;
J'ai regret au soleil qui pourpre ma croisée,
Et qui vient au matin sur mes rideaux fermés
Dessiner le jasmin tout couvert de rosée,
Et grimpant en festons légèrement formés.
Dans ma mémoire ainsi tout se grave et demeure;
Et la table où le soir j'écris à mon ami,
Et le grand fauteuil vert où j'y pense à toute heure,
Où, quand il ne vient pas, je m'appuie et je pleure;
Et ce coin que le jour n'éclaire qu'à demi,
Où pour lui seul à Dieu j'adresse mes prières;
Et le long corridor où résonnent ses pas;
Jusqu'au mur de la cour, dont je compte les pierres,

Répétant que demain je ne les verrai pas !
Que veux-tu, c'est folie, et tu m'en vois honteuse,
J'espérais du plaisir.... l'espérance est menteuse ;
Je ne m'y fîrai plus.... En quittant ces beaux lieux,
Témoins de mon amour, de ma joie innocente,
J'ai peur de les revoir les larmes dans les yeux ;
Il n'est pas de malheur que mon cœur ne pressente !
Mon esprit, tu le sais, facile à s'émouvoir,
Inquiet et troublé, jamais ne se repose :
Pour l'être fait ainsi le bonheur se compose
De mille riens, hélas ! qu'on ne saurait prévoir ;
Je suis ce qui m'entoure et rarement moi-même.
Laisse-moi donc trembler loin de tous ceux que j'aime.
Ici ce que je vois semble me protéger :
Sur ce banc qu'un lilas pare et vient ombrager,
J'ai pleuré quelquefois : là mon âme blessée
Souvent a promené son unique pensée ;
Partout le souvenir me charme et me remplit,
Et pour moi du passé le présent s'embellit.
Ces arbres, ces bosquets, et ces boutons qui naissent,
Tous ces objets enfin, je crois qu'ils me connaissent.
Partir ! qui me promet que tu me reverras ?
Ah ! sait-on l'avenir ?.... Je ne partirai pas !
Peut-être en ces lieux, chers à mes jeunes années,
Je reviendrais un jour le cœur désenchanté,
Voyant à nu la vie, et retrouvant fanées
— Ces fleurs.... et ma beauté.

Madame JANVIER.

## MADAME DE CLAIRANGE.

Edgar fut bientôt présenté à madame de Clairange, ainsi qu'on l'en avait menacé. Il vit une femme, jeune encore, mise avec recherche, et dont la figure aurait paru complétement insignifiante, sans une grimace bienveillante et continuelle qui lui composait une espèce de physionomie. Madame de Clairange n'avait ni âme, ni esprit, ni qualités, ni défauts ; et, n'étant entraînée ou retenue par aucun sentiment primitif, bon ou mauvais, elle avait pu se choisir tous ceux qui embellissent, et cela avec un goût exquis ; c'est une justice à lui rendre. Les émotions les plus naturelles n'étaient pour elle que des parures : elle préférait la bonté à la malice, comme on préfère le bleu au rose, selon qu'il sied mieux. Rien ne lui coûtait pour acquérir une vertu séduisante. Chez elle la pudeur était une étude, la sensibilité un ornement, et la douceur un système. A force de la

modérer, elle rendait sa voix si faible qu'on ne l'entendait pas. Cette préoccupation de toilette morale se trahissait dans ses discours ; toutes ses phrases commençaient par : « Rien ne sied mieux, rien n'embellit autant. » On croyait qu'elle allait parler d'un berret ou d'une étoffe à la mode, point du tout, c'était de la pitié ou de la bienfaisance. Décidée à la générosité, dans son zèle charitable, elle faisait en effet beaucoup de bien ; mais tout cela sans charme, sans se faire aimer. Sa bonté était, pour ainsi dire, sans vie, ses consolations n'arrivaient pas jusqu'à vous ; tout ce qu'elle disait pour calmer votre douleur prouvait qu'elle ne la comprenait point, et ceux-là même qu'elle accablait de ses bienfaits, tout en la remerciant avec reconnaissance, la traitaient comme une étrangère. C'est que pour être *parent* des malheureux il faut avoir beaucoup souffert ou beaucoup rêvé.

Il n'était pas une seule personne dans la société de madame de Clairange à qui elle n'eût rendu service. Aussi dès qu'elle arrivait on s'empressait autour d'elle ; car chacun voulait la dédommager, par une préférence apparente, des sentimens qu'elle n'inspirait pas, sans se rendre compte du peu de sympathie qu'on ressentait pour elle : on se repro-

chait de rester indifférent pour une personne si obligeante, et l'on se soulageait de ce remords en faisant d'elle des éloges démesurés. Aussi avait-elle une réputation de dévouement, de bonté angélique que sa nature ne méritait pas, mais que ses actions justifiaient.

Les âmes médiocres et les petits esprits se passionnaient pour elle, et citaient volontairement sa conduite pour humilier les autres femmes. Les gens distingués, les âmes d'élite, au contraire, se fatiguaient de tant de vertus étudiées, et, de même que les continuelles bergères et les perpétuels moutons de M. de Florian font désirer un loup féroce, les constantes perfections de madame de Clairange faisaient aspirer après un bon défaut.

Madame de Girardin (Delphine Gay).

# La Noce d'Elvire.

« Jeune fille, où vas-tu si tard ?
D'où vient qu'à travers la vallée
Tu portes tes pas au hasard ?
Pourquoi les égarer dans cette sombre allée ?
Les bergers dès long-temps ont rentré leurs troupeaux:
L'horloge va sonner l'heure de la prière,
Et déjà, pour goûter les douceurs du repos,
Le laboureur a rejoint sa chaumière ;
Et pourquoi fuis-tu le hameau ?
— Quoi ! vous n'entendez pas le son du chalumeau ?
Ils sont heureux là-bas, et voici la chapelle
Où ce matin Elvire a reçu ses sermens.
J'étais là, je l'ai vue.... ô douloureux momens !
Comme il la regardait !... Hélas !... elle est si belle !...
Je l'étais autrefois, du moins il le disait ;
Mon regard, mon langage, en moi tout lui plaisait.
Pour une autre aujourd'hui l'infidèle soupire :
Ce n'est plus moi qui fais battre son cœur ;
Il ne voit, n'entend plus qu'Elvire.
Pourrai-je sans mourir contempler leur bonheur ?
Laisse une infortunée à sa douleur en proie !

Va trouver les vieillards rassemblés sous l'ormeau ;
Mais d'un aussi beau jour ne trouble pas la joie ;
Ne dis pas que je pleure aux filles du hameau.
Tu les verras courir sur les montagnes,
Et, se livrant à mille jeux,
Célébrer par leurs chants joyeux,
L'hymen de leur jeune compagne.
Parmi les doux objets qui frapperont tes yeux
Tu la reconnaîtras à sa blanche parure,
A son bouquet, sa blonde chevelure,
Aux ornemens que ma main a tissus,
A la croix d'or, à la riche ceinture,
Que de l'ingrat elle a reçus.
Comme un beau lis tu la verras paraître,
Et les boutons tremblans des fleurs de l'oranger,
Qui retiennent les plis de son voile léger,
Te la feront encor mieux reconnaître.
Pour la parer en ce jour solennel
Moi-même sur son front j'attachai la guirlande :
Des époux je suivis les pas jusqu'à l'autel ;
J'ai mêlé mon tribut à leur pieuse offrande ;
C'est alors qu'il m'a vue.... ô trop flatteuse erreur !
Un seul instant j'ai cru revivre dans son cœur ;
Il a pâli.... mais un regard d'Elvire
Sur sa bouche a bientôt rappelé le sourire.
Ce moment pour jamais a fixé mon destin.
Adieu: sur mon malheur, bon vieillard, prends courage;
Dans peu les cloches du village
De mes maux t'apprendront la fin. »

Elle dit, et l'écho fidèle
Répéta ses tristes accens.
Un mois après, vers la chapelle
Dirigeant ses pas languissans,
Le vieillard aperçut une tombe nouvelle :
« Grand dieu ! s'écria-t-il, ta bonté paternelle
A pris pitié d'un sort si rigoureux. »

Elle n'est plus.... pourtant à la même heure
L'écho de la sainte demeure
Répète encor des accens douloureux ;
Mais la voix a changé.... c'est Elvire qui pleure.

Madame DE GIRARDIN (DELPHINE GAY).

# LA JEUNESSE.

Tendre fleur qu'en fuyant chaque minute effeuille,
Qui brilles pour mourir dans la main qui te cueille.
Beau songe au teint de rose, au corps vain et léger,
Que les ans fugitifs emportent sur leur aile,
Doux rayon du matin qui luis sur la nacelle
D'un nouveau passager,

Jeunesse, vision de longs regrets suivie,
Vive et belle aujourd'hui tu parais dans ma vie
Avec ton front orné de tendresse et d'amour,
Avec ton vol rapide et tes mille chimères,
Ton parfum de bonheur, tes couleurs printanières,
Ton sourire d'un jour.

Que je t'aime, brillante et fugitive idole!
J'aime tes yeux badins, j'aime ta gaîté folle,
Tes frivoles attraits, si simples et si frais,
Ces perles, ces bijoux, cette gaze fragile
Que tu changes vingt fois comme un enfant futile
Joue avec ses hochets.

J'aime tout le fracas de tes bals éphémères,
Leurs quadrilles remplis de sylphides légères,
En tuniques de tulle, en bandeaux de saphir,
Et l'orchestre sonore, et ses cordes bruyantes,
Qui semblent au milieu de nos danses riantes
Une voix du plaisir;

Puis le riche salon orné pour la soirée,
La foule qui se presse à sa pompeuse entrée,
Le banc de la danseuse où l'or pend en réseau,
Et le parquet flexible aux glissantes surfaces,
Le lustre qui m'éclaire et reluit dans les glaces
Comme un soleil dans l'eau.

Oh! comme je voudrais prolonger ton passage!
Mais les jours purs s'en vont comme les jours d'orage:
Si le fleuve écumant, aux lugubres rumeurs,
S'engloutit dans les mers par un ordre suprême,
Le beau ruisseau d'argent n'y court-il pas de même,
En coulant sur des fleurs?

Sur l'heure du plaisir l'aiguille diligente
N'arrête pas sa course, et du bal qui m'enchante
Le moment fortuné bientôt s'envolera;
Et tous ceux qui suivront la folâtre journée
Fermeront promptement la chaîne d'une année
Qu'une autre effacera.

La jeunesse est semblable à nos fêtes charmantes,

D'abord des ris joyeux, des guirlandes brillantes ;
Après, que reste-t-il ?... comme de vains débris,
Quelques sons affaiblis, qui vibrent dans l'oreille,
Écho triste et lointain des plaisirs de la veille,
Quelques bouquets flétris.

Oh ! puisque la jeunesse est une ombre qui passe,
Tandis qu'elle apparaît dans un étroit espace,
Jouissons, traversons le chemin en dansant :
Nous le verrons subir bien des métamorphoses ;
Pendant qu'il en fleurit, cueillons toutes ses roses,
Et chantons en passant.

L'hiver viendra glacer notre joyeux cortége :
Vers la fin du trajet s'étend un sol de neige,
Ses arbres dépouillés forment un blanc cordon.
Les voyageurs tardifs, à la marche incertaine,
Tout frissonnans de froid, s'avancent avec peine,
Courbés sur un bâton.

Avant de nous traîner sur cette route obscure,
Enivrons-nous de jeux, de gaîté, de parure !
Nous régnons maintenant, hâtons-nous, ô mes sœurs !
Des groupes enfantins pressent leurs pas agiles,
Pour nous ravir bientôt nos couronnes fragiles
Et nos sceptres de fleurs.

Madame Anaïs Ségalas.

## LES SOMMEILS.

Le sommeil est encore pour moi une chose obscure comme le temps que nous choisissons pour nous y livrer ; cependant il nous le faudra connaître, c'est un phénomène humain, et tout ce qui tient à l'homme doit intéresser l'homme. Si je ne me trompe, il existe plusieurs sortes de sommeil. J'ai souvenance d'un sommeil profond, absolu, image du néant de la mort ; c'est ordinairement celui de l'enfance. J'en connais un autre plein d'agitation, de trouble, de sensations diverses : quelquefois il n'est pas sans charme, d'autres fois il fatigue, il nuit ; c'est plus souvent celui de l'adolescence. J'en chéris un troisième, doux comme le premier, vif comme le second, mais supérieur à l'un et à l'autre de toute la supériorité de la réflexion sur la sensation, et de la sensation sur le repos : c'est une véritable existence ; c'est un mélange d'ivresse, de volupté, de pures et délicieuses

rêveries ; on s'arrache avec peine, on s'abandonne avec transport à ce sommeil idéal, divin : dormir ainsi, c'est plus que vivre ; volontiers je donnerais chaque jour pour avoir une telle nuit.

Madame Dadole.

# LE PRESSENTIMENT.

*Élégie.*

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence,
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance :
C'est l'adieu du bonheur prêt à s'évanouir,
C'est l'effroi de la mort dans une âme paisible ;
Enfin c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.
Pressentiment dont j'éprouvai l'empire,
Oh ! qui peut résister à tes vagues douleurs ?
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs,
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.
Oui, je t'ai vu couvert d'un voile noir
Aux plus beaux jours de mon jeune âge,
Et ce fut le premier nuage
Qui d'un long avenir enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse,
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs,
Et de loin je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.

Au sein de mes chères compagnes,
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de mes doux accens,
Qui pouvait attrister mes sens?
Nous formions des chaînes légères,
Comme on voit les jeunes bergères,
Quand le printemps est de retour,
En couvrir l'autel de l'amour.
Un jour, dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur.
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versais des larmes.
En revenant je ralentis mes pas,
Je remarquai le jour prêt à s'éteindre,
Sa chute, à l'horizon qu'il regrettait d'atteindre.
Mes compagnes dansaient, moi, je ne dansais pas.
Un mois après j'étais dans ce lieu solitaire:
Hélas! ce n'était plus pour y chercher des fleurs;
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs,
Et j'étais seule au tombeau de ma mère.

Madame Desbordes-Valmore.

# LA PRIÈRE.

## Ode.

Son regard humble et doux est baissé vers la terre :
Elle aime des autels le degré solitaire ;
Son cœur, comme l'encens, brûle dans le saint lieu ;
Souvent, dans sa fureur, Dieu se lève et menace ;
Le pécheur va périr.... Elle s'offre en sa place,
Et calme le courroux de Dieu.

C'est elle dont la voix anime la nature :
Libre, on la voit errer dans le vague murmure
Des bois que le zéphyr agite mollement,
Dans les parfums des fleurs qui montent en silence,
Dans les nuages purs qu'un vent léger balance
Aux bords lointains du firmament.

Elle suit dans les airs les brises passagères :
Elle s'élève à Dieu dans les vapeurs légères
Que la terre arrosée exhale de son sein ;
Des sages inspirés elle accorde la lyre,
Et dans les cieux encor c'est elle qui soupire
Sur la harpe du Séraphin.

Souvent des monts altiers elle gravit les cimes :
Elle aime ces vieux rocs, ces barrières sublimes
Du roi de l'univers mystérieux autels ;
Là, seule devant Dieu, le front dans la poussière,
Des pleurs du repentir elle inonde la pierre,
Et s'immole pour les mortels.

C'est là, parmi ces rocs, au bord des lacs immenses,
Que j'écoutais, enfant, du sein des longs silences,
Ses chants harmonieux s'élever dans les airs :
C'est là que, sur ses pas, je volais loin du monde
Chercher les plaisirs purs, et cette paix profonde
Qui repose dans les déserts.

« Seigneur, disais-je alors, que suis-je en ta présence ?
Les élémens soumis accouraient en silence
Du bout de l'univers se ranger sous ta loi :
Les mondes, que ta main a jetés dans l'espace,
La terre, et les mortels qui couvrent sa surface,
Grand Dieu ! que sont-ils devant toi ? »

Je disais, et tes saints te portaient ma prière :
Alors, de plaisirs purs tu semais ma carrière,
Alors, comme au bonheur s'ouvrant à ton amour,
Mon cœur était en paix; ainsi la fleur timide,
Dans les airs parfumés levant sa tête humide,
S'entr'ouvre aux rayons d'un beau jour !

Dans quel ravissement mon âme était plongée !

Le temps a fait un pas.... La terre s'est changée :
Soumise à tes décrets, j'ai vécu pour souffrir ;
Que de songes détruits ont trompé mes années !
Que de liens rompus ! que de fleurs moissonnées !
Que de tombeaux j'ai vus s'ouvrir !

Mais je n'ai pas cessé de bénir ta justice :
Je n'ai point, ô mon Dieu ! repoussé le calice
Que ta main équitable a préparé pour moi ;
Je n'ai point déserté le seuil de ta demeure,
Et, du fond de l'exil, en tous lieux, à toute heure,
Ma douleur s'exhale vers toi !

Souvent, pour te louer, ma harpe frémissante
S'accorde, dans la nuit, à ma voix gémissante :
Ses sons harmonieux se perdent dans les bois,
Et, mêlant ses concerts à l'hymne des louanges,
Du sein de la forêt, le chœur lointain des anges
S'éveille, et répond à ma voix.

Ainsi, le jour au jour répète mes cantiques :
La nuit dit à la nuit mes chants mélancoliques ;
Mais quand, dans cet exil où ta main m'a jeté,
Mon cœur de tes bienfaits repasse la mémoire,
Quand un rayon divin, émané de ta gloire,
Me révèle ta majesté,

Alors, prête à voler vers la plaine éthérée,
Du feu de ton amour mon âme dévorée

Veut briser les liens de sa captivité :
Elle fuit loin du monde, et, déployant ses ailes,
Monte, et va s'enivrer, aux voûtes éternelles,
De gloire et d'immortalité.

Mademoiselle Félicie d'Arzac.

# QUIROGA,

## CHEF AMÉRICAIN.

Quiroga, quoique d'une petite taille, est robuste : il a une force de muscles étonnante, et sa constitution physique est une des plus vigoureuses qui existent. Toutes les habitudes des demi-sauvages de l'Amérique du Sud lui sont familières. Il sait dompter un cheval fougueux, lutter avec un taureau furieux, combattre au poignard et au sabre, et souffrir la faim et la soif sans murmurer, lorsque la nécessité l'y oblige. Il est d'une adresse et d'une habileté rares à l'exercice du cheval ; son audace extrême ressemblerait à de la témérité, s'il n'était aussi sûr de ses moyens. Il lui est arrivé souvent de traverser les villes où il savait que sa tête était mise à prix. Il possède au plus haut degré cet ascendant qu'un esprit supérieur sait obtenir, quand il le veut, sur les esprits plus

faibles, et c'est autant par la crainte que par l'attachement qu'il gouverne ses partisans.

Un paysan se présenta un jour devant lui, se plaignant que l'un des gauchos qui composaient sa garde avait, sans aucun motif légitime, tiré son sabre contre lui, et l'en avait frappé; et, en effet, il montra son bras, où l'on voyait une large blessure.

Quiroga ordonna qu'on introduisit les gardes dans l'appartement. « Qui vous a frappé? » demanda-t-il au paysan. Ce dernier désigne du doigt le coupable. Quiroga, se retournant vers lui : « Je dois vous punir pour deux raisons, lui dit-il : la première, pour avoir commis une injustice envers cet homme; la seconde, pour ne pas vous être servi de votre sabre plus habilement, ce qui est une honte pour un de mes soldats. » En achevant ces mots, il arrache le sabre du gaucho auquel il parle, et lui abat d'un seul coup le bras, qui tombe à terre. » Reprenez-le, dit-il au soldat mutilé, et puisse le reste de vous-même apprendre par mon exemple comment il faut frapper. »

Ce châtiment terrible, infligé avec tant d'assurance et de sang-froid, glaça d'épouvante les autres gauchos, qui emportèrent leur camarade mourant, sans oser proférer une seule parole.

Semblable à la plupart des propriétaires de cette partie de l'Amérique, Quiroga ne dédaigne aucune des ressources mercantiles qui peuvent être favorables à ses intérêts pécuniaires.

Il a fait établir à l'une des extrémités de sa maison un vaste bazar, abondamment fourni de tout ce qui peut être nécessaire aux besoins du peuple, et quiconque veut s'assurer la faveur de Quiroga, s'empresse de s'aller pourvoir chez lui de tout ce qui peut lui être utile.

Les deux provinces de Tucuman et de Salta, renommées pour le libéralisme de leurs gouvernemens, excitaient les craintes de Quiroga : il était mécontent de la nomination que l'on avait faite au gouvernement de Salta, du colonel Araoz de la Madin, vaillant officier au service de Buenos-Ayres, et une querelle ne tarda pas à survenir entre eux. La Madin, avec toute la confiance et l'ardeur d'un vieux guerrier, entra sur le territoire de son ennemi, à la tête de deux cents hommes, et parvint jusqu'aux plaines de la Rioja sans rencontrer d'opposition. Mais là il fut arrêté par Quiroga, qui l'attendait fièrement avec quatre cents gauchos bien armés.

Le combat fut long et sanglant, et, malgré l'inégalité du nombre, la victoire semblait se déclarer

pour la Madin, lorsqu'un coup de carabine, qui vint frapper celui-ci au bras droit, le mit hors de combat. A l'instant il fut assailli par l'ennemi, et ses soldats, saisis d'une terreur subite en voyant tomber leur chef jusqu'alors invincible, tournèrent bride, et prirent la fuite.

Quiroga avait établi son bivouac en rase campagne. Il était entouré des siens, lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle que l'ennemi avait abandonné le champ de bataille, et que la Madin, bien que blessé mortellement et dans l'état le plus déplorable, respirait encore.

A ces mots, les gauchos étendus à ses pieds se lèvent précipitamment, et, brandissant leurs sabres, font retentir l'air de vociférations qui annoncent l'intention barbare d'arracher au vaincu le peu de vie qui lui reste.

Les regards fixés sur leur chef, ils cherchent à deviner sa pensée, et brûlent de s'élancer. « Arrêtez ! s'écrie Quiroga, par la Vierge du Saint-Rosaire ! je pourfendrai jusqu'à la ceinture le premier de vous qui osera bouger. La Madin est un noble et vaillant ennemi, et, par le ciel ! je suis plus fier de l'avoir vaincu que si j'étais élu président du congrès. Que personne ici ne songe à lui nuire : qu'il soit traité avec toutes les marques de respect

qui lui sont dues, et qu'on appelle sur-le-champ tous les chirurgiens de la province : s'ils lui sauvent la vie, je jure de ne point oublier leur récompense ! »

Dès lors il fut transporté dans la propre maison de Quiroga, et les plus grands égards, les plus tendres soins lui furent prodigués pendant plusieurs mois ; et, lorsqu'il fut rétabli, il reçut un passe-port et une escorte pour regagner en sûreté la province de Salta.

Tel est l'exemple de magnanimité donné par un chef barbare à l'ennemi qu'il avait le plus raison de redouter ; magnanimité d'autant plus grande, que dans le moment où il en faisait preuve, par un sentiment spontané qui partait d'une âme généreuse, il pouvait, sans qu'il dût en retomber rien d'odieux sur lui, se délivrer d'un rival, et son silence seul eût suffi pour donner le signal irrévocable de sa mort.

Madame Alexandrine Aragon

# HOROSCOPE.

PREMIÈRES VOIX.

Que de ton col ce lien se dénoue,
O nouveau-né, qu'attendait le trépas!...
Un sang fluide a coloré sa joue,
Dans les poumons l'air pénètre et se joue....
Permets, ô Dieu! qu'un jour sa voix te loue ;
Qu'elle s'élève et ne s'égare pas !

DEUXIÈMES VOIX.

A peine cette voix grêle
A la force de gémir !
Voyons, créature frêle,
Que dit pour toi l'avenir?....
— Enfance morne et chétive ;
Jeunesse pâle et tardive,
Sans ébats ;
Longs ennuis, labeurs sans trêves ;
Pour tout bonheur, quelques rêves !....
— Tu vivras!

PREMIÈRES VOIX.

Oh ! sois docile à la fée inconnue
Qui, sur ta lèvre, épanchant son doux miel,

Tendre nourrice à ta plainte venue,
Je bercera de la vague à la nue,
Des bois aux monts à la cime chenue,
Des monts aux mers, et de la terre au ciel.

DEUXIÈMES VOIX.

Dans tes climats toute fée
Est habitante des Cours ;
D'or et de perles coiffée
Et couverte de velours :
Au nom d'un pouvoir suprême,
De palais elle parsème
Son chemin ;
Toujours pompeuse et parée,
Et la baguette dorée
A la main.

PREMIÈRES VOIX.

Le luth pour toi ne sera point rebelle ;
Ne tremble pas, enfant, de le toucher.
Peut-être un jour quelque âme pure et belle
Rêvant à toi, se dira : que fait-elle?
Et, dans la foi qu'une autre âme l'appelle,
Se lèvera soudain pour te chercher.

DEUXIÈMES VOIX.

Oui, ta lueur incertaine
Un moment peut éblouir ;
Mais d'une puissance vaine

Garde de te réjouir !
Malheur au cœur qui t'écoute,
A la main qui sur la route
T'aidera !
A ton mauvais sort en butte,
Qui te soutient, de ta chute
Tombera !

PREMIÈRES VOIX.

Sans éveiller la haine ni l'envie,
Sans provoquer un regard ennemi,
Si tu prétends faire honorer ta vie,
Selon tes vœux, va, tu sera servie,
Marche sans peur ; ceux qui t'auront suivie
Jamais en toi ne croiront à demi.

DEUXIÈMES VOIX.

Tant qu'ils verseront des larmes
Tes chants seront doux pour eux ;
Mais tu n'auras point de charmes
Pour attirer les heureux.
Aux prospérités nouvelles
Tes amis prendront les ailes
Des oiseaux,
Fuyant tes regards plus vite
Que l'hôte des airs n'évite
Les réseaux.

PREMIÈRES VOIX.

Quand de tes jours la mourante lumière
Disparaîtra sous les sombres cyprès;
Proche du but de ton humble carrière,
D'un œil serein regardant en arrière,
Tu la pourras contempler tout entière,
Sans peur, sans trouble, et surtout sans regrets.

DEUXIÈMES VOIX.

De ton histoire accomplie
Quand chaque page aura fui,
De Vers et de Blancs remplie
Comme un Livre d'aujourd'hui;
Que te vaudra d'être née?
Car, enfant, ta destinée
La voilà;
Tu n'as plus rien à connaître;
Rien! si ce n'est un Peut-être,
Par-delà!....

Madame AMABLE TASTU.

# TABLE.

## Quatorzième et quinzième Siècles.

Pages.

CHRISTINE DE PISAN, née en 1363.
— Les derniers momens de Charles V. 1
— Dicts moraulx à mon filz. 7

CLOTILDE DE SURVILLE (DE VALLON-CHALYS), née en 1405.
— Rondel. 12

## Seizième Siècle.

MARGUERITE DE VALOIS, reine de Navarre, née le 11 avril 1492.
— Sur la maladie de François Ier. 14

PERNETTE DU GUILLET, dite COUSINE, morte en 1545.
— Dixain. 16

LOUISE LABÉ (CHARLY, dite), surnommée la Belle Cordière, née en 1526.
— Sonnet. 17

Pages.

JEANNE D'ALBRET, reine de Navarre, née le 7 janvier 1528.
— Réponse à une épître du poète Du Bellay. 18

MAGDELEINE DESROCHES, dame de La Villée, née en 1530.
— Ode. 20

MARIE STUART, reine de France et d'Écosse, née le 7 décembre 1542.
— Plainte sur la mort de François II, roi de France. 23

MARGUERITE DE VALOIS, reine de France et de Navarre, née le 14 mai 1552.
— Des Pressentimens et de la seconde Vue. 25

CATHERINE DESROCHES, morte en 1587.
— L'Envie. 28

MARIE DE ROMIEU, florissante vers 1584.
— Hymne de la Rose, à Marie-Françoise de La Rose. 30

## Dix-septième Siècle.

MADEMOISELLE DE SCUDÉRY (MAGDELEINE), née en 1607.
— La Tempête. 32

Pages.

— Sonnet sur la mort d'Anne d'Autriche. 36

La présidente de Motteville (Françoise Bertaut), née en 1615.

— Portrait du cardinal Mazarin. 37

Ninon de Lenclos, née en 1615.

— Lettre au marquis de Sévigné. 42

La marquise de Sévigné (Marie de Rabutin-Chantal), née le 5 février 1626.

— Lettre à madame de Grignan. 45

La princesse de Montpensier (Anne-Marie-Louise d'Orléans), née en 1627.

— L'Entrée à Orléans. 49

La comtesse de La Fayette (Marie-Madeleine-Pioche de La Vergne), née en 1634.

— Évasion du roi et de la reine d'Angleterre, lors de la révolution de 1688. 55

La marquise de Maintenon (Françoise d'Aubigné), née le 27 novembre 1635.

— Lettre au comte d'Ayen. 62

Madame Deshoulières (Antoinette du Ligier de La Garde), née en 1638.

— L'Hiver. Idylle. 65

Pages.

Madame DE VILLEDIEU (MARIE-CATHERINE-HORTENSE DES JARDINS), née en 1640.
— Destruction du royaume de Macédoine par Paul-Émile. 67
— L'Hirondelle et l'oiseau de Paradis. Fable. 71

La duchesse DE LA VALLIÈRE (LOUISE-FRANÇOISE DE LA BAUME LE BLANC), née le 6 août 1644.
— Sonnet. 73
— De la Médisance. 74

La comtesse DE GRIGNAN (FRANÇOISE-MARGUERITE DE SÉVIGNÉ), née en 1648.
— Lettre au président de Moulceau, sur la mort de madame de Sévigné. 76

La comtesse D'AULNOY, morte en 1705.
— Le Prince lutin. 78

La marquise DE CAYLUS (MARTHE-MARGUERITE DE VILLETTE), née en 1673.
— La Jeunesse de madame de Maintenon. 82

## Dix-huitième Siècle.

Madame DE TENCIN (CLAUDINE-ALEXANDRINE GUÉRIN), née en 1681.
— La Mort d'Adélaïde. 85

Pages.

Mademoiselle DE LUSSAN (MARGUERITE), née en 1683.
— Micalé la Magicienne. 91

Madame DE GOMEZ (MADELEINE-ANGÉLIQUE POISSON), née le 22 novembre 1684.
— Une Mère à sa Fille sur le monde et le cloître. 97

La baronne DE STAAL (N.... DE LAUNAY), née en 1693.
— La Protectrice. 100

Madame DE GRAFFIGNY (FRANÇOISE D'HAPPONCOURT), née en 1694.
— Lettre d'une Péruvienne à son amant. — Les Beautés de la nature. 104

La marquise DU DEFFANT (MARIE DE VICHY-CHAMROUD), née en 1696 ou 1697.
— Boutade. 107

Madame DU BOCAGE (MARIE-ANNE LE PAGE), née en 1710.
— L'arrivée à Rome. 108

La marquise DU CHATELET (GABRIELLE-ÉMILIE DE BRETEUIL), née en 1706.
— Réponse à des vers de Voltaire. 113

Pages.

Madame Riccoboni (Marie Laboras de Mézières), née en 1714.
— Lettre de lord Rivers à sir Charles Cardigan. 114

Mademoiselle Clairon (Claire-Joseph Leyris de La Tude), née en 1723.
— Le Baptême en carnaval. 118

Madame d'Épinay (Émilie-Tardieu d'Esclavelles), née en 1725.
— Le Contrat de mariage. 120

Madame Élie de Beaumont (Anne-Louise Morin-Duménil), née en 1729.
— Lettre morale. 125

Mademoiselle de Lespinasse (Claire-Françoise), née en 1734.
— Lettre. 129

La comtesse de Genlis (Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin), née le 25 janvier 1746.
— Le Printemps d'une vieille femme. 132
— Madame de La Vallière à Louis XIV. 136

Madame de Bourdic-Viot (Marie-Anne-Henriette Payan de l'Étang), née en 1746.
— Le Monde tel qu'il est. 138

Pages.

La marquise de Boufflers (Marie-Françoise-Catherine de Beauvau-Craon), morte en 1787.
— L'Amour et le Papillon. 141

Madame Roland (Manon-Jeanne Phlipon), née en 1754.
— De la prison de Sainte-Pélagie. — Août 1793. 142

La comtesse de Beaufort d'Hautpoul (Anne-Marie de Montgeroult de Coutances), née en 1760.
— Réponse à Pindare Lebrun, qui défendait aux femmes d'écrire. 147

La baronne de Stael-Holstein (Anne-Louise Germaine Necker, née le 22 avril 1766.
— Aspect de l'Allemagne. 149

Madame Dufrénoy (Adélaïde Gillette Billet), née en 1765.
— Le Luxembourg. Élégie. 153

Madame Cottin (Sophie-Ristaud), née en 1773.
— Mathilde dans le désert. 156

La comtesse de Beauharnais.
— Portrait des Français. 161

Pages.

Madame Chénier (mère des frères Chénier).
— Un Enterrement grec. 162

Madame Perrier (Marie-Victorine Patras), morte en 1821.
— Stances à ma Fille. 166

## Contemporaines.

Madame de Tercy.
— La Fille de la veuve et le Brigand de Bovine. 168

Madame Victoire Babois.
— La Mort du rossignol. 173

Madame la princesse de Salm (Constance Pipelet).
— Le Bon fils. Idylle imitée de Gessner. 176

Madame la comtesse de Souza (ci-devant madame de Flahaut).
— Adèle. 178

Madame Éveline Désormery.
— Adieux à la vie. 181

Madame Mélanie Waldor.
— L'Église d'Avon. 184

Pages.

Madame Janvier.
— Le Départ. 189

Madame de Girardin (Delphine-Gay).
— Madame de Clairange. 191
— La Noce d'Elvire. 194

Madame Anaïs Ségalas.
— La Jeunesse. 197

Madame Dadole (Grou-Troussel).
— Les Sommeils. 200

Madame Desbordes-Valmore.
— Le Pressentiment. Élégie. 202

Mademoiselle Félicie d'Aizac.
— La Prière. Ode. 204

Madame Alexandrine Aragon.
— Quiroga, chef américain. 208

Madame Amable Tastu.
— Horoscope. 213

FIN.